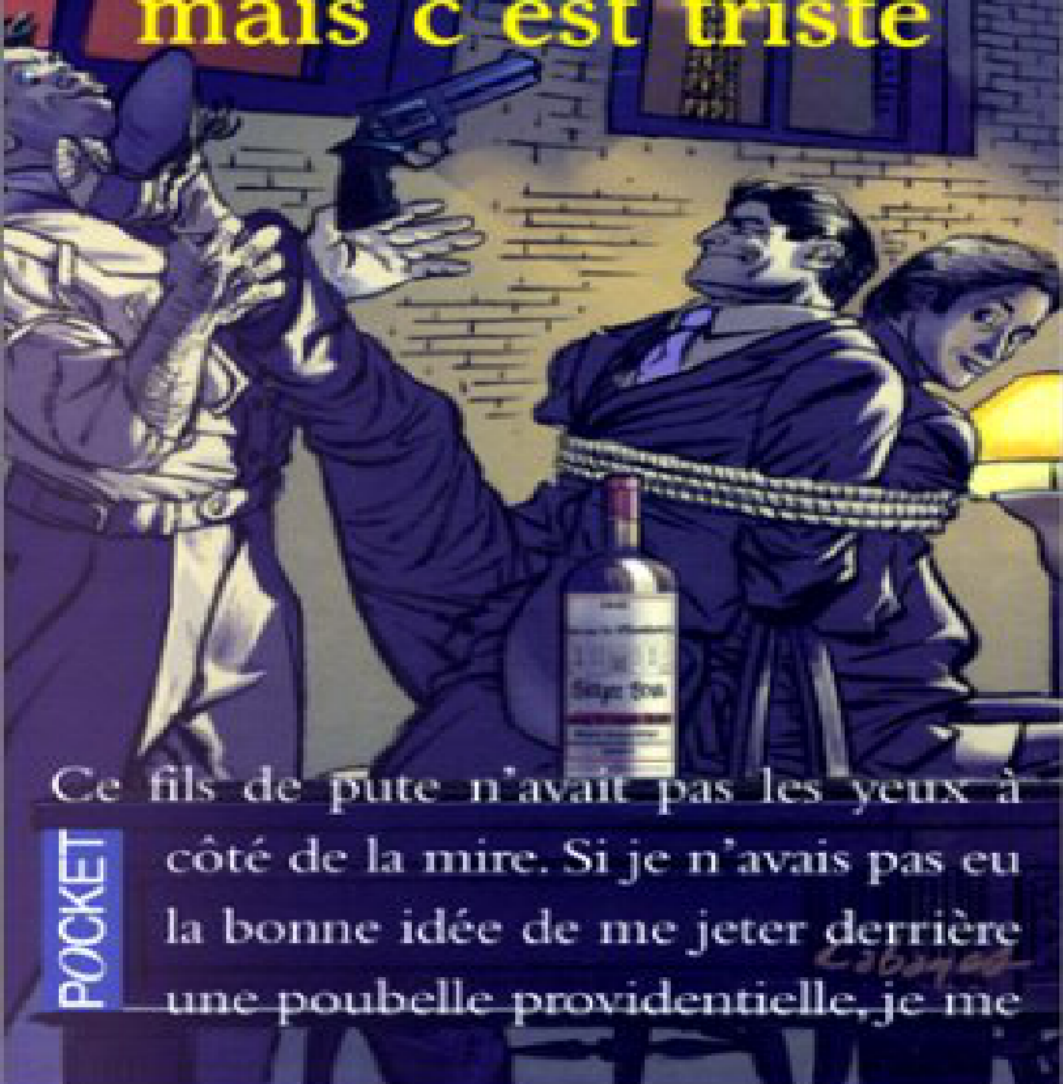


Antoine de Caunes

C'est beau mais c'est triste



Ce fils de pute n'avait pas les yeux à côté de la mire. Si je n'avais pas eu la bonne idée de me jeter derrière une poubelle providentielle, je me

POCKET

ANTOINE DE CAUNES

C'EST BEAU MAIS C'EST TRISTE

Pour Emma

Avant-Propos

Si je suis resté si longtemps - une petite dizaine d'années, quand même

-

sans donner de nouvelles de mon camarade Murchison, qui m'avait fait la gr

,ce de me laisser relater une de ses tumultueuses aventures ', c'est à une suractivité professionnelle qu'il faut en faire le reproche.

Encore que reprocher quoi que ce soit à une suractivité - professionnelle ou non -je ne vois pas très bien à quoi cela puisse servir.

Je suivais ma route, alors dans le monde merveilleux de la télévision; il suivait la sienne dans celui, ô combien plus épanouissant, du crime.

En changeant de vie, je n'ai pas simplement retrouvé un semblant d'équilibre mental, j'ai enfin eu le temps de m'atteler à la retranscription de l'histoire que vous allez lire, en laissant à Murchison le soin de passer la dernière couche.

Dans cette t,che ardue, le secours précieux de mes amis, Laurent Chalumeau et Peter Stuart, mérite d'être mentionné. Sans eux, qui m'ont toujours encouragé à lever le coude, j'aurais été tenté de baisser les bras. Gr,ce leur en soit rendue.

A. de Caunes

1. C'est bon mais c'est chaud. Fleuve Noir.

" Wherever I go, I go too, and

that spoils everything. " '

E. E. Cummings

" Sometimes you're thé wind-

shield,

Sometimes you're the bug. " 2 Mark Knopfler 1 O~ que j'aime, j'y suis aussi, et ça g~che tout 2. Des fois t'es le pare-brise, des fois t'es le moustique.

PROLOGUE

Ce fils de pute n'avait pas les yeux à côté de la mire.

Si je n'avais eu la bonne idée de me jeter derrière une poubelle providentielle, je me mangeais son pruneau en pleine poire. C'était pas de la munition de safari, juste un petit 9 mm de fête foraine. Mais même petit, quand c'est bien placé, ça peut faire autant de bobo qu'un riot-gun.

Connaissant le film, je ne me laissai pas arroser sans mettre un pied sur le tuyau d'arrosage. Les deux salopards qui en voulaient à ma peau me canardaient depuis une vieille Ford, garée contre le trottoir, de l'autre côté de St. Marks Place. Je me blottis derrière ma boîte de tôle, et défourailai à mon tour. Leur tas de ferraille était bon pour la casse, et je décidai de donner un coup de pouce à son agonie. Peu de choses me touchent autant qu'une bagnole qui souffre. Comme ils essayaient de redémarrer à l'arraché, en laissant quelques kilos de gomme sur le macadam br°lant, je tirai au jugé côté conducteur. C'est toujours plus spectaculaire.

Le pare-brise s'étoila méchamment. Le chauffeur perdit du même coup la vie et le contrôle de

13

sa chignole, et mon tout rentra de plein fouet dans une bouche d'incendie.

Pour en rajouter un peu dans le genre film catastrophe, conjointement au geyser qui se mit à souffler vers le ciel, la caisse exécuta un superbe tonneau, pour finir par se caler sur le flanc. «a se mit à hurler vilain dans la rue. Les joggers joggèrent soudain beaucoup plus vite, alors que d'autres se jetaient à terre, les bras sur la tête. S'il n'y avait plus beaucoup d'espoir pour la Ford, en tout cas, il y avait toujours de la vie, à l'intérieur. Le tireur refit surface, à peine sonné, et me remit aussitôt en joue. J'allais répondre à son invite quand ma saloperie de flingue s'enraya. Bien entendu, ce n'était pas mon fidèle Smith et Wesson 357

Magnum, que j'avais porté quarante-huit heures plus tôt à la révision des 5

000, mais un automatique que m'avait prêté mon pote Charlie,

l'armurier.

Au cas o'.

J'avais toujours détesté les automatiques. Je me mis à les haÛr.

La foirade de ma mécanique n'échappa pas à mon adversaire qui entreprit de s'extraire de la carcasse froissée pour venir me livrer ses cadeaux en mains propres. Plaisir d'offrir, joie de recevoir. Malgré mon aversion pour ce genre d'attitude, il ne me restait plus qu'à fuir, et vite, d'autant plus que quelques sirènes commençaient à bramer dans les environs.

D'un coup de reins, je me propulsai en courant en direction de la Deuxième Avenue. Par la force des choses, j'étais contraint de zigzaguer entre des badauds inconscients du drame qui se jouait devant eux, et insensibles, par conséquent, à ma performance, mais ça n'empêchait pas mon poursuivant d'essayer de m'en coller une. Une balle sif-14

fia à mes oreilles, et vint exploser la tête d'un revivaliste punk local.

No future du tout.

Le gars à mes trousses m'en voulait vraiment à mort. Croyez-moi, il faut une bonne dose de ressentiment pour tirer à vue, dans une rue encombrée, sur un type qui fuit.

Je m'élançai à travers l'avenue, en évitant avec un art consommé de la taumachie les bolides rugissants décidés aussi, semblait-il, à me faire la peau. Décidément, c'était pas ma journée. Je risquai un coup d'œil en arrière, histoire de voir o' en était mon poursuivant. Deux voitures de pou-laille débouchaient à l'instant du coin de la Onzième et je l'aperçus qui rangeait prestement sa pétoire, et s'éloignait en sens inverse, l'air subitement détaché, comme si je n'avais seulement jamais existé. Nous nous connaissions depuis peu, et pourtant, instantanément, il me manqua terriblement.

Je retraversai plus discrètement et, de chassé, je pris à mon tour le rôle de chasseur, qui est infiniment plus poilant. Mon nouveau copain jetait des coups d'œil inquiets vers le trottoir o' je me trouvais quelques instants plus tôt. Ma disparition ne lui inspirait rien de bon. Enfin, en tout cas ce n'est pas comme ça qu'il se l'était imaginée. Je le filai ainsi pendant un moment, jusqu'à ce qu'il se décide à obliquer dans une petite rue à

droite. Je connaissais ce quartier comme ma poche, et me ruai en un éclair dans la rue précédente qui longeait la sienne en parallèle, comme c'est souvent le cas à Manhattan. Le premier ivrogne venu vous le confirmera.

Après cinquante mètres, à peine essoufflé, je m'engouffrai dans un immeuble, et traversai le hall

15

pour rejoindre la cour intérieure. Un muret d'environ deux mètres la séparait de celle de l'immeuble en vis-à-vis qui, lui-même, débouchait sur l'autre rue. Je le franchis avec plus d'aisance qu'un Allemand de l'Est faisant un cauchemar rétrospectif, et allai m'embusquer dans l'entrée, en observant le trottoir.

Ce connard arrivait sans se méfier, et j'eus le temps de le détailler de la tête aux pieds avant qu'il n'entre dans ma zone d'influence.

On aurait dit une caricature de truand cubain, revu et corrigé par la télé

italienne. Il était légèrement emp,té et suait des litres qui dégouлинаient d'un front dégarni sur une moustache fournie. Il avait les yeux très noirs, et un costume très jaune. Ses pompes, surtout, me fascinaient. Il avait d°

se les payer par correspondance au fan-club de l'Oncle Picsou : des guêtres noir et blanc ! Pour un tueur ! ȝ quelques mois de l'an 2000 ! Y'en a vraiment qui reculent devant rien.

J'attendis qu'il passe devant mon nez pour le happer sèchement, et l'entraîner dans le hall, comme une araignée sournoise venant récupérer son butin. Il ne s'attendait pas à ça, et, avant qu'il ait pu faire le moindre geste, j'avais déjà son Beretta entre les mains. Je le lui appliquai sur l'oeil gauche, en appuyant un peu. C'est meilleur.

«a le fît transpirer encore plus.

J'attrapai sa tignasse, enduite de gomina bon marché, et tirai sa tête en arrière, à quatre-vingt-dix degrés. Pour compenser le manque d'équilibre, je lui expédiai un sévère coup de genou dans les burnes, qui manqua lui faire avaler sa pomme d'Adam. Heureusement, il n'était pas en position de déglutir.

- qui? lui demandai-je sobrement.

- Arrrrgla! m'annonça-t-il.

Mais ce nom ne me disait rien du tout. J'insistai, en le tirant un peu plus en arrière.

- qui?

- A-e-air-en-u-er, jeta-t-il, comme ça, les yeux révulsés.

Je rel,chai un peu de pression pour le laisser articuler, en me demandant si mon ouïe ne commençait pas à me jouer des tours.

Mais à quarante-trois ans, ça me semblait un peu prématuré.

- Va te faire enculer!

Ce tas de merde se permettait d'être grossier avec moi. Je dirigeai le pétard vers son pied, et lui tirai une balle à bout portant dans le gros orteil gauche, celui qui porte bonheur. Il devait tenir vachement à ses pompes, car il se mit à rugir comme un tigre empalé. Je le calmai en introduisant le canon du Beretta dans sa bouche, vers le bulbe. En un instant, ses yeux se mirent à exprimer une frayeur intense, totale.

- qui? réitérai-je.

- Oblando, balbutia-t-il.

On avait du mal à se comprendre tous les deux. Je dégageai un peu sa clapoire, en lui faisant signe de répéter. Cette fois-ci fut la bonne.

- Orlando.

Bon Dieu, c'était encore cette vieille histoire de chicanes qui remontait à

la surface. Ȥ ce train-là, j'étais parti pour me traîner la bande jusqu'à l'hospice. Je renfournai le canon dans sa gueule de raie.

- Eh ben voilà! Et toi, Ducon, tu t'appelles comment ?

Tout en lui posant la question, je réalisai tout ce qu'elle avait de paradoxal, puisque je venais de le baptiser. Mais il faut parfois se laisser porter par l'irrationnel. C'est un terrain fertile pour la poésie.

- Bluis, ahana-t-il, en grimaçant de douleur.

- ...coute, Luis Ducon, tu vas porter un message au vieil Orlando. De la part de Sam Murchison, tu m'entends ?

Je le sentais prêt à partir dans les vapes. Je le secouai un peu pour le ramener parmi nous deux.

- Mais... mais... Orblanbdo est morbt debpuis longtembps...

- Justement. Dis-lui qu'on n'est pas près de se revoir et que mes sentiments pour lui n'ont pas changé. Il comprendra.

Luis aussi avait compris, mais ça ne lui servait plus à grand-chose.

J'appuyai sur la détente. Une deuxième détonation, molle et assourdie, claqua dans sa bouche, pendant qu'une discrète éclabous-sure écarlate apparaissait instantanément sur le carrelage du mur. Il fut foudroyé sur le coup, et se mit à peser des tonnes. Je l,chai le paquet, et Ducon partit s'écraser sur le sol. Je nettoyai la crosse du flingue, histoire d'effacer mes empreintes, et le jetai sur le cadavre. Je repris mon petit chemin secret, et me retrouvai dans la rue en quelques secondes. Je rajustai ma cravate, et me remis en route vers ma destination initiale. Les bains turcs. Il n'y a pas de meilleur remède contre la chaleur que la grosse chaleur. Enfin, c'est mon point de vue.

De turc, ces bains-là n'avaient que le nom. Et d'ailleurs la pancarte de l'entrée indiquait tout ce qu'on voulait, sauf des bains. Et encore moins des turcs. «a s'appelait la 4th Street Gym, et c'est là que j'avais mes habitudes, depuis une douzaine d'années. Buck, le proprio, n'était pas du genre causant, mais les clients s'en accommodaient, rares étant ceux venant chez lui avec l'intention de débattre de l'insuffisante place accordée au sens de l'humour dans le monde islamique. On range souvent les gérants de bains, particulièrement les masseurs, dans la grande famille des coiffeurs pour dames, chorégraphes, et autres fleuristes.

Buck n'en était pas. Ancien champion de lutte gréco-romaine, c'était un placide, et une montagne de muscles qui avait choisi de se reconverter en décontractant ceux des autres. Et c'était un magicien. quelle que f't l'épaisseur de la cuite qu'on venait y purger, on était s'r de ressortir de chez lui frais comme un espadon bondissant pour humer l'air de la surface.

Comme d'habitude, l'endroit était pratiquement désert, ce qui ne me posait pas de problème, puisque j'étais armé. Je me déloquai dans la salle 19

de repos, glissai mes affaires dans mon armoire attitrée, non sans sourire une fois encore de la photo collée sur la porte par Buck à mon intention -

la tête de Hillary Clinton sur le corps de Danny de Vito -, et m'entourai d'une immense serviette fraîche. Je pris le chemin du sous-sol et débouchai dans une pièce qui, depuis les années 40, faisait tout son possible pour évoquer des bains romains, tels qu'on peut les voir dans les fidèles et scrupuleuses reconstitutions hollywoodiennes. La différence, c'est que ce décor-là n'avait pas servi depuis à peu près la même éternité et que les fresques murales en mosaïque se faisaient la malle par plaques entières, ce qui conférait une certaine poésie à l'ensemble. Neptune sur son char, tiré

par des dauphins, par exemple, commençait à vaguement ressembler à la photo de Jean-Claude Van Damme faisant le grand écart sur la ligne Paris-Bruxelles. Mais on ne venait pas chez Buck pour contempler les murs.

Seulement se relaxer, et profiter du calme.

C'est précisément ce à quoi s'employaient deux gras du bide, allongés côte à côte sur deux tables en marbre, et qui conversaient à voix basse, sous les manchettes de Buck et de son assistant.

- 'lut, Sam, me lança Buck, sans ouvrir la bouche.

Ce n'était pas le type le plus expansif de la terre. Le comble de l'excitation, chez lui, se traduisait par une claque dans le dos, dans les grandes occasions, c'est-à-dire par exemple pour vous consoler de la mort de votre pauvre mère, ce qui n'arrive généralement qu'une fois. Mais quand Buck vous exterminait l'omoplate de son battoir, on s'en souvenait quelques années. Il était abondamment chauve, et se baladait jour et nuit torse nu, sous le

plus imposant des paillassons pectoraux qu'il m'ait été donné de voir. "

Les Arméniens n'ont pas besoin de chiffons sur la peau ", prétendait-il quand il se décidait à l'ouvrir. Et Buck était arménien. Ses deux victimes, affalées sur le ventre, la tête posée sur leurs bras croisés, faisaient penser à deux serre-livres attendant une livraison de l'Encyclopaedia Universalis. Ils étaient allongés, nus comme des nouveau-

nés, une serviette de la taille d'un rideau dissimulant pudiquement leur prose.

Seule concession à la coquetterie, ils avaient conservé leurs bagues de collège, un peu moins discrètes que des cheese-burgers géants, mais plus dures, et leurs lunettes noires. Je passai devant cette joyeuse compagnie en envoyant un léger salut à Buck, et allai m'enfermer dans le bain de vapeur. Je balançai quelques litres d'eau sur les charbons incandescents, et m'affalai sur un banc, perdu dans un brouillard qui eût été fatal à un asthmatique léger. Au bout d'une dizaine de minutes, j'anticipai une imminente liquéfaction de mes neurones et me laissai couler vers la pièce de massage, où je m'immergeai courageusement dans une piscine glacée. Les deux gros continuaient à se faire labourer le dos, sans prêter la moindre attention à leurs manipulateurs.

En sortant de la piscine, j'eus l'impression d'avoir rajeuni de moitié.

- Massage, Sam? m'interrogea Buck.

- Une prochaine fois. Je suis un peu pressé et il te reste pas mal de mètres carrés à attendrir, plaisantai-je en désignant les deux badernes.

Buck m'adressa un sourire en coin sous son imposante moustache.

Ma réflexion ne déclencha pas une franche hilarité dans l'assistance.

20

21

J'en déduisis qu'il s'agissait de pince-sans-rire. De toute façon, vu la couche de graisse, celui qui se serait mis en tête de les faire rire aurait eu intérêt à attaquer directement à la pince-monseigneur. Relevant péniblement la tête, celui de droite me fit signe d'approcher. Je m'approchai donc. Buck s'arrêta de masser la masse.

- qui tu es, toi?

Décidément, ce jour-là, tout le monde s'inquiétait de savoir qui était qui.

Mais, pris d'un soudain élan de courtoisie, je ne lui répondis pas d'aller se faire enculer.

- Murchison. Sam Murchison. Et toi, tu t'appelles comment?

lui dis-je en m'autorisant moi aussi un tutoiement familial.

Mais Patapon préféra s'adresser à Patapouf.

- «a par exemple, Carlo, c'est le célèbre Murchison, informa-t-il son compagnon d'infortune, soucieux de pallier la probable déficience de son sonotone.

- J'ai beaucoup entendu parler de vous, me flatta ce dernier. Nous avons des amis en commun. Joe Mangelson.

Joe Mangelson est effectivement un de mes meilleurs potes. Mais j'invoquai à mon tour une possible surdité.

- J'ai peur d'avoir mal saisi votre nom.

- Oh ! je suis désolé, s'excusa-t-il avec un sourire d'une admirable fausseté. Carmelo Ricci. Et voici mon frère Carlo.

Je poussai le sens des civilités jusqu'à secouer leurs bouquets de saucisses. Il n'était pas dans mon intention d'engager une conversation sur les mérites comparés de la sudation, mais je voulais savoir comment ils connaissaient Joe. Je l'ai déjà expliqué dans d'autres récits au moins aussi palpitants que celui-ci, Joe a tendance à fricoter dans des trucs louches dont je préfère ignorer les détails.

En revanche je ne voyais pas très bien où les deux gros lards voulaient en venir en mettant son nom sur le tapis de bains.

- Hey, monsieur Murchison, nous connaissons Joe, voilà tout. qui ne connaît pas Joe, d'ailleurs? Peut-être la petite Madonna, ajouta-t-il, en héli-treillant son sens de l'humour. Et encore, ça reste à vérifier, il est peu d'hommes qui n'aient croisé la route de cette chaudière. que miseria! Une Italienne !

Son frère semblait partager le même avis. Il appuya la boutade d'un " tss, tss " réprobateur avant d'enchaîner.

- Peut-être pourrais-tu donner un conseil à M. Murchison, Carmelo.

Après tout, Joe est son grand ami.

Le gros Carmelo s'exprimait autant avec les mains qu'avec la bouche. «a lui faisait de l'exercice, mais pas assez pour prétendre pouvoir participer au marathon annuel. quand il parlait, son frerot hochait la tête un peu stupidement, comme pour confirmer la véracité des propos. Il n'est pas rare qu'une famille de plusieurs enfants se coltine un gentil demeuré.

Je l'écoutai patiemment me raconter en termes sibyllins une obscure histoire de dettes impayées et de traites en souffrance, attendant, raisonnablement fébrile, le conseil en question.

Il finit par arriver au moment où j'envisageais de faire venir un huissier pour enregistrer leurs doléances.

- Vous devriez dire à votre ami Joe que quelques jours à la campagne lui feraient le plus grand bien.

22

23

- Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même ? On vous a coupé le téléphone?

- Le mien, non. Joe, par contre, s'il ne fait pas attention, c'est quelque chose de plus précieux que le téléphone qu'il risque de se faire couper.

Elle est bonne celle-là, hein, Carlo?

«a avait l'air d'être l'avis de Carlo qui acquiesça derechef, un peu comme ces chiens en plastique que les automobilistes de go't disposent sur leur lunette arrière, et qui secouent la tête au premier coup de frein.

- Je transmettrai, assurai-je. quant à vous, conseil pour conseil, n'oubliez pas de régler vos notes. On a vite fait de se retrouver sur liste rouge.

Sur ce sous-entendu lourd de promesses, je pris le parti de m'éclipser en saluant la compagnie d'un geste large. Je restai un bon quart d'heure dans la pénombre de la salle de repos à savourer les bienfaits d'un relâchement musculaire, puis me frictionnai à l'aide d'une lotion alcoolisée, bien qu'imbuvable, tout au moins en étant lucide. Je fis encore une halte au minuscule restaurant de la gym, où je m'envoyai deux paires d'œufs et un maxicocktail de légumes. Pour fêter ça, j'enchaînai en grillant une Winston, dans l'indifférence générale. La gym de Buck ne fait pas encore partie de ce genre d'endroits où le seul fait d'en allumer une vous vaut d'être regardé comme Charles Manson libéré sur parole. Je me sentais dans une forme incroyable, et, en même temps, vidé.

Par paresse, je sautai dans un tacot pour qu'il me rapatrie au bureau.

En deux secondes, je ruinai sèchement tous ses espoirs de dialogue. Parfois, il suffit d'un mot pour anéantir un soupçon de bien-être.

Il n'était pas loin de six heures lorsque, fidèle à une vieille habitude réprouvée formellement par mon serrurier et le cardiologue de ma secrétaire Belinda, je poussai la porte de mon bureau en filant un bon coup de pied dedans. Malgré l'heure tardive, Belinda s'y trouvait encore, tout occupée à

ranger des paperasses dans des dossiers, des dossiers dans des classeurs, des classeurs dans des armoires, et les armoires contre le mur. Cette dernière activité avait déjà plusieurs fois amené notre voisin du dessous, un professeur de yoga spécialisé dans la sophrologie, à monter se plaindre, mais depuis le jour où je lui avais expliqué ma propre méthode pour aider les grands nerveux à trouver radicalement le sommeil, il avait pris le parti raisonnable de s'accommoder de nos occasionnels remue-ménage. C'est tout un art que de savoir entretenir des relations de bon voisinage.

Belinda ne m'avait pas entendu arriver. Elle chantonnait un de ces airs stupides dont raffolent les souris, et ayant pour thème l'irruption inopinée d'un hypothétique Prince Charmant. Ma bonne humeur ne s'était pas dissipée pendant le trajet, et

25

je vins me poster dans son dos pour lui attraper les hanches. Je me sentais taquin. Simplement taquin.

Si Belinda a certains charmes, il lui en manque quelques autres, et de toute façon, je fais partie de ces hommes qui veillent bien soigneusement à

ne pas mélanger les torchons du travail et les serviettes du plaisir.

Mon discret pétrissage de cellulite la fit sursauter. Elle poussa un petit cri strident, et me gronda affectueusement en rougissant. Elle ne m'avait pas vu dans d'aussi bonnes dispositions depuis une éternité, mais ça ne l'empêcha pas de commencer par m'accabler.

- Sam, vous pourriez au moins me passer un petit coup de fil de temps en temps. Voilà deux jours que je suis sans nouvelles de vous.

J'eus une vision fugace du calvaire de l'homme marié. Je la chassai comme on écarte un moustique importun.

- Du calme, ma beauté, gardez ça pour le futur heureux élu. Il finira bien par débarquer un de ces quatre.

«a aurait pu la vexer, mais elle était d'une nature résistante.

- Je dis ça pour vous, Sam. que dois-je répondre aux gens qui téléphonent pour proposer des affaires?

- que vous me transmettez leurs propositions. O' est le problème?

Elle leva les yeux au plafond en soupirant. J'en profitai pour la détailler rapidement. Le début de printemps lui allait bien. Elle s'était affublée d'une robe légère dans les jaune canari, qui la moulait sans lui comprimer les pastèques. Avec ses talons hauts et son chignon ramassé, ça avait du chien. Je sifflotai, pour complimenter. Instantanément, elle redevint écarlate. Au moins, ça lui avait fait passer son envie de r,ler.

Je me dirigeai vers mon bureau en constatant l'état des lieux. Elle avait tout rangé au quart de poil. On aurait dit un appartement témoin pour ménagère névrosée.

- «a commence à prendre forme. Bravo, ma petite Belinda.

Je me posai derrière mon bureau, le sourire aux lèvres, et jetai les pieds sur l'angle. J'ouvris le tiroir du bas pour en extraire une flasque de Wild Tur-key, et m'en offris une rasade au goulot. Merveilleusement parfumée.

Décidément la journée s'achevait mieux qu'elle n'avait commencé. Un dossier sous le bras, Belinda vint s'asseoir en face de moi.

- Vous êtes prêt?

- Je suis tout à vous, poulette, la laissai-je espérer.

- Tout d'abord vos messages personnels.

- Joe et Harry, pronostiquai-je.

Harry Marotta est mon autre pote - inspecteur au commissariat du dixième district. On n'a aucun secret l'un pour l'autre. Il me couvre sur des coups un peu douteux, et je le fais souvent profiter de mes découvertes. Pas toujours. Souvent.

- Non, seulement Joe. Il se proposait de dîner avec vous. Sa femme est partie pour Providence, au chevet de sa mère malade.

La vraie Providence, pour peu qu'elle existât -ce dont je doutais, car alors Joe ne serait jamais tombé sur cette calamité -, eût été qu'elle n'en revînt pas.

- O.K., je vais le rappeler. Et côté business?

- Rien de folichon, Sam. Une histoire de traites impayées, une présomption d'adultère, et une starlette de cinéma qui se plaint des assiduités d'un paparazzo.

26

27

- Effectivement, pas de quoi se rouler par terre. On fera patienter tout ça jusqu'à demain. Bon, soyez gentille, téléphonez à Charlie, chez Gun's World, et demandez-lui si je peux passer le voir vite fait, c'est très important.

Je la suivis des yeux pendant qu'elle regagnait son bureau. La lumière frissante de cette fin d'après-midi accrochait subrepticement quelques transparences dans sa robe, à en émoustiller un grabataire. Il me faudrait penser à trouver une copine pour la soirée. Ou plutôt pour la fin de soirée, puisque je devais dîner avec Joe. Chaque chose en son temps.

Je sonnai d'ailleurs aussi sec le vieux soudard, dans ce qu'il nommait pompeusement son quartier général. Il faut reconnaître qu'il avait déclenché un nombre respectable d'offensives depuis sa boîte postale.

J'étais à peu près certain de l'y trouver, contrairement aux poulets pour qui l'endroit restait invariablement désert.

- Sam ! Tu connais la bonne nouvelle ?

- L'avion s'est écrasé, hasardai-je, plein d'espoir.

Je l'entendis se signer à l'autre bout de la ligne.

- Ne plaisante pas avec ça. Je t'en conjure. Joe était incroyablement superstitieux, et il

éprouvait un sentiment véritablement religieux pour la vie humaine.

Spécialement quand il s'agissait de sa famille. En revanche il s'était montré plusieurs fois beaucoup moins regardant pour de vulgaires truands.

Il connaissait mon aversion viscérale pour sa tendre moitié, et faisait avec. On s'était connus bien avant elle, et je me plaisais à penser qu'on se connaîtrait bien après. Et que serait l'existence sans espoir?

Paradoxalement, s'il répugnait à envi-

sager son épouse à six pieds sous terre, il ne se perdait jamais en lamentations confites dès qu'elle s'éloignait de quelques kilomètres. Au lieu de ça, il se dépêchait de me passer un coup de fil, pour qu'on aille fêter dignement l'événement. Comme la plupart des hommes enchaînés, Joe était pétri de contradictions.

- Alors, enchaîna-t-il justement, on dîne o'? T'as une idée ? Mon vieux, ma soirée est pour toi !

Je lui proposai une steak-house sur la Deuxième. Steak et homard.   huit heures. Il m'assura que c'était bien la proposition la plus réjouissante qu'on lui ait faite depuis longtemps. Mais Joe, un rien le rend heureux.

Au moment où je raccrochais, Belinda m'annonça qu'elle venait de rejoindre Charlie. Il m'attendait pour fermer.

* * *

Chez n'importe quel autre armurier, j'aurais démoli la boutique. Mais je ne pouvais pas lui faire ça. Il m'avait dépanné assez souvent pour que je passe l'éponge sur une défaillance passagère. Lui-même était très étonné

par ma mésaventure.

- Enfin, Sam, qu'est-ce que t'as foutu avec ce malheureux flingue?

Je l'intriguais. J'étais pour lui un vivant mystère. Le problème, c'est qu'il s'en était fallu de peu pour que je cesse de l'être. Vivant.

- Rien de spécial. D'abord je n'aime pas les automatiques et ils me le rendent bien. Au Viêt-nam, j'avais un vieux coût 45 d'appoint qui avait fini par s'habituer à moi. Il faut dire que je le bichonnais gentiment, c'était un peu chaud dans le coin. Mais ça n'a jamais été la grande passion.

Charlie, derrière son comptoir, avait déjà commencé à démonter le Luger. Il ne lui fallut que quelques secondes pour déterminer l'origine de la panne.

Il maugréa.

- Tss, tss, Sam, regarde-moi ça !

Je me penchai sur le ventre ouvert de la bête.

- quand je te l'ai donné, il y a une semaine, tu l'as rechargé aussi sec et tu n'y as plus retouché jusqu'à aujourd'hui?

- Exact. Tu sais, lui avouai-je avec modestie, il m'arrive de passer des journées sans tirer.

- Eh bien voilà. quand tu laisses un Luger chargé trop longtemps sans t'en servir, il arrive que les ressorts se détendent. D'où risque d'enrayement.

«a me faisait une belle jambe. Je me sentais quand même un peu pataud. Au milieu de son arsenal, Charlie me toisait comme un prof indulgent corrigeant la faute bénigne d'un de ses moufflets. Je repris les choses en main.

- Ecoute, tu reprends ton Luger, et tu le gardes pour des touristes chleuhs. «a leur rappellera leur jeunesse dissolue. Je reprends mon Smith, n'en parlons plus.

- Je l'attends, Sam, je l'attends. Mais je ne vais pas te laisser tout nu.

Voyons, qu'est-ce qui te ferait plaisir? Pas d'automatique ! Ah ah ah ! que dirais-tu d'un petit Ruger Security Six, ou un coÔt Python 357, non, c'est un peu encombrant. Attends, voilà un High Standard Sentinel Mark III, en 357 aussi. Admire le bijou ! Ou bien...

Charlie était un mordu, dans son genre. J'aurais pu aussi bien aller m'asseoir au fond de sa crèmerie en attendant qu'il ait fini le grand déballage, il ne se serait rendu compte de rien.

- Je veux un .38 spécial Smith et Wesson 357 Magnum ! On ne change pas une équipe qui gagne.

Je pris mon air le plus buté. Genre vache énervée par la proximité d'un générateur à haute-tension. Aussi sec, il rangea toute sa quincaillerie dans l'armoire, et y saisit ce que je lui avais demandé.

Mon agacement disparut à l'instant même où je pris en mains le petit frère de mon vieux Smith. De tous les trucs tordus dont l'esprit de l'homme a pu accoucher, j'ai toujours pensé que c'était un des plus parfaits. «a, et quelques chansons de Roy Orbison, les soirs de vague à l'me. Je lui fis part de ma satisfaction.

- Avec une boîte de Hollow Point, j'aurai l'impression d'être tout à fait moi-même.

- Je ne comprendrai jamais pourquoi tu te sers de ces horreurs. Tu traques des rhinocéros ou tu fais dans la démolition d'immeubles, à tes heures perdues ?

Je lui envoyai un laconique : " Faut ce qu'il faut. " C'est une réponse satisfaisante pour l'immense majorité des questions.

Charlie soupira en me tendant la boîte de cartouches. Je le remerciai en le priant d'ajouter ça sur ma note, et de me prévenir dès le retour de mon porte-bonheur.

- Tu peux compter sur moi, m'assura-t-il. Je n'ai pas l'habitude de garder des flingues au casier aussi lourd.

Je le laissai fermer tranquillement son dépôt, et repris la direction de mon bureau. La petite Belinda était partie, et j'appréciai de me retrouver un peu seul. L'air conditionné n'avait toujours pas été réparé, et il faisait ce soir-là une chaleur étouffante, comme aux pires jours de l'été.

Un orage des familles s'annonçait. Et un orage sur New York, c'est comme un bain de napalm sur une jungle. C'est beau.

30

À huit heures tapantes, je débarquai chez Palm 5, un de mes points de chute favoris de Manhattan quand je suis en fonds, la queue de homard du Maine s'y négociant contre l'équivalent de deux ans de salaire d'un sidérurgiste roumain. C'est un restaurant comme on savait encore en faire il y a quelques dizaines d'années, avec du bruit, de la bière toujours fraîche, des nappes en papier, des loufÔats qui ne se croient pas obligés de vous informer de la météo du lendemain, et surtout une clape d'une qualité

seulement proportionnelle à la quantité servie. En deux mots : une

adresse ! que nous n'étions pas seuls à connaître, Joe et moi, à en croire la foule qui se bousculait pour y être admise.

J'arrivai le premier et me fis mettre le grappin dessus par Hank, le taulier, le plus jovial des patrons de restau après le clown de chez McDonald's.

- Mon ami, Sam ! s'exclama-t-il en essayant vainement de me serrer dans ses bras. Dis donc, ça fait une paye !

- Justement, plaisantai-je, je suis venu te sacrifier la mienne.

33

- Ah ah ! toujours blagueur, hein. C'est bien de rester fidèle aux vieux copains.

- Remercie mon estomac. Il est encore tout ému de ma dernière visite.

Rassure-moi, tu n'as pas changé de cuistot ?

- Le jour où je change de cuistot, je te permets de changer de restau !
«a te va ?

- «a me va. Je vais me poser dans le coin du fond, comme d'habitude. J'ai rendez-vous avec Joe. Envoie-le-moi, dès qu'il arrive.

- O.K. boss, et régale-toi.

Armé de ce précieux conseil, je traversai la salle du premier sur les murs de laquelle étaient peints les portraits des célébrités locales venues bichonner ici leur taux de cholestérol. Principalement des boxeurs et footballeurs, quelques journalistes sportifs et une poignée de comédiens ; Robert de Niro par exemple. que de la bonne compagnie. Pas de trace de Barry Manilow ou de Flipper le dauphin. Je commandai une Corona et jetai machinalement un coup d'oeil au menu, inchangé depuis l'ouverture du restaurant, en 1924.

Un enfant dyslexique l'aurait parcouru en quelques secondes : sur la page de gauche la liste des steaks, et sur celle de droite la recette du homard grillé. Et la suggestion du chef : le steak et le homard, dont la seule évocation avait empli Joe de bonheur. Pourtant, il était en retard, et je m'en étonnais, l'ayant toujours connu d'une extrême ponctualité. Tout comme moi, il ne supportait pas de ne pas être à l'heure pile, voire quelques minutes avant, à ses rendez-vous. Sans doute des reliquats de notre passé

militaire commun. Il en faut beaucoup pour arriver à mettre des marines en retard, même sous des pluies d'obus de 75.

A fortiori donc, observai-je en moi-même, dans un restaurant new-yorkais.

À huit heures dix,

après avoir relu le menu pour la vingt-septième fois, je commençai à m'inquiéter. À huit heures et quart, j'eus la certitude que quelque chose ne tournait pas rond.

Mike, le serveur octogénaire, se proposait de prendre ma commande en prétextant que " ça le ferait venir ", mais je décidai de passer un coup de fil au " bureau " de Joe. Le téléphone au sous-sol était déjà occupé par une sorte de cadre bedonnant, en train de mentir grossièrement à sa légitime en lui prétextant qu'il serait sans doute obligé de rester très tard au bureau ce soir-là. Visiblement, celle-ci ne mordait pas à

l'hameçon, et s'étonnait du brouhaha du Palm's, perceptible malgré les précautions que prenait son interlocuteur pour masquer de la paume le haut-parleur lorsqu'il ne s'y exprimait pas. Au lieu de faire les cent pas devant la cabine en attendant l'issue de ce captivant débat, je m'adossai au mur, à quelques centimètres seulement de Pinocchio.

Ma présence, pour le moins envahissante, ne lui échappa pas longtemps. Il s'inquiéta de sa raison en rebouchant le haut-parleur.

- qu'est-ce que vous voulez, vous?

- Devine.

Il avait deviné.

- Ben attendez, vous voyez bien que j'ai pas fini, non?

- Si!

- quoi, si?

- Si, tu as fini, la preuve ! lui prouvai-je en lui arrachant le combiné des mains, et en raccrochant, non sans avoir expédié un sonore baiser à

l'intention de sa bien-aimée.

- Maintenant dégage ou on rappelle maman ensemble.

34

35

L'argument, et le ton sur lequel mon impatience m'avait poussé à le formuler firent mouche, et le gros menteur remonta précipitamment avec ses salades sous le bras. Il pourrait toujours s'en servir de garniture, à

l'étage.

Je composai le numéro de Joe. C'était occupé. «a me rassura un peu, mais pas tout à fait. Je laissai passer deux minutes avant d'essayer à nouveau.

Toujours occupé. Je raccrochai nerveusement, manquant démolir le support de l'appareil.

- Ne lui faites pas trop mal, il n'y est pour rien, conseilla derrière moi une voix veloutée, d'origine féminine.

Une voix si terriblement sensuelle qu'elle me provoqua instinctivement des chatouilles le long de la moelle épinière. Et pourtant je ne suis pas chatouilleux. Je fis volte-face dans le but de vérifier si le plumage se rapportait au ramage. Il s'y rapportait. Il s'agissait d'une créature d'une trentaine d'années, aux paupières lourdes et à la silhouette si parfaite que je regrettai aussitôt de ne pas avoir un crayon et un cahier de dessin sous la main pour en immortaliser le profil. Et Dieu sait pourtant si je dessine mal.

- Alors, ajouta-t-elle, c'est vous la terreur? J'étais curieuse de voir qui avait flanqué une telle frousse à Jim !

- Jim? Le roi de l'heure supplémentaire? hasardai-je.

- Tout juste. Mais un époux fidèle. J'ai l'impression que vous avez semé

le trouble dans son ménage. En quittant le restaurant, il avait la tête d'un condamné à mort.

Je pris ma voix des grandes occasions. Celle de basse profonde. Et je

lui lançai, en la fixant intensément :

36

- Je sème le trouble, bébé, c'est plus fort que moi. «a la fit marrer.

J'ajoutai : Murchison est mon nom. Pour vous, ce sera Sam.

- Est-ce que Sam inviterait Joan à dîner? hasarda-t-elle.

J'aurais pu dire non. J'aurais eu plein de bonnes raisons de dire non, au nombre desquelles ce rendez-vous avec mon meilleur pote, apparemment retenu au dernier moment à son business. Mais j'acceptai. Cette fille était trop belle pour tolérer ne f't-ce qu'un soupçon d'hésitation. Par acquit de conscience, je tapai une dernière fois le numéro de Joe. Toujours occupé.

En d'autres circonstances, je l'aurais maudit pour son lapin. Ce soir-là, exceptionnellement, je lui accordai ma bénédiction.

Partager un homard avec une femme, ça crée des liens. Difficile de se quitter juste après en se serrant simplement la pince. Joan était un sacré

numéro. Elle était rédactrice dans un grand magazine féminin et, semaine après semaine, elle livrait à ses semblables du sexe dit faible - en dépit de l'appartenance à celui-ci de la femme de Joe - le résultat d'enquêtes toutes plus passionnantes les unes que les autres, sur des thèmes aussi divers que : " l'influence des lunaisons sur le plaisir de la femme récemment siliconée ", " le gros et pesant secret de Warren Beatty " ou "

la ménopause : un mal nécessaire ".

qu'elle prît son travail à cœur ne l'empêchait pas d'être la première à

s'amuser de la niaiserie de ce genre de sujets, et bien qu'elle ne s'intéressât que de très loin aux transferts en cours entre les Giants de New York et les Broncos de Denver, notre conversation n'en fut pas moins animée. Elle avait dans le regard cette petite lueur qui, depuis l'ère quaternaire, transforme les mâles les plus robustes en gentils caniches de cirque, et même si je m'étais efforcé de lui faire comprendre qu'au mieux, elle ne pourrait faire de moi qu'un dober-39

man affolé par le désir, je dois admettre que son charme ravageur avait opéré.

Au point que Joe - que j'avais pourtant essayé de joindre encore une dizaine de fois en vain -m'était tout à fait sorti de l'esprit.

La soirée ayant si bien commencé, nous décidâmes de la finir ensemble.

Après quelques tequila sunrise, je l'attirai jusqu'à mon studio de la Dix-septième Est, et j'eus à peine le temps de repousser la porte qu'elle entreprit de me démontrer brillamment " l'importance du préliminaire dans l'acte d'amour ", avant que je lui rende la politesse en lui débballant tout mon savoir sur " les zones érogènes de la citadine trentenaire : mythe et réalité ".

Autant dire que la nuit fut agitée, puisque ce n'est qu'au lever du soleil que, rompus, nous mîmes un terme à nos ébats, Joan ayant son premier rendez-vous aux aurores. C'est en récupérant mon veston, mystérieusement atterri sur le téléphone après que je m'en fus débarrassé dans le feu de l'action, que je découvris la petite lumière rouge du répondeur qui clignotait comme pour me dire : " J'ai un message pour toi. " Je n'avais pas le souvenir d'avoir entendu une quelconque sonnerie pendant la nuit, mais à la réflexion, je me dis que les cris de reconnaissance épanouie de ma partenaire auraient pu, vu leur intensité sonore, recouvrir une corne de brume.

C'était Joe. Il s'excusait pour le restaurant et me priait avec une insistance inhabituelle de le rappeler le plus rapidement possible.

Visiblement, quelque chose ne tournait pas rond. Je jetai un coup d'œil à

ma montre : sept heures dix. J'essayai d'abord chez lui, mais ce fut mon tour de tomber sur un répondeur. La voix gracieuse de Ruth, son épouse. "

Bonjour ! Vous

êtes bien chez Ruth et Joe Mangelson. Nous sommes absents pour l'instant, mais si vous laissez votre nom et votre numéro, nous vous contacterons dès notre retour. Si toutefois vous ne vous appelez pas Sam Murchison.

Attention au bip sonore. "

Je tentai ma chance.

- Joe, c'est Sam, l'ami de ta femme. Je profite de l'absence de l'ogresse

pour m'exprimer enfin librement sur ce magnifique répondeur dont je t'ai fait cadeau pour ton anniversaire. J'espère que tu n'as pas oublié. Je me félicite de voir qu'il fonctionne bien. Es-tu là? que pasa, amigo? C'est quoi ce bordel? Je t'ai attendu jusqu'à vingt-deux heures. Tu as croisé

Julia Roberts en route ou quoi? Allô, y'a quelqu'un? Allô? (De toute évidence, il n'y avait personne.) Bon. Il est un peu plus de sept heures, mercredi matin. Je suis au studio. ¿ tout à l'heure.

Par acquit de conscience, je retentai ma chance à son bureau. C'était toujours occupé. Je le savais bavard, mais quand même pas à ce point-là. Sa ligne était peut-être en dérangement. Ou bien... Je commençais à flairer quelque chose de pas net dans cette histoire. Le rendez-vous manqué, le message, ce téléphone jamais libre, la mise en garde des deux tas de saindoux. Je décidai d'aller faire un saut chez lui.

Une douche glacée contribua à me remettre les idées en place, et un petit quart d'heure plus tard, je confiais mon existence au volant d'un chauffeur de taxi surexcité, d'origine portoricaine et qui compensait sa frustration de n'être pas encore reconnu comme l'un des plus s'rs espoirs de la salsa en hurlant avec conviction le refrain de Mi chiquita quiere guarachar que diffusait plein pot un

40

41

poste radio manifestement arraché au tableau de bord d'une voiture de collection, probablement avant la révolution cubaine.

L'intérieur de sa poubelle était constellé de stic-kers enjoignant impérativement les passagers à ne pas fumer, mais je les ignorai et m'allumai ma première Winston de la journée, considérée à juste titre par les connaisseurs comme la meilleure, surtout dans un taxi non-fumeur.

En découvrant dans le rétroviseur l'activité sacrilège à laquelle j'étais en train de me livrer, Chico Benitez - tel était son nom, ou du moins celui écrit sur la plaque d'identité - se mit à rouler des gros yeux d'inquisiteur sur le point d'excommunier.

- No fumar! No fumar, señor!

Je parle très mal l'espagnol, je le comprends encore moins bien.

Je fis comme si je n'avais rien entendu, et tirai goul'ement sur mon foin virginien.

- No fumar! Prohibido! No bueno! insista-t-il, en haussant le ton au lieu de baisser la musique.

Je crus saisir l'essentiel de son message. Je lui exprimai alors mon point de vue dans un espagnol qui e't fait dresser les cheveux sur la tête de Picasso lui-même.

- Pas fumar si musica de merda moins brisare las portuguesas, lui expliquai-je en exhalant dans sa direction le contenu délicatement parfumé

de mes poumons.

Cette espèce d'espéranto se révéla pourtant suffisamment clair, et Chico Benitez, l'air pas content du tout, éteignit carrément sa radio. Homme de parole, je fis de même avec ma cigarette, mais sur le plancher de son antiquité, en lui lançant :

- Mucho bono, el silencio, uh?

Il ne prit pas la peine de me répondre, se contentant de marmonner dans sa barbe naissante des choses peu gracieuses à l'égard des gringos en général, et des gringos fumeurs en particulier. Je laissai courir, nous venions d'arriver chez Joe, de l'autre côté du pont de Brooklyn.

42

Jusqu'à mon dernier souffle, je crois que je me souviendrai de cette maudite matinée. En venant jusqu'ici, mon pressentiment était devenu oppressant, et dans l'ascenseur qui me grimpait au 11e, j'eus brusquement, sans pouvoir dire pourquoi, la certitude qu'il était arrivé quelque chose à

Joe. La porte de son bureau était entreb,illée, et, en la poussant, je découvris un spectacle désolant. Tout était renversé, broyé, saccagé : les tables, les fauteuils, les meubles de rangement. Des milliers de papiers déchiquetés jonchaient le sol, parsemés ça et là de bouteilles explosées, de lampes pulvérisées, tandis que du canapé d'angle, éventré, débordait un mélange de plumes, de mousse et de ressorts déglingués.

De Joe, en revanche, aucune trace. Une terrible angoisse s'empara alors de moi, lorsque je me rendis compte que le cabinet de toilette

planqué au fond de la pièce, dans un renforcement, était éclairé. Je saisis mon pétard, et m'approchai à pas de loup. Je n'osais imaginer la surprise qui m'attendait là, et pourtant, intuitivement, je pressentais un malheur format géant. Il me tomba dessus comme une avalanche. Ici, aucun désordre 45

semblable à celui de la pièce à côté. Seulement du sang. Des litres de sang répandus sur le sol carrelé en une hideuse flaque gluante, et aussi sur les murs, comme barbouillé par une bande d'équarisseurs devenus cinglés. Et dans la douche, pendu à la tuyauterie par un fil de métal, Joe, une mimique d'épouvanté défigurant son visage bleui. Joe, mon pote Joe, mon meilleur pote Joe, pendu comme un mouton au crochet d'un boucher, littéralement vidé

de lui-même, pieds et mains coupés à la machette.

Avant même que mon esprit eût admis le spectacle qui s'offrait à lui, je reculai instinctivement pour dégueuler. La tête contre le mur, je me souviens d'être resté là de longues minutes, geignant comme un enfant perdu, à pleurer toutes les larmes de mon corps.

Je n'arrivais pas à le croire. On avait buté Joe, mon frère de sang, celui qui, à Khe Sahn, au Viêt-nam, m'avait sauvé la vie, au risque de perdre la sienne. Joe la grande gueule, toujours prêt à risquer de mauvais coups pour un mot déplacé. Joe et ses combines aussi foireuses qu'était grand son sens de l'honneur. Joe et son caractère de cochon. Joe et ses cierges qu'il faisait imperturbablement brûler pour ses chers disparus. Joe et son éprouvante moitié. Joe et ses innombrables conquêtes, toutes plus tartes les unes que les autres.

Joe, mon ami, pour qui j'aurais volontiers pris dans le buffet une douzaine de chargeurs de pistolets-mitrailleurs, si cela avait pu lui sauver la vie.

Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi prostré, blanc d'émotion.

Comme mort moi-même.

1. Avant-poste de l'armée US, soumis en permanence aux bombardements vietnamiens, cambodgiens et soviétiques.

Lorsque je revins à moi, je dirais, sans sombrer dans une littérature pour jeunes filles friandes de psychologie bon marché, que je n'étais

plus le même homme. On venait de m'arracher celui que j'avais toujours considéré

comme un double. Sauf qu'au lieu de le laisser prendre le large des suites d'une banale broncho-pneumonie, ceux qui s'étaient chargés de l'expédier dans un monde prétendument meilleur n'avaient reculé devant aucun effort pour le faire atrocement déguster jusqu'au dernier moment.

Du coup, paradoxalement, je sentis la vie revenir en moi, sous la forme d'une haine pure, irradiante et absolue, à des années-lumière de ma mauvaise humeur congénitale. Et à ce moment-là, je sus que tant que je n'aurais pas fait payer aux fumiers responsables de ce massacre le prix du sang, augmenté des intérêts, je ne pourrais espérer retrouver la paix.

Lorsque ma raison finit par reprendre le dessus, je tirai machinalement à

moi la porte de la salle de bains, comme pour nier l'horreur qui s'y trouvait. Je revins vers le bureau, et rebranchai le téléphone. Mon premier réflexe fut d'essayer de joindre Harry, à son commissariat. Bien entendu parce qu'il était impensable de laisser les poulets à l'écart d'un tel bigntz, mais surtout parce que Harry était le troisième maillon de notre trio, et qu'à ce titre il méritait d'être le premier informé de la mort de notre ami commun. En composant le numéro, j'étais à peu près certain qu'à

cette heure-là, il n'avait pas encore d° prendre son service, mais, à ma grande surprise, il était déjà à pied d'œuvre, et de méchante humeur.

- Sam, tu tombes bien, toi, je te cherche partout. J'espère que tu as lu les quotidiens ce matin.

- Je n'ai pas eu ce bonheur.

- Bonheur est un grand mot. Tu as entendu parler de l'hécatombe d'hier matin, du côté de St. Marks Place? Trois macchabées d'un coup!

- Encore un chauffard? finassai-je.

- Un chauffard armé jusqu'aux dents, précisa-t-il.

49

- Désolé, mon vieux Harry, tu sais bien que je n'ai plus mon permis.

C'est toi-même qui me l'as supprimé. Mais je peux te dire un truc?

- Je t'écoute.

- Tes accidents de la circulation, je m'en tamponne les burnes avec des raquettes de Jokari. Joe est mort.

Il y eut un interminable silence à l'autre bout du fil.

- qu'est-ce que tu dis?

- Joe est mort. Et je te laisse le plaisir de découvrir dans quelles circonstances atroces. Harry, c'est un vrai cauchemar. Je voudrais que tu viennes me retrouver. Je suis à son bureau. Et tu peux embarquer tout ton petit personnel, tu auras besoin de main-d'œuvre.

Je l'entendis déglutir et m'annoncer d'une voix blanche qu'il arrivait.

Surtout, bien s'êr, que je ne touche à rien.

Je jetai un coup d'œil à ma montre : huit heures trente. J'étais resté plus d'une heure, prostré, incapable de faire un geste, comme anesthésié.

Je tins la promesse que je venais de faire, et m'accroupis dans un coin sans même remuer le plus petit bout de papier. Je repensai à Joe. qu'avait-il pu faire de si épouvantable pour mériter une telle punition? De toute évidence, on l'avait torturé pour lui faire avouer quelque chose. quelque chose d'extraordinaire.

Il n'était plus depuis longtemps dans les habitudes des milieux italiens ou chinois de faire preuve d'une telle cruauté, même pour l'exemple. Les méthodes étaient devenues avec le temps plus sommaires : balle dans le cigare, sourire kabyle, poignard à l'entrecôte, éventuellement une petite décapitation... De temps en temps, suivant l'imagi-50

nation des exécutants, on corsait un peu l'affaire, mais sans jamais, à ma connaissance, se transformer en annexe de la Gestapo.

Non, vraiment, je n'arrivais pas à comprendre : qu'est-ce que Joe, un truand à la petite semaine, un artisan en quelque sorte, avait bien pu dénicher pour mériter ce châtiment barbare?

C'est à peu près la question que me posa Harry, en revenant, livide, du cabinet de toilette, un mouchoir sur la bouche. Il avait suffi de quelques minutes pour que l'immeuble grouille de flics. Tout ce petit

monde s'activait en tous sens, photographiant, étiquetant des échantillons de ci et de ça après les avoir glissés dans des sacs en plastique. On se serait cru à Grand Central, un vendredi soir. Comme d'habitude, Harry était accompagné par son adjoint Bud Steinman, un petit nerveux à lunettes qui le suivait partout comme son ombre, et dont la principale qualité consistait à

répéter à peu près mot pour mot ce que son supérieur venait de dire. Je lui avais déjà prédit une brillante reconversion, le jour où l'espèce des perroquets serait menacée, mais ça ne l'avait pas fait sourciller. Nous n'avions pas le même sens de l'humour.

- quel carnage, commenta sobrement Harry. Jamais vu une saloperie pareille.

- C'est effrayant, précisa Steinman.

- Sam, tu étais au courant de magouilles ou de transactions particulièrement dangereuses pour Joe ces derniers temps?

- Non, rien de spécial. Mais tu sais aussi bien que moi à quel point il pouvait rester discret sur ses affaires.

- Avec moi, oui...

- Avec moi aussi, le coupai-je. Crois-moi sur parole.

51

- O.K., O.K. Mais peut-être, sans que lui-même t'en ait parlé, oui peut-être avais-tu remarqué quelque chose de bizarre dans son comportement.

- Ou quelque chose d'inhabituel, ajouta Steinman.

- Rends-moi service, Harry, débranche un peu la marionnette, là. C'est pas la journée pour me faire ton numéro de ventriloque.

- Dites donc, Murchison, je n'ai pas à supporter vos...

- Ta gueule, Bud, le calma Harry. Va plutôt voir où en sont les types du labo. Et le toubib, qu'est-ce qu'il fout le toubib, bon sang? Allez, occupe-toi. Calte!

Steinman décrocha en me lançant un regard teigneux. Mais à quoi ressemblerait la vie si nous étions tous amis les uns des autres? Et si

on voulait bien tous se donner la main? Hein?

- Je vais jouer franc-jeu, Harry. Je n'ai aucune idée, même floue, de qui a pu faire une chose pareille. De même, je n'aurais jamais pensé que Joe puisse être mouillé dans des affaires suffisamment graves pour déclencher des représailles de cet ordre-là. Le seul truc...

- Oui? me pressa-t-il.

- Le seul truc qui me vienne à l'esprit, c'est une sorte d'avertissement que m'ont lancé deux gros types, hier matin, pour que je passe le message à

Joe. Mais enfin, ça s'est déjà produit des dizaines de fois, et toujours pour des brouilles.

Je lui racontai en détail la scène des bains turcs.

- Tu as leurs noms?

- Deux frères. On dirait un couple de phoques. Ils sont ritals.

- Les frères Ricci.

- Tu l'as dit, mon ami !

52

- O.K. Bud ! Bud ! Viens voir par ici. Steinman ne se le fit pas dire deux fois. En

moins de deux, il rappliquait, joyeux comme un pékinois entendant sa maîtresse le siffler au moment d'ouvrir sa boîte de p,tée allégée.

- Oui, Harry?

- Trouve-moi les frères Ricci. O~ qu'ils soient, je les veux au commissariat dans l'heure qui vient.

- Vous me signez le mandat, Harry? Devant notre échange de regards consternés, le

petit Bud comprit qu'il avait intérêt à s'éclipser flssa. Il fit ça.

C'est le moment que choisirent les brancardiers pour surgir de la salle de bains en portant sur une civière les restes de notre copain, zippé comme un vulgaire saucisson dans un sac d'amiante. La lente

procession de ces gens dégageant le corps martyrisé de mon vieux Joe me dévasta complètement. Le médecin qui fermait la marche, un vieux type des labos au service de la criminelle depuis quelques générations, dodelina tristement de la tête en passant devant nous, murmurant : " Il s'est senti partir. Oh oui ! Il s'est senti partir. "

En dépit de mon chagrin, je me rappelle m'être alors dit que ses tortionnaires ne me sentiraient peut-être pas arriver, mais qu'ils conserveraient un souvenir de mon passage.

Un souvenir éternel.

Il me fallait réagir. En sortant du bureau de Joe, je me trimballais un tel bourdon que j'eus d'abord l'envie de m'arrêter à la première boutique de gnôle pour y acheter une paire de bouteilles de Wild Turkey, et d'aller m'enfermer en leur compagnie dans mon studio avec la ferme intention de leur faire un sort. Certes, ça m'aurait calmé pour quelques heures, mais je savais que la douleur n'en serait revenue que plus aiguë encore, une fois les brumes de l'alcool dissipées.

Et puis, je me sentais comme parcouru d'une électricité vengeresse, qui me poussait à la laisser s'exprimer, f't-ce en démolissant à mains nues le pont de Brooklyn.

Brooklyn... la maison de Joe dans le quartier pavillonnaire de Sheepshead Bay, la pelouse où l'on passait des heures à rêvasser en regardant les mouettes évoluer dans le ciel, les dîners de Thanksgiving autour des dindes sublimes de Ruth (elle avait le tour de main pour cuisiner ses sœurs !), le garage où l'on montait et démontait inlassablement le moteur de sa Buick 58, les soirées de Super Bowl qu'on suivait en hurlant et en descendant des caisses de Schlitz, en tirant parfois

55

des coups de feu au plafond quand l'exploit en valait la peine, et tant d'autres souvenirs encore. Autant d'images qui défilaient pêle-mêle, pour finir par être recouvertes par celle du corps supplicié de mon pauvre copain.

Oui, il fallait réagir. J'avais toute la vie devant moi pour pleurer Joe, et en attendant, j'éprouvais comme une urgence à faire pleurer ceux qui avaient supprimé la sienne.

La première piste consistait donc à mettre la main sur les frères Ricci.

Pendant que le petit Steinman épluchait les fichiers, j'eus l'idée de retourner aux bains, poser deux, trois questions à Buck. Une phrase épouvantable m'était entretemps revenue en mémoire. Un des deux avait bien dit, en riant : " Si Joe ne fait pas attention, c'est autre chose que le téléphone qu'il risque de se faire couper. "

Comme j'étais exactement à la verticale de l'adresse des bains, quarante blocs plus haut, je sautai dans le métro express, celui qui vous donne l'impression d'être un torchon malmené par le tambour d'une machine à

laver. Une sorte d'attraction Disneyland à la portée de toutes les bourses, mais qui, pas plus que les autres jours, ne semblait réjouir ses utilisateurs. Tout le monde tirait une gueule sévère là-dedans, à

l'exception d'un vieux hippie déjanté qui s'obstinait à reproduire avec sa seule bouche l'intégralité du solo de batterie d'un morceau très populaire auprès des amateurs de solos de batterie, et dont il avait informé du titre le wagon indifférent, avant de se mettre à l'œuvre : In a gadda da vida.

Comme ça se prononce.

N'ayant pas de journal sous la main, je me mis à lire celui de mon voisin, par-dessus son épaule. J'ai

horreur qu'on me le fasse, mais j'adore le faire. Justement, le récit de l'échauffourée de la veille y était narré dans le détail, photos sanglantes à l'appui.

- On est quand même plus en sécurité sous terre, uh? commentai-je, à

l'intention de l'heureux proprio du baveux, un quinquagénaire tout gris, genre comptable.

- Cette ville finira en poussière, pronostiqua-t-il, un soupçon d'exaltation dans la voix.

Ce devait être le comptable des Témoins de Jéhovah.

- Vous vous y confondrez plus facilement, lui lançai-je en me levant, toujours aimable, alors que le métro freinait dans un vacarme assourdissant, au niveau de ma rue.

En sortant du métro, je pus apprécier une fois de plus la différence de température entre le sous-sol et la surface, en remerciant le ciel de

n'être pas sujet à des attaques de pneumothorax spontané. Il faisait à peu près aussi lourd que la veille, et comme des centaines de milliers de New-Yorkais, je me demandai quand ce putain d'orage qui menaçait la ville allait se décider à éclater.

En quelques enjambées, au moment où je pénétrai dans le hall de l'immeuble des bains, je retrouvai le doux réconfort de l'air conditionné, et surtout, divine surprise, un des deux Ricci reposant exactement au même endroit que la veille. Peut-être qu'une grève surprise des manipulateurs de treuils l'avait condamné à passer la nuit là. Toujours est-il qu'en l'absence de son petit frère, il avait choisi de sacrifier les joies de la conversation à celles de la sieste.

Je fis un petit signe à Buck pour qu'il continue à malaxer le dos de sa victime, et le persuadai, à

56

57

l'aide de quelques billets de dix dollars, de me laisser prendre sa place.

Je fis tomber ma veste, retroussai mes manches et entrepris de masser l'endormi.

La sensualité de ce type s'arrêtait aux portes de son sommeil, puisqu'il ne se rendit même pas compte du changement de personnel traitant. Pour tout dire, il ronflait, le bibendum.

Avisant les pots de crème ouverts à portée de main sur une table voisine, j'en détaillai rapidement les étiquettes avant de porter mon choix sur l'un d'eux. Un révulsif. " n'utiliser qu'en doses diluées, en évitant tout contact direct avec la peau " précisait la notice. Ayant moi-même la peau sensible, je pris donc la précaution d'enfiler des gants en latex, avant d'en extraire une bonne poignée, sous l'oeil réprobateur de Buck.

- T'inquiète, le rassurai-je, je sais ce que je fais. Sois gentil, laisse-moi en tête à tête quelques instants avec monsieur. Je pourrai toujours prétexter que j'ai profité de ton absence pour te remplacer. Je m'en voudrais de nuire à ton commerce.

Buck me connaissait depuis une bonne dizaine d'années. Une occasion, je lui avais même filé un coup de main, à l'époque où une bande de Coréens s'était mis en tête de le racketter. Il savait qu'il pouvait me faire confiance, au point de risquer de perdre un client, et

s'éclipsa rapidement.

58

- Il a bobo, le gros bébé? m'inquiétai-je.

La peau du bébé en question, elle commençait à prendre une drôle de couleur, et si j'avais été une jeune maman, je me serais salement inquiétée, à moins d'avoir accouché à proximité de Tchernobyl.

- Mais qu'est-ce que que que... amorça-t-il, avant de se remettre à couiner comme un goret.

- Carlo. Je ne suis pas Carmelo. Ouh que ça fait mal!

Submergé par la compassion, je sautai à terre pour aller ramasser un tuyau d'arrosage que j'ouvris à fond avant d'en diriger le jet salvateur sur la partie souffrante de son anatomie.

jours ma pauvre mère, le bonheur, ce n'est pas d'être bien portant, c'est de cesser d'être malade.

- Alors Carlo, comment se fait-il que tu perdes ton temps à te faire masser la couenne, au lieu de mettre à profit tes dons de médium? Plutôt que de passer des heures à te retourner sur des tables, tu ferais mieux d'en faire tourner. «a t'arrondirait les fins de mois. que là, celle qui vient risque d'être difficile.

- Je... je ne comprends pas.

- Tu te souviens de ce que tu me disais hier matin, au sujet de Joe Mangelson?

- Heu, fit-il, tout péteux, c'est pas moi, c'est mon frère.

- Bouh le vilain rapporteur, le grondai-je. D'accord. Tu te souviens de ce que disait ton frère ?

- Vaguement.

- Tu veux encore un peu de crème?

- Noooooon ! Non ! Je me souviens. Oui, je me souviens. Et... et alors?

- Et alors vous aviez vu juste, tous les deux. Il s'est fait couper le téléphone. Et pas que le téléphone. C'est pas de la voyance, ça?

Pour le coup, ma révélation eut l'air de sérieusement l'affoler.

- Vous rigolez?

- Le mot est faible. J'en ai mal aux m,choires, c'est te dire.

- ...coutez, il faut que je vous parle.

- «a tombe bien, je suis là ! Et en plus, je suis pressé !

- Vous savez bien que Joe trempait toujours dans des affaires louches!

- Sans blague! Toi aussi, non? Et pourtant, tu es toujours vivant. Note, je sais pas si ça durera longtemps.

- Oui mais récemment, il s'est mis à toucher des trucs vraiment trop gros pour lui.
- Et comment tu sais ça, gros malin?
- Je sais parce que je sais.

Il croyait s'en tirer avec une tautologie de garçon de café. Mais il ignorait qu'il avait affaire à un redoutable dialecticien.

- Et comment tu sais que tu sais?
- «a, je ne peux pas le dire, monsieur Mur-chison.

Je le rassurai.

- Tu vas le dire quand même. Après, je te dirai si tu pouvais ou pas.

Juré, craché, lui certifiâi-je en lui crachant aussitôt dessus.

J'ai l'habitude de tenir mes promesses.

En fait, le gros Carlo ne savait pas grand-chose. Joe était un sévère concurrent pour son frère et lui, et il était souvent arrivé que, se retrouvant sur un même coup, ce fût Joe qui l'emportât au final. De l'avis du scrupuleux législateur qui me parlait, mon pote avait régulièrement enfreint la " loi " du milieu, si toutefois une telle connerie existe ailleurs que dans l'imagination de scénaristes hollywoodiens en quête de sensations fortes. Et la dernière avait dû être celle de trop.

Tout ce que je parvins à lui arracher, en dehors de quelques dents et d'une ou deux poignées de cheveux récemment implantés, ce fut une histoire tordue de trafic de grands crus ayant pour plaque tournante Paris.

Pas Paris, Texas, hélas. Paris, France.

Un truc énorme, auquel son frère et lui avaient eu, un moment, la tentation de s'intéresser avant qu'on leur fasse comprendre qu'ils avaient plutôt intérêt à retourner jouer aux billes avec leurs crottes de nez. Judicieux conseil qu'en dépit de leur morgue naturelle, ils s'étaient empressés de suivre, tandis que Joe, lui, stimulé par la présence du Grand Méchant Loup, s'y intéressait d'autant plus près.

Je retrouvais bien dans cette attitude mon Joe à moi, opiniâtre et têtu, toujours prêt à " relever la tête face aux défis ", comme le dit si bien le Président Clinton. ȳ moins que ce ne soit son ex-camarade, la petite Lewinsky.

Seulement, les informations ainsi extorquées restaient maigres. D'après mon informateur bénévole, le plus grand secret avait été conservé autour de cette histoire, personne n'ayant voulu pousser l'enquête un peu trop loin.

D'ailleurs, tout s'était passé très vite, en l'espace de quelques heures.

quelques jours plus tôt, un " négociateur " moyen-oriental de passage à New York - un certain Omar - avait lancé, depuis son hôtel - le Pierre - une sorte d'appel d'offres auprès de quelques gros bonnets de la ville. Les frères Ricci en ayant eu vent - un juste retour des choses pour des individus souffrant de ballonnement chronique -, ils s'étaient mis sur les rangs en même temps que Joe avant qu'on les aide à comprendre, discrètement mais fermement, que ce poisson-là était un peu gros pour eux. D'après Carlo, ils avaient même poussé la compassion jusqu'à faire part de leur point de vue à Joe, qui en aurait profité pour les traiter de " déballonnés

", précisément, ajoutant, sans plus de détails, que de toute façon il avait sur eux un avantage insurmontable. Fin de l'histoire. Et c'est le lendemain que nous nous étions croisés aux bains, et qu'ils en avaient profité, à

travers moi - et cela, par pur souci d'amitié -, pour mettre Joe en garde une fois de plus.

- Trop tard, hélas, avait conclu l'amateur de soins corporels qui, gr,ce à

ma visite, allait avoir rapidement besoin d'un programme personnalisé.

Son histoire, contrairement à lui, tenait debout. Et, après l'avoir convaincu que Buck s'était

absenté de la salle de massage sous la menace de mon arme, je pris congé de mon interlocuteur en lui souhaitant une cicatrisation rapide.

En sortant des bains, je passai un coup de fil à Harry. Steinman, me dit-il, avait fait du bon boulot. Il avait déjà réussi à retrouver, grâce aux services des permis de conduire, l'adresse de Carlo et Carmelo Ricci, domiciliés chez leur maman dans le queens. Le téléphone ne répondant pas, Steinman était parti là-bas en quatrième vitesse, et Harry attendait de ses nouvelles sous peu. Je lui suggérai d'employer plus utilement son temps en venant me retrouver à VItalian Luncheonette du Village, à l'angle de Blecker et de la Sixième. Harry me connaissait suffisamment pour savoir que ce n'était pas seulement pour avoir son opinion sur la nouvelle sauce marinara qui accompagnait désormais les spaghettis dans ce haut lieu de la gastronomie, et il convint de m'y retrouver trente minutes plus tard.

Dans la foulée, j'enrichis A.T.&T. d'un autre quarter et sonnai mon bureau.

quand j'appris à Belinda la sinistre nouvelle, elle ne put s'empêcher de pousser un cri d'effroi. Elle savait qu'en touchant à Joe, c'était comme si on m'avait touché moi, et cette seule perspective suffisait à la bouleverser. Connaissant sa nature sensible, je lui épargnai les détails.

Je lui dis d'annuler tous les rendez-vous en cours - ce serait vite fait - et d'attendre sagement de mes nouvelles.

- Soyez prudent, Sam, me supplia-t-elle, visiblement sous le choc.

- Plus prudent que moi, je ne vois que le serpent, la rassurai-je, en paraphrasant l'Evangile (Matthieu X, 16).

Sur le chemin, je fis l'emplette d'un paquet de Winston, découvrant avec stupéfaction qu'ils

65

venaient de lancer une " Ultra " Super Mega Light. Si ça continuait comme ça, bientôt les paquets seraient si légers qu'il faudrait s'entraîner au saut en hauteur pour pouvoir les attraper.

Comme tous les jours le minuscule restau était plein à craquer, essentiellement des poulets du commissariat voisin. Sans pour autant raffoler de la volaille, c'est là que j'avais mes habitudes, et que, régulièrement, je venais partager quelques boulettes de viande et des p'tes fraîches avec Harry. Le boui-boui avait beau être bourré, il n'avait toujours pas sa licence d'alcool, et il fallait prendre ses précautions en s'approvisionnant en bière à l'épicerie de l'autre côté de

la rue. Harry en sortait justement, un pack de Schlitz sous le bras. J'allai à sa rencontre.

- Tu sais que c'est contre la loi de se promener dans la rue, de l'alcool à la main? plaisantai-je.

- J'emmerde la loi. En tout cas cette loi-là, résuma-t-il sobrement.

(Il était de mauvaise humeur.) Alors, qu'est-ce que t'as déniché, gros malin ? me demanda-t-il dès que nous fîmes installés à une table.

Je lui narrai dans le détail mes pérégrinations matinales. Bien entendu le nom des Ricci lui était familier, mais il m'affirma qu'à sa connaissance, il ne s'agissait que de truands de moyenne envergure aimant à jouer les terreurs.

- Avec la tête qu'a le gros Carlo, ils vont s'amuser à s'effrayer l'un l'autre pendant un certain temps, c'est moi qui te le dis. Et de ton côté, comment ça se passe? Tes limiers ont trouvé des empreintes ?

- De quoi démarrer une collection. Ils sont en train d'éplucher tout ça, mais rien ne dit que s'y trouvent celles des meurtriers. J'ai lancé tous les

66

indicateurs disponibles sur le coup, avec promesse de prime - de ma poche -

pour toute info valable. Le légiste s'occupe déjà de l'autopsie, et Steinman devrait revenir du queens, j'espère avant la fin de l'année, avec des nouvelles des Ricci. D'autre part, j'ai envoyé des équipes rendre visite à la poignée de tueurs répertoriés dans l'...tat. Voilà pour les hameçons. Reparle-moi un peu de cette histoire de pinard.

- Rien à ajouter. Le gros Ricci est resté très évasif, simplement parce qu'il ne connaissait aucun détail, si ce n'est le prénom de l'intermédiaire descendu au Pierre. De ton côté, essaie de trouver quelque chose sur ce fameux Omar.

- Je m'en charge.

- qui va avertir Ruth? Tu sais qu'elle est partie pour Providence, chez sa mère ?

- ...coute, Sam, c'est à moi de faire ça. Mais rien ne t'empêche de lui

passer un petit coup de fil derrière. Tu sais, elle aimait Joe. A sa façon, mais elle l'aimait. (Je le calmai un peu.) Arrête, je t'en prie, je sens les larmes me venir aux yeux, et tous mes tire-jus sont au pressing. Je me charge de l'appeler.

Hélas, nous n'avions pas le cœur à rire. Même en évoquant Ruth Mangelson.

Nous nous quittâmes le cœur en berne, en nous promettant de nous tenir mutuellement au courant de nos découvertes. J'étais en train de m'éloigner du restaurant lorsque j'eus une inspiration subite. Je revins vers Harry.

- Dis-moi, vous avez embarqué les clés de sa Lincoln, ou elles sont toujours dans son bureau ? Il faudrait au moins que je la ramène chez lui.

- On n'y a pas touché, pas à ma connaissance. Mais le studio est sous scellés, tu ne peux pas y en... SAM!

67

La voix de Harry se fondit dans le brouhaha de l'Italian Luncheonette tandis que je déboulais en trombe sur le trottoir et stoppais d'un énergique coup de poing sur le capot un taxi en maraude. J'ai toujours aimé

tarauler les maraudeurs.

J'ai connu il y a longtemps un cambrioleur chinois, véritable virtuose de la manipulation, qui s'était fait une spécialité de visiter les appartements sous scellés, en réussissant la performance de ne jamais briser le sceau officiel.

Plusieurs fois, intrigué, j'avais essayé de lui faire avouer sa technique, mais sans succès. Il s'était toujours contenté de répondre à ma question d'un petit sourire malicieux en chuchotant cette phrase pleine de mystère :

" Ce qui a été fondu une fois, plus jamais ne le sera. " Son énigme aurait pu aussi bien s'appliquer au plomb, vu que la seule fois de sa vie où il se retrouva plombé fut la bonne. Il avait eu ce jour-là la très mauvaise idée d'aller forcer la porte d'un loft sous haute surveillance appartenant à un chef de gang coréen. Le sceau était peut-être resté intact, mais pas lui.

Et du coup il avait emporté son secret dans la tombe.

C'est donc à ma méthode à moi, moins raffinée, j'en conviens, que j'eus recours pour pénétrer dans le bureau de Joe : un vigoureux coup de pompe dans la serrure. Suffisamment porté pour que l'ensemble : fil de plomb, sceau, gonds, huisserie,

69

chambranle et enfin porte elle-même, vole en éclats.

La visite d'un escadron de femmes de ménage était encore impatientement attendue, mais les flics avaient ébauché un soupçon de rangement. Je savais que Joe planquait habituellement ses clés de voiture dans le tiroir du bas de son bureau, et c'est là que je les trouvais. Sans m'éterniser davantage, je les empochai et ressortis de cet endroit maudit aussi rapidement que j'y étais entré, avec la conviction que jamais, de ma vie, je n'y remettrais les pieds.

Bien entendu ce n'était pas le souci d'épargner à Ruth des frais de parking inutiles qui m'avait poussé à aller récupérer aussi rapidement le trousseau de Joe, mais le souvenir que s'y trouvait accrochée la clé de son coffre-fort personnel. Ou en tout cas de ce qu'il considérait comme le plus sûr de tous les coffres de la planète, Suisse et Liechtenstein compris : une consigne à Grand Central Station. D'ailleurs, en y réfléchissant, ce n'était pas si bête que ça : hormis les rares fois (2 à 4 par siècle, selon les statistiques) où les services de police faisaient sauter les verrous d'une rangée entière, alertés par l'odeur d'un corps - généralement féminin

- découpé en morceaux, et entreposé là par quelque psychopathe amateur de scie égome, les consignes de gare, tout au moins celles de New York, n'étaient jamais forcées. Trop de monde, trop de bruit, trop de risques en échange de butins se montant selon toute vraisemblance à quelques poignées de slips douteux.

Le monde, le bruit et le risque s'étaient aussi donné rendez-vous sur mon chemin, au niveau de la quarante-deuxième, du côté de la Huitième Avenue.

Un des endroits de Manhattan évoquant

70

le mieux la jungle urbaine sur laquelle aiment à se pogner tous les

écrivains acnéiques.

Si ce n'est qu'en tant que jungle, la végétation y est plutôt clairsemée et que les cris des macaques y sont désavantageusement remplacés par les vociférations des ouvriers de clubs triple X vous invitant à venir assister au spectacle permanent. Je déclinai assez poliment une première offre pour un live-show mettant en scène Pamela et Janet, dans une pièce dénudée intitulée Amène ton gazon, j'ai la tondeuse en folie. Plus sèchement une deuxième offre pour le pendant masculin du précédent : Disco beat à

moustaches, avec les dénommés George et Henry, et enfin d'un franc bourre-pif une troisième proposant un mélange des précédents avec option zoophile.

Un spectacle mettant en scène un sosie de Brigitte Bardot et un ,ne.

Le hall de Grand Central n'en était pas plus calme pour autant. Des yuppies pressés enjambaient, sans les voir, quelques sans-abri endormis à même le sol, se frayant un chemin à travers des grappes d'adolescents désuivrés, tandis que de fringantes quinquagénaires préféraient raser prudemment les murs pour aller se faire épiler au salon de beauté de la gare.

Un peu plus loin quelques mendiants imploraient en vain certain quidam de "

partager un quarter avec eux, frère ", le frère en question préférant aller dépenser ledit quarter, et quelques dizaines d'autres, au bar à huitres de Grand Central, curieusement l'un des plus courus de la ville. Enfin, une muzak, abominable à en transformer le plus placide des mélomanes en machine à tuer, enveloppait tout ça.

Je crois bien que c'était du Barry Manilow.

" Cric-critroc " fit la serrure lorsque je l'actionnai. J'ouvris la porte du placard le cœur battant,

71

comme si j'étais sur le point de découvrir là-dedans un secret, ou plutôt quelque chose que Joe aurait cru bon de me garder secret. Je fus presque déçu de n'y trouver qu'un gros sac noir de sport que je l'avais vu trimballer une ou deux fois quand l'envie nous avait pris d'aller disputer quelques rounds à la salle de boxe de la Vingt-troisième Ouest, pour nous défouler un peu. En revanche, il renfermait

à peu près tout sauf des affaires de sport. Je m'apprêtais à en faire le détail lorsque j'aperçus au fond plusieurs liasses de billets de cent dollars. Ne me trouvant pas sur le plateau de La Roue de la Fortune, je jugeai à tout le moins déraisonnable d'offrir ce spectacle tentant à la convoitise publique, et préférai remettre l'inventaire à plus tard en emportant le tout à mon bureau. Bien s'êr, vu les sommes apparemment importantes cachées là, la prudence e't voulu que je laisse la Brinks s'occuper du transfert. Mais s'il est vrai, comme dit le proverbe, que prudence est mère de s'oreté, moi, de s'oreté, je ne connais que le cran de mon .38 spécial.

10

Posé stupidement devant moi sur mon bureau, le coffre aux trésors de Joe attendait, légèrement affaissé, que je me décide à l'ouvrir. Mais je diffèrai cet instant, prenant le temps de me verser une bonne rasade de Turkey, et d'allumer une Winston. Après tout, si l'on exceptait sa femme, une poignée de photos et une foule de souvenirs, c'était là tout ce qui me restait de lui, et l'instant qui me séparait des découvertes que je m'apprêtais à faire représentait comme une parenthèse dans la réalité : un endroit hors du temps o' Joe, à défaut d'être toujours vivant, n'était pas encore tout à fait mort.

Dehors, la chaleur s'était faite plus poisseuse encore et même un météorologue sourd, aveugle, et paraplégique aurait pu prédire l'imminence d'un vieil orage des familles. Je me tenais devant la fenêtre, observant le ciel. Il était aussi sombre que les égouts de la ville, dont le débit allait incessamment tripler de volume, à en juger par la douche qui menaçait. Comme si quelqu'un m'avait entendu, là-haut, un sourd grondement résonna au loin suivi, quelques secondes plus tard, d'une déflagration suffisamment puissante pour envoyer

73

tous les médors du bled, pitbulls compris, se planquer dans un coin en couinant, la queue entre les pattes.

Aussitôt après, des gouttes grosses comme des grêlons se mirent à tomber.

Je ressentis un terrible sentiment de découragement. Il faudrait plus qu'une averse, même diluvienne, pour nettoyer toute la malheureuse humanité

désaxée qui grouillait quelques étages plus bas. Dieu lui-même n'y était pas parvenu avec son déluge à la Cecil B. de Mille. Pour dire. De

toute façon, ces histoires d'eau purificatrice, c'est bon pour faire rentrer de la fraîche dans la caisse des télévangélistes. L'eau ne purifie pas.

Elle dilue.

Cette seule pensée suffit néanmoins à me redonner soif, et je m'offris une nouvelle tournée. Un toast aux éléments déchaînés. Le glouglou du whisky fut couvert par un nouveau coup de semonce assourdissant.

Un signe du ciel qui aurait suffi à faire flipper une réunion d'alcooliques anonymes. Mais j'étais seul et célèbre, au moins dans mon quartier.

Les quelques gouttes s'étaient rapidement transformées en milliers, qui crépitaient sur le macadam, faisant ralentir lourdement les bagnoles et courir les passants. Une lumière électrique éclairait maintenant les rues par décharges successives. Le spectacle était d'une beauté ravageuse.

- C'est beau, n'est-ce pas, Sam? me demanda fort à propos Belinda.

Perdu dans mon spleen, je l'avais oubliée, celle-là. Je rectifiai :

- C'est beau, mais c'est triste. (Et j'ajoutai, distrait :) Vous pouvez y aller, ma petite Belinda. «a ira pour aujourd'hui.

74

Elle me fit remarquer que la modestie de son salaire ne lui permettait pas de s'offrir la combinaison sous-marine de ses rêves, et que, par conséquent, elle préférerait attendre au sec la fin des hostilités.

- Bien s'r. Tenez, servez-vous un verre de Tur-key, mais soyez gentille, laissez-moi seul. Vous comprenez?

Elle comprenait. Et après m'avoir tendrement déposé un baiser de réconfort sur la joue en déclinant la proposition (" Autant boire de la soude caustique"), elle se retira discrètement dans l'entrée.

Je finis mon verre d'un trait et revins m'occuper du sac. Il contenait un invraisemblable foutoir. Tous ses trésors. Des photos prises au téléobjectif représentant un couple s'essayant aux dernières techniques de reproduction, deux flingues et leurs munitions, une fausse barbe, une poignée de passeports de divers ...tats sud-américains, tous au nom de Joe Mangelson, une maquette au 1/50 du queen Elizabeth,

une balle de base-bail signée par tous les gars de notre compagnie, au Viêt-nam, un nécessaire de toilette, un tuyau d'arrosage, quelques boîtes de préservatifs, un casque de pompier, une photo dédicacée de Bo Derek nue, un moulage grandeur nature du David de Michel-Ange, une pochette d'allumettes de notre restaurant fétiche, le Peter Lueger's à Brooklyn, un télescope, un 78 tours original de Charlie Patton, un congélateur contenant un cerf percuté sur une route du Nebraska, un billet d'avion aller-retour New York/Paris, un sachet en plastique bourré de marijuana, un fauteuil de dentiste, la tenue de scène portée par Elvis au concert d'Hawaï en

75

1975, un carnet d'adresses, une bouteille de vin français, et les fameuses liasses de dollars. J'en fis le compte : 57 605. Pas de quoi racheter l'Empire State, ou payer la caution de Mike Tyson, mais une gentille petite somme quand même.

J'étais le tout sur mon bureau, vérifiai si le sac ne cachait rien d'autre et observai avec circonspection le résultat de mes fouilles.

Il fallait procéder par élimination.

Posant le sac ouvert sur le sol, j'y glissai au fur et à mesure ce qui, de toute évidence, n'avait aucun rapport avec l'assassinat de Joe. Dans l'ordre : la photo de l'accouplement sauvage, et cela pour la simple raison que le participant m,le n'était autre que Gary S., candidat républicain aux dernières sénatoriales, deux ans auparavant, surpris sur le cliché dans les bras d'une call-girl.

Je connaissais par cœur le petit chantage auquel Joe s'était livré sur lui à l'époque, pour le compte de son concurrent démocrate. Affaire classée. Je mis aussi de côté les pétards, assimilables, à juste titre, à des outils de travail. Et puis aussi la fausse barbe, pour les mêmes raisons. (Joe, à sa manière, était un véritable génie en matière de transformation. Je l'avais vu, de mes yeux vu, entrer le plus naturellement dans les toilettes d'un restaurant, pour en ressortir quelques instants plus tard cul-de-jatte aveugle et chauve. Un artiste !) Pour la même raison, les passeports disparurent sans hésitation dans le sac.

quant à la balle de base-bail, celle-là, je la gardai par-devers moi.

C'était un peu son fétiche : elle avait servi à tous nos entraînements à

Khe Sahn, et les trois quarts des pauvres types qui y avaient apposé

leur griffe avaient laissé leur peau là-bas. La trousse de toilette, les capotes, les allu-76

mettes prirent en revanche le chemin du sac, alors que je mettais aussi de côté, pour mon souvenir personnel, le disque de Charlie Patton. Combien de soirées avions-nous passées tous les deux, dans mon bureau ou dans le sien, à écouter des bluesmen du Delta, mais aussi, dans un grand élan de modernité, des Howlin'Wolf, Light-nin'Hopkins, John Lee Hooker et autres Muddy Waters en tapant des paumes et en riant de bon cœur de lyrics aussi magnifiquement désespérés et drôles que ceux du Blues du chat noir vicelard ou de T'auras bien besoin de quelqu'un, le jour où tu la glisseras.

Le billet d'avion atterrit, lui, sur mon bureau. La réservation était faite pour le lendemain soir sur Air France, au nom de Joe. Retour open.

Le sachet d'herbe échoua dans un des tiroirs. À défaut d'en être moi-même amateur, je connaissais deux, trois vieux copains à qui ça pourrait faire plaisir.

Je pris tout mon temps pour éplucher, page par page, le carnet d'adresses.

que du beau linge !

Presque tous les noms qui y figuraient m'étaient familiers. Un jour ou l'autre, avec ou sans Joe, il m'était arrivé de croiser la route de tous ces malfrats de divers acabits dont l'état civil, assorti de commentaires plus ou moins flatteurs, et surtout de renseignements d'une précision clinique, eût fait les délices de la brigade criminelle.

Un seul d'entre eux retint mon attention, à la toute dernière page.

Un certain Zeb, Omar Zeb. Omar, comme le type descendu au Pierre, et à qui Joe avait rendu visite juste avant son exécution.

Omar Zeb dont l'adresse se trouvait précisément être à Paris.

77

Omar Zeb enfin dont je retrouvai encore le nom sur un fax plié

soigneusement sous le rabat du carnet. Une invitation faite à Joe de se mettre en contact le plus rapidement possible avec lui, dès son arrivée à

Paris. La raison sociale dudit Zeb en jetait un max : expert auprès de la Cour internationale de justice de La Haye, placements en bourses, portefeuilles industriels, etc. Cinq ou six lignes de mieux du même tonneau. Du tonneau à la bouteille de vin, il n'y avait qu'un pas, que je franchis allègrement, en retournant celle-ci dans tous les sens, histoire de comprendre ce qu'elle pouvait bien faire là. Je ne connaissais pas à Joe de passion particulière pour le pinard, et notre talent d'únologue à tous deux se limitait, généralement, à conseiller aux sommeliers des restaurants ayant de bonnes caves d'éviter de nous les briser avec leurs interminables et éprouvantes " suggestions " pour " harmoniser " nos plats à nos boissons.

Cette bouteille-là aurait pourtant fait tiquer même un président de ligue de tempérance. Elle ressemblait à première vue à une classique bouteille de vin français, mais son étiquette, toute vieille et moisie, était rédigée à

moitié en allemand et à moitié en français, en caractères gothiques. On y lisait : " Ch,teau de Chambourg. Bittzer Brau, Coteaux du Layon Chaume.

Général Hermann Bittzer propriétaire-récoltant à Saint-Aubin de Luigné

(M.&L.) ".

La date inscrite en haut de l'étiquette expliquait à elle seule son mauvais état : 1942.

Je ne mis pas longtemps à me souvenir que c'était une histoire de vin qui, selon le gros Ricci, avait poussé Joe à aller rencontrer Omar Zeb. Sans savoir comment, j'avais maintenant l'absolue

78

certitude que ce type-là était lié, pour une raison ou pour une autre, à son exécution, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je décidai qu'une petite visite s'imposait. C'est quand même pas tous les jours qu'on vous offre, même involontairement, un aller-retour au-dessus de la grande mare.

11

Belinda n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. D'abord, c'était la première fois de sa vie qu'elle voyait une telle montagne de pognon en

liquide. Bien s'r, comme tout le monde, elle avait encore en mémoire ce reportage télé sur le gogo qui avait fini par décrocher le jackpot à Las Vegas, à force de se muscler l'avant-bras sur une machine à sous (et qui d'ailleurs avait failli périr étouffé sous l'avalanche de pièces), mais enfin là, elle l'avait sous le nez, si je puis dire. Ensuite, elle me fit répéter deux fois, lorsque je lui demandai de descendre toute seule, comme une grande, poser le butin à la banque du coin, en ouvrant un compte au nom de Ruth Mangelson. Enfin, quand je lui annonçai mon intention d'attraper le zinc du lendemain pour Paris, elle se crut sur le point de défaillir.

- Sam, vous savez comment Paris vous réussit, non?

- Vous vous méprenez, chère enfant; jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui ne réussis pas à Paris. Nuance!

Elle haussa les épaules tout en se frappant la tempe de l'index, histoire de me signifier qu'un séjour en maison de repos me ferait le plus grand

bien. Je ne relevai pas, et la pressai d'aller déposer le cash en lieu s'r, avant la fermeture des guichets. D'autant plus que l'orage avait décidé

entre-temps d'aller pourrir la vie des banlieusards du New Jersey. Pour sa peine, je la gratifiai d'une coupure de cinquante, pendant qu'elle enfilait son manteau en maugréant, et lui flattai la croupe en l'assurant que je ne quitterais pas le territoire sans lui donner de mes nouvelles.

Enfin seul, je repassai un coup de fil à Harry pour lui faire part de mes découvertes et de mes résolutions. Il marqua un vif intérêt pour les premières et un franc désaccord avec les secondes. Pour lui, si tant est que la piste Omar Zeb f't la bonne, ce qui restait à prouver, en revanche les tortionnaires de Joe traînaient toujours dans les parages. Il s'agissait avant tout de mettre la main sur eux, quitte à remonter plus haut, après. Son point de vue se défendait.

Mais comme il était assez grand pour le défendre tout seul, rien ne s'opposait à ce que je continue, avec l'obstination d'un fox à poils ras, à

suivre ma trace. Harry savait que rien ne me ferait changer d'avis.

- Au fait, qu'as-tu trouvé, de ton côté, sur le Zeb en question? hasardai-je.

- Pas grand-chose. Il n'a pas passé plus de vingt-quatre heures à New

York. Le lendemain du rendez-vous, il reprenait le Concorde.

Officiellement, il était là en voyage d'affaires. Inconnu des services de police. Il n'est pas fiché à Interpol et le F.B.I. n'a rien à lui reprocher.

- Harry, je peux te demander quelque chose?

- Essaie toujours.

- Si tu chopes les salopards qui ont buté Joe, garde-les-moi au chaud.

82

- Non. Il n'en est pas question. On ne peut pas tout mélanger, Sam. Tout ce que je peux te dire, c'est que si je les chope, ils passeront le plus sale quart d'heure de leur vie, c'est tout.

Je m'attendais à sa réponse.

- O.K. Tu prends le premier quart d'heure, je m'occupe du reste.

- Sam, je t'en prie, fais gaffe o' tu mets les pieds. Cette histoire ne sent pas très bon.

- Rassure-toi, le rassurai-je, je n'ai pas mon pareil pour chasser les mauvaises odeurs.

Sur ces bonnes paroles, je le laissai à son enquête et à ses principes, non sans qu'il m'eût communiqué le numéro de la mère de Ruth à Providence. S'il me restait une chose à régler avant mon départ, c'était d'annoncer à celle-ci la pénible nouvelle.

La voix féminine qui s'exprima dans le combiné aurait suffi à perturber le premier accouchement venu, y compris chez un vétérinaire. Ce n'était pas celle de Ruth, mais une voix de vieille femme. J'en déduisis tout naturellement qu'il devait s'agir de la fameuse mère malade. Si c'était sa maladie qui la rendait si désagréable, alors elle devait être très gravement malade.

- Ouais, c'est à quel sujet? s'enquit-elle d'un ton qui exprimait à merveille à quel point elle se tamponnait royalement du sujet en question.

Refrénant mon instinct, je fis mon possible pour me remémorer le chapitre "

Conversation avec une femme d'un certain „ge ", du Guide de savoir-vivre que m'avait offert Belinda, un soir de bouderie, et qui, depuis, calait le pied bancal de mon bureau.

- Bonsoir, jolie madame, tentai-je tout en sachant que la vieille peau, à en juger par le

83

désastre de sa descendance, devait être jolie comme le cul d'un babouin souffrant d'hémorroïdes. Je m'appelle Sam Murchison.

- qu'est-ce que vous voulez que ça me foute? m'entendis-je répondre.

Effectivement, on pouvait vivre sans. Néanmoins, je persévérerai.

-   vous-même pas grand-chose, je vous le concède. Mais comme ce n'est pas à vous que ce coup de fil s'adresse, je vous prie de croire que la réciproque est tout aussi vraie. Je suis désolé de vous déranger, chère madame, mais je suis le meilleur ami de Joe, et...

- Cet enculé?

Elle commençait à me chauffer les oreilles, l'ancêtre. J'abandonnai là les civilités.

- Dis donc, vieille peau, c'est l'Alzheimer qui te fait dérailler ou quoi?

D'abord, c'est pas à toi que je veux...

Clic. L'ogresse avait raccroché. Légèrement décontenancé, je regardai le téléphone soudain muet, en me demandant si je n'avais pas rêvé.

Je venais à peine de raccrocher qu'il se mit à sonner.

- Murchison, j'écoute.

- Sam, c'est Ruth, je suis absolument confuse. C'est bien vous qui venez d'appeler?

- Figurez-vous que je me posais justement la même question.

- Je sais, je sais. C'est ma mère qui vous a répondu. Elle abuse des calmants et ça lui fait perdre la tête.

- Si j'étais à votre place, je doublerais les doses. Elle a l'air de bien

résister au traitement, non?

- Ne m'en parlez pas, c'est devenu un enfer. Un véritable enfer.

84

Elle ne pouvait mieux m'aider à amener la consternante nouvelle sur le tapis.

- Je sais, Ruth, je sais à quel point vous êtes courageuse.

Je la sentis étonnée par cet inhabituel excès de civilité.

- qu'est-ce qui vous prend, Sam, vous êtes souffrant?

Je sentis une bouffée de compassion me submerger.

- Ruth, ma petite Ruth, j'aurais donné ma vie pour ne jamais avoir à vous passer ce coup de fil. (Je respirai un grand coup, et l,chai d'un trait :) Joe est mort.

Un auteur moins regardant aurait pu écrire que ce fut le silence qui me répondit à ce moment-là, et pour le coup, il n'aurait pas eu tout à fait tort.

Nous rest,mes ainsi de longues minutes sans échanger un mot. Je la devinais à l'autre bout de la ligne, prostrée, hébétée. Et puis je l'entendis hoqueter en reniflant, comme une petite fille blessée.

Je pris les devants.

- Ruth?

- Oui.

- Je crois que nous avons tous les deux aussi mal, et...

- que s'est-il passé?

Je crus bon de lui épargner les détails.

- Un règlement de comptes. Il s'est fait coincer dans son bureau...

- Oh ! mon Joe, mon pauvre chéri, ce n'est pas possible.

Sa détresse était effroyable. Elle avait beau avoir transformé l'existence de mon vieux pote en une perpétuelle scène de ménage,

ment dans la peau. Et après tout, il était consentant.

Je partageais son affliction, et j'hésitais entre l'envie de compatir en silence, et celle de lui remonter un peu la grappe.

- Ruth, je vous promets de mettre la main sur les enfants de salaud qui ont fait ça. Je m'y eng....

- «a m'est égal. Je veux mon Joe. Je veux qu'on me rende mon Joe.

Il y eut un bruit bizarre à l'autre bout du fil, comme si elle venait de faire tomber le téléphone. J'entendis des bruits de pas, quelqu'un se saisir de l'appareil, et puis finalement la voix de la mère lançant un bref mais efficace : " Enculé ! "

Avant de raccrocher.

12

Je venais à peine de m'écraser la raie dans le fauteuil pour obèse de la classe affaires du Boeing 747 d'Air France - Omar Zeb avait des manières -

que je retrouvai instantanément, gr,ce à l'accent à couper au couteau du steward, ce " parfum de France " qui fait le bonheur des rédacteurs de catalogues de voyage. Ce charmant garçon moustachu faisait preuve à mon endroit d'un empressement qu'en d'autres circonstances je n'aurais pas manqué de trouver suspect. Inquiet de me voir mourir de soif, il me proposait à peu près tout ce qui se distille sur terre et qui permet aux

,mes sensibles d'oublier momentanément qu'elles vont passer quelques heures à dix mille mètres d'altitude dans une boîte de conserve d'un poids égal à

la moitié de celui du Titanic. J'ignore la peur en général, et la peur en avion en particulier, mais il me suffit de voir tous mes voisins s'imbiber méthodiquement pour exciter ma dipsomanie.

Je lui commandai une double tequila frappée et patientai en l'écoutant m'expliquer que j'avais de la chance, puisque le film qui serait projeté

durant le vol n'était autre que le plus récent chef-d'œuvre du cinéma français : une histoire de jeunes étu-87

diants en philosophie à la libido anxieuse, et qui pendant deux heures quarante badinent avec des étudiantes en philosophie à la libido tourmentée en se demandant si oui ou non, ils vont se la montrer. En version originale sous-titrée. En guise de réponse, je lui expédiai un grand sourire niais, du genre de ceux que l'on adresse à son dentiste pour l'amadouer, et le priai de ne me réveiller qu'au moment précis où le piège atterrirait à

Paris. Il se déclara tout à fait navré que ma fatigue l'emportât sur les joies ineffables que m'eût procurées un spectacle d'une si haute portée.

D'autant plus que le dîner qui précédait la projection " méritait le détour

" : foie gras de canard, canard à l'orange, et baba au rhum. Je coupai court à son envolée en lui disant d'apporter directement le rhum et le remerciai en lui faisant observer que sa courtoisie trouverait certainement plus d'écho auprès de mes voisins. J'avais sommeil, pas envie de causer et encore moins de me barbouiller l'estomac avec du coin-coin martyrisé. Pour l'achever, je lui demandai de m'indiquer le canal diffusant de la country ou du blues et pris congé en m'enfonçant les écouteurs dans les cages à

miel.

Au son d'un vieux Willie Dixon, // thé sea was whiskey (Si la mer était du whisky / Et moi un goéland / Je plongerais jusqu'au fond / Et je sais pas si j'en remonterais), je repensai à tout ce qui venait de se passer, en un peu moins de quarante-huit

heures.

Pas à dire, ma vie était plus mouvementée que celle d'un gardien de phare sur un lac de Suisse romande. Voilà la réflexion spirituelle - tout au moins pour ceux ayant déjà mis les pieds dans un bled pareil, ce qui n'était pas mon cas - que m'avait faite quelques heures plus tôt mon corres-88

pondant parisien, le petit de Caunes, lorsque je l'avais prévenu de mon arrivée impromptue. Je souris en repensant à notre conversation.

- Sam ! quelle bonne nouvelle ! J'allais justement vous appeler. (Le petit de Caunes fait partie de ces gens toujours sur le point de vous téléphoner quand vous êtes vous-même en train de le faire.) Vous savez que notre premier bouquin ' a marché très honnêtement?

J'en conclus que c'était un flop.

- Bien, Tony, voilà une bonne nouvelle !

- Antoine, Sam, mon vrai nom c'est Antoine.

- Et des bonnes nouvelles, j'en ai plein pour toi.

- C'est vrai ? Vous allez encore me raconter une de vos palpitantes aventures? «a c'est chouette!

- Non seulement je vais te raconter plein de choses, mais en plus, de vive voix, petit !

- Ah oui, ça c'est parfait. Seulement je ne peux pas venir à New York avant un bon mois. J'ai un emploi du temps plutôt chargé, en ce moment.

- Rassure-toi, tu n'auras même pas besoin de sortir de chez toi !

Il y eut un léger blanc de l'autre côté.

- Sam! Ne me dites pas que vous vous êtes acheté un fax ! Pas vous !

- Mieux que ça, Tony, mieux que ça.

- Vous... vous... vous revenez à Paris.

- Tout juste, petit. Et plus vite que ça encore. Je serai là demain matin.

Nouveau blanc. Puis sa voix, assez blanche, elle aussi.

- Ah! Demain?   Paris? Oui, enchaîna-t-il avec une conviction touchante, ça, c'est une bonne nouvelle.

- N'est-ce pas?

1. Voir C'est bon mais c'est chaud, chez le même  diteur.

89

- Oui, bien sûr. C'est-à-dire que je ne vous attendais pas et il va falloir que je m'ar...

- Tony, fis-je de mon mieux pour le reconforter, à quoi ressemblerait la vie sans un soupçon d'imprévu?

Son sens de la repartie refit surface : il commençait à se ressaisir.

- Le problème, Sam, c'est qu'on n'a pas tout à fait la même définition du mot " imprévu " !
- Ben voilà, ris-je de bon cœur, je retrouve mon fidèle traducteur, mon bon vieux petit Tony.
- Antoine, Sam. Pas Tony. Bon alors vous arrivez demain matin? Je vais avoir du mal à venir vous chercher, je tourne...
- Allons donc, tu rigoles, envoie-moi un taxi.
- «a va de soi... Vous savez... Personne ne s'attendait à vous voir revenir si vite ! Vous voulez que je vous retienne une chambre d'hôtel?
- A/ope.
- Mais o' allez-vous loger?
- Devine ! Je te laisse dix secondes.

À ce moment-là, je me souviens m'être levé en posant le téléphone pour aller chercher une Winston. quand je revins, au bout des dix secondes concédées, il beuglait méchamment.

- Sam ! Sam ! Mais je ne peux pas, ce n'est pas possible ! J'ai ici ma fiancée, Chantai. Elle va très mal le prendre, je ne lui en ai pas parlé.

Et puis il n'y a pas de place, vous savez bien.

- Tony?
 - Oui, Sam?
 - Tony, lui dis-je sur le ton de John Wayne s'adressant aux ultimes défenseurs d'Alamo avant l'assaut mexicain final, Tony... j'ai besoin de toi.
 - Oui, je comprends, et je ne demande qu'à vous aider, mais..
- 90
- ...coute, je débarque demain matin vers sept heures, on avisera.
 - Vers sept heures ! ! ! Mais...
 - Tout ira bien, bonhomme, fais confiance au vieux Sam. Et préviens la

Je n'avais pas mis les pieds à Paris depuis six ou sept ans - en fait depuis cette fameuse enquête qui m'avait fait faire la connaissance du petit Tony -, mais en grim pant dans le premier taxi venu, je retrouvai instantanément le parfum de la vieille Europe, tel qu'il se trouve sublimé, y compris pour les narines les plus bouchées, dans le gai Paris.

Une espèce de fragrance inimitable faite de culture à l'ancienne, d'histoire avec un grand H, et de cet art de vivre qui nous fait tant défaut, à nous autres, habitants du Nouveau-Monde. Tout cela, et plus encore, je le retrouvai comme cristallisé en la personne du chauffeur à qui venait d'échoir l'honneur de me conduire de l'aéroport au centre-ville.

Une tête de fouine sur un corps malingre, il n'arrêtait pas de maugréer contre la météo, la hausse du diesel, les camionneurs en grève, les polyphosphates dans les saucissons à l'ail, l'insécurité dans les banlieues, la baisse des retraites, l'inflation, l'invasion maghrébine, la récente descente d'organes de Brigitte Bardot, la participation des communistes au gouvernement, et d'autres sujets encore plus captivants, bien que relevant tous des affaires intérieures françaises.

Ces jérémiades s'adressaient à l'oreille indifférente d'un doberman assoupi, qui répondait au petit nom de Jean-Marie, tandis que la radio diffusait à fond les ballons un jeu baptisé le Topodoco, dont les règles, pour autant que je les compris se, consistaient à remplacer les voyelles du titre par d'autres voyelles, jusqu'à l'obtention du mot Tupu-ducu qui, à

chaque fois, déclenchait l'hilarité du public et un grognement de Jean-Marie. Nous en étions là de cette joyeuse animation lorsque notre voiture se trouva bloquée dans les embouteillages provoqués par une manifestation.

L'animosité naturelle de mon chauffeur trouva aussitôt là un territoire vierge à explorer. ...levant le ton pour couvrir la radio, il me fit part de son point de vue :

Puis, se souvenant qu'il transportait un citoyen américain :

- It's becoz of Arabz !

¿ quelques mètres de nous une bande de jeunes au crâne rasé, en tenue paramilitaire, défilaient, l'air pas contents du tout, en brandissant des pancartes figurant le portrait d'un certain La Rochelle. Une espèce de septuagénaire psychorigide dont il était difficile de dire, au premier coup d'oeil, s'il souriait à l'objectif, ou s'il s'essayait à provoquer une fausse couche auprès d'une future maman.

- C'est des Arabes? m'enquis-je ingénument. Mon acariâtre pilote se retourna vers moi, scandalisé.

- Nan! Zem, bon Français. Zem, in thé street becoz of Arabz. Donc, embouteillages, becoz of Arabz. 'reusement, c'est les élections, là. Dans deux mois on va faire le ménage. You h,ve Arabz in New York? Plutôt des Juifs, à New York... ¿ ce qu'on dit...

94

...tant né d'un père irlandais et d'une mère française, entretenant d'excellents rapports avec le Chinois du pressing en bas de chez moi, et go°tant à leur juste valeur, quand on me le demande gentiment, la cuisine camerounaise comme celles de l'Europe de l'Est, je suis naturellement assez sensible aux manifestations de la xénophobie.

Il peut même m'arriver de les réprimer avec une certaine brutalité, pour peu que les circonstances m'y poussent. Ignorant les neuf autocollants interdisant formellement aux passagers de fumer, je mis feu à l'une de mes tiges dans l'espoir de me calmer les nerfs, en lançant au cocher :

- Roule, connard.

Mais il ne l'entendait pas de cette oreille-là.

- Non mais dites donc...

- Graoumph, fit le clebs.

Je lui soufflai la fumée sur son vilain museau, en réitérant.

- Roule.

- Hé ! Ho ! 'tention, moi, si j'm'éner...

Je ne me sentais pas d'humeur à entamer un débat. Sortant mon 357, je le collai sur le crâne de Jean-Marie, tout en lui serrant le kiki, limite strangulation, et menaçant son maître :

- T'ouvres encore ta gueule, j'explose Toutou.

14

C'est donc d'une humeur maussade que je débarquai, ponctuel comme un huissier, sur le palier de Tony. J'avais gardé le souvenir d'un vieil immeuble un peu bancal et poussiéreux, je retrouvai un décor évoquant un yacht tout neuf attendant d'être baptisé. Ils avaient le sens de la rénovation dans le coin. Avec de l'ancien, ils arrivaient à faire du moderne; avec de l'antique, du " up to date " ! Si je trouvais le nom de l'entrepreneur, il faudrait que je pense à communiquer le tuyau à l'agent de Liz Taylor. «a frôlait le miracle ! D'un index délicat, j'appuyai sur le bouton de la sonnette, ce qui eut pour effet de déclencher un carillon interprétant le thème principal de la célèbre cantate de J.S. Bach : Jésus, que ma joie demeure. quelques secondes plus tard, un pas traînant se fit entendre de l'autre côté de la lourde, puis une voix, qui l'était tout autant (traînante, pas lourde) :

- Mouaif. qui c'est?

- L'ami américain, cinématographiai-je. Suivirent quelques éructations teintées d'une

légère désapprobation, et puis la porte finit par s'ouvrir. Ce sur quoi elle s'ouvrit me fit songer,

97

l'ombre d'un instant, qu'il e^t été préférable qu'elle restât fermée. Il était difficile de dire, au premier coup d'œil, si Tony relevait juste d'une sévère maladie de foie ou si, la veille, il s'était risqué à

d'hasardeux mélanges liquoreux, mais je ne lui retrouvais pas la mine des grands jours. De nature optimiste, je décidai qu'il avait d° vouloir fêter mon retour comme il convenait. Si c'était le cas, il l'avait fêté un peu trop.

- Sam! me sourit-il pitoyablement, d'une grimace o^ù l'on pouvait lire toute la misère du monde - du monde des hépatiques.

- Alive and well in Paris ! lui lançai-je en anglais dans le texte.

- Entrez, suggéra-t-il, posez vos affaires et installez-vous, je suis à vous dans deux minutes.

J'eus du mal à reconnaître l'endroit. Sans doute avait-il profité des travaux dans l'immeuble pour faire rajeunir son repaire, mais le taudis que je connaissais était devenu appartement témoin.

Tandis que j'exécutais ses ordres à la lettre, les échos d'une discussion animée me parvinrent de la chambre à coucher. Je l'entendais argumenter face à une voix indiscutablement féminine, ce qui me rassura au moins sur un point : à moins qu'il ne se fût mis en ménage avec le chanteur solo des Bée Gees, il n'avait pas viré sa cuti depuis notre dernière rencontre.

Son interlocutrice semblait ne pas goûter à sa juste valeur ma visite impromptue. Elle lui avouait se contrefoutre avec une certaine frénésie de ce Murchison qui se permettait de débarquer à l'improviste dans leur paisible nid d'amour, et l'enjoignait de m'expédier carrément au diable s'il ne voulait pas prendre le risque qu'elle s'y rendît elle-même. Le pauvre Tony ne trouvait à répliquer à ça que des lamentables " Mais, chérie... " qui

98

n'avaient pour effet que de redoubler l'animosité de son interlocutrice.

D'autres que moi se seraient sentis coupables de semer le trouble dans un si paisible foyer, mais je connaissais Tony et son incurable faiblesse face à tout ce qui, à l'exception des danseurs de sirtaki, porte jupons. Aussi, tel un capitaine au long cours habitué aux coups de grain, j'attendis l'accalmie. Elle mit une bonne dizaine de minutes à venir. Tony refit surface, l'air chafouin. Le fait de me retrouver le remplissait sans aucun doute de bonheur, mais pas à ras bord.

- quand même, Sam, crut-il bon de me faire remarquer, vous pourriez m'avertir un peu à l'avance quand vous envisagez de débarquer chez moi.

Depuis quelque temps, je suis moins disponible. Enfin... ça me fait quand même plaisir de vous voir.

Cette dernière précision me rassura. Je commençais à craindre que les travaux de sa tanière, en lui redonnant du caractère, n'aient changé le sien. Il poussa l'hospitalité jusqu'à m'offrir du café. J'acceptai avec empressement.

- N'hésite pas à en faire quelques litres. J'ai un décalage horaire qui me poursuit. Dis donc, c'est devenu drôlement cossu ta crèmerie. Tu as fait un plan épargne logement, ou quoi?

- Bah, fit-il, laconique, ils ont viré tout le monde au moment de la rénovation. J'en ai profité pour m'agrandir. J'ai racheté l'appartement voisin, alors qu'il était encore occupé, et quand j'ai rencontré la locataire, ça a été le coup de foudre.

L'image me parut particulièrement pertinente, l'ex-voisine ayant, de toute évidence, un tempérament orageux.

- Le plus marrant, c'est qu'on travaille dans la même chaîne. C'est ma directrice des programmes. Marrant, non?

99

- Puis-je en conclure que tu fais toujours de la télé? Laisse-moi deviner : des émissions pour enfants? des magazines animaliers? du téléachat? des jeux pour ménagères?

- Non... mieux que ça, Sam !

- Mieux que ça !

- Vous allez rire... Je présente une émission de cuisine...

(Effectivement, je me mis à rire de bon cœur.) Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, s'offusqua Tony.

- C'est rien. C'est juste de t'imaginer en tablier avec une toque sur la tronche. Mais tu as raison : à notre époque, il faut savoir se reconverter.

J'ai h,te de voir ça, mentis-je. «a passe quand?

- Tous les soirs de la semaine, juste avant le dîner, me répondit-il, pincé. Et au risque de vous décevoir, je vous apprendrai que ça marche très bien. D'ailleurs si vous voulez vous en rendre compte par vous-même, vous n'avez qu'à passer me prendre au studio vers dix-neuf heures. Sinon, changea-t-il de sujet, comment va la vie pour vous, Sam?

- Tu vas rire aussi : je ne suis toujours pas propriétaire, et ma voisine est moustachue. Mais je ne désespère pas.

- Vous avez raison, me consola-t-il. Attendez que nos droits d'auteur tombent et vous pourrez sérieusement songer à investir dans l'immobilier.

Je le charriai gentiment.

- Si tu veux qu'on les aide à tomber, je suis prêt à aller secouer l'arbre. Ils doivent commencer à être m^{rs}. Depuis dix ans...

Il s'empourpra instantanément. Je l'avais vexé.

- Ah non, Sam ! Pas entre nous. Je vous ai déjà expliqué que le délai...

- Je plaisante, Tony, je plaisante. Je te fais une confiance aveugle. Tu crois que je te raconterais

100

toutes mes conneries pour en faire des bouquins si j'avais des doutes sur toi?

- Antoine, Sam, pas Tony, rectifia-t-il. Non, mais quand même, vous savez que je n'aime pas ça.

- Allez, fais tomber le café, je sens que je m'assoupis.

En grommelant, il s'attela à la tâche, pendant que je m'affalais dans le canapé en allumant une Winston. Rapidement les effluves d'un arabica vinrent chatouiller mes narines. Un homme qui sait préparer le café ne peut pas être foncièrement mauvais, et Tony n'avait pas son pareil pour en infuser des modèles du genre, suffisamment puissants pour maintenir éveillé

un cataleptique durant un concert de Julio Iglesias.

- Alors c'est vous le fameux Sam Murchinson, fit une voix féminine en interrompant brutalement mon chavirement olfactif naissant.

Je tournai la tête en direction du couloir, histoire de découvrir sa propriétaire. Je ne fus pas déçu. C'était une mousmé de première catégorie qui s'avançait vers moi en se déhanchant avec grâce, hâtivement emballée dans un peignoir de bain. Une brunette au charme à la fois naïf et incendiaire, un peu façon Audrey Hepburn.

Audrey Hepburn jeune. Elle arborait un sourire extraordinairement hypocrite, un peu comme celui des employés des parcs Disney.

Le plus civilement du monde, je me levai pour l'accueillir, comme je l'avais vu faire dans certains films d'avant 1958. Ayant horreur qu'on écorche mon nom, je décidai, avant toute chose, de la corriger. Les femmes aiment bien qu'on les corrige.

- Mur-chi-son, mademoiselle. Pas Murtchinson. En revanche, pour le Sam, vous avez tapé dans le mille.   la lettre près.

101

Je m'étais exprimé dans ma langue maternelle : l'américain de Brooklyn, qui, quoi qu'on en dise, n'entretient que peu de rapports avec l'anglais de Cambridge. Mais cette jeune beauté était de toute évidence douée pour les langues, puisqu'elle me répondit aussi sec dans le même idiome :

- Pardonnez-moi, je ne suis pas très bien réveillée. J'aurais préféré vous recevoir dans de meilleures conditions, si seulement Antoine avait pris la peine de m'avertir. (Ces derniers mots soulignés par un regard aimable en direction de Tony.)

Elle enchaîna avec un sourire soudainement plus humain, en me tendant une main plus délicate encore que celle de Michael Jackson :

- Je m'appelle Chantai. Je suis ravie de faire enfin votre connaissance.

J'ai l'impression de déjà bien vous connaître, vous savez.

- J'ose espérer qu'il s'agit d'une bonne impression, badinai-je. Mais laissez-moi vous dire que tout le plaisir est pour moi. Tony ne s'était jamais vanté d'avoir une compagne aussi ravissante.

Je vis ses joues rosir.

- Oh ! eh ! eh ! interrompit le Tony en question, ça va. Calmez-vous, Sam ! Je le crois pas, ça ! Il ferait du charme à une borne kilométrique, celui-là. Et puis arrêtez de m'appeler Tony, bon sang de bonsoir.

- Si toutes les bornes kilométriques ressemblaient à ta copine, ça fait longtemps que j'aurais choisi le métier de routier, répondis-je, faisant preuve d'un sens de la galanterie digne du vieux continent sur lequel je venais de poser les pieds.

Ma remarque eut le don de faire franchement sourire la copine en question.

Beaucoup moins son compagnon. Je décidai de lever un peu le pied.

- Tony, mon vieux Tony, aurais-tu perdu ton célèbre sens de l'humour? Hey!

Tu n'as rien à

102

craindre ! C'est Sam Murchison qui te rend visite, pas Warren Beatty! On peut rigoler, non?

- Antoine, pas Tony, précisa-t-il à nouveau, presque résigné. Et si, bien sûr, je suis fou de joie de vous retrouver.

...videmment, il exagérait un peu, mais je savais d'expérience que le prix d'une vieille amitié vaut bien, souvent, quelques petits mensonges.

- Alors, Sam, qu'est-ce qui vous amène? reprit-il.

15

Ce qui m'amenait me remporta quelques heures plus tard. Je renonçai à

m'installer chez Tony. Par prudence d'abord : ayant vu à New York de quoi étaient capables les gestapistes amateurs que je pourchassais, il me semblait préférable d'avoir une base à moi d'où je pourrais décoller de jour comme de nuit, et éventuellement recevoir sans craindre de voir des innocents se glisser dans ma ligne de mire. Par discrétion ensuite, l'idylle entre les deux tourtereaux venant juste d'éclore. En revanche je restai dans le périmètre, et comme le petit Tony coulait des jours plus ou moins tranquilles à Clichy, je me dégotai une auberge dans le coin, un truc standard, à mi-chemin entre l'hôtel du Pou Nerveux et le Ritz, mais penchant quand même plus du côté du premier que du second. Un petit hôtel de charme, comme on dit dans les guides, et dont la tranquillité toute provinciale n'était troublée que par le va-et-vient incessant des cars de touristes, la proximité de dix-sept sex-shops et d'autant de cabarets de nu intégral dont les portiers zélés hurlaient sur le trottoir les mérites respectifs, sans oublier bien sûr une circulation à peine moins dense que celle de Hong-Kong, le jour

105

de l'arrivée de l'armée chinetoque. Je réussis à obtenir une piaule sur cour au premier étage, la situation idéale quand on ne tient pas absolument à sortir de chez soi par la porte ou quand l'envie vous prend de faire sortir un invité par la fenêtre. Un groom à la livrée exténuée par un demi-siècle d'activité dans l'hôtellerie bas de gamme me conduisit jusqu'à ma porte, et poussa l'obligeance jusqu'à me l'ouvrir au moment où un couple d'obèses, que j'identifiai immédiatement comme étant du pays, à la couleur framboise écrasée du short de madame et au bob à carreaux de monsieur, sortait de la chambre suivante, le sourire aux lèvres, la connerie en bandoulière. M'apercevant, le m,le s'empressa d'ouvrir un dictionnaire, pour me dire, en couvrant les gloussements de sa grosse :

- Euhhhh... Beuoujeure, munssieure.

- Te fatigue pas, mec, je suis de Brooklyn, le coupai-je, pour mettre fin à ses souffrances et aux miennes.

- Oh ! mais c'est merveilleux, s'extasia sa dinde. Nous sommes américains nous aussi, crut-elle même bon de préciser, de crainte que je ne les confonde avec un couple de réfugiés zaôrois.

Comme le garçon d'étage restait planté là, telle une plante verte, à

attendre que je l'arrose un peu, je me fendis d'un billet pour le faire dégager, ce qui libéra le terrain pour ma compatriote. Elle se précipita vers moi, son bouquet de saucisses tendu.

- Bonjour, je suis Barbie. Et voici Ken.

Je me retins de pouffer. «a m'éviterait de grossir.

- Ken et Barbie, uh?! Salut, moi c'est Sam. Ken, qui était aussi observateur que perspicace,

avait tout de suite remarqué que j'étais seul, et non pas en couple. «a semblait le désoler.

106

- Alors, mon vieux, vous êtes tout seul?

Ils commençaient à me courir, les deux, et j'étais sur le point de laisser s'exprimer mon côté G.I. Joe, quand une idée me traversa l'esprit.

- Non... quelqu'un va me rejoindre bientôt. On a comme qui dirait un

genre d'anniversaire à célébrer.

Barbie en sembla tout émoustillée.

- Oh ! c'est tellement romantique. Paris est vraiment la ville de l'Amour...

Je me fis tout sourire. Tout au moins l'idée que je me fais d'un sourire.

- Vous avez bien raison, Barbie. Dites, entre Américains, il faut s'entr'aider, n'est-ce pas? Vous pourriez me rendre un petit service?

16

Tony m'avait rapidement tracé un portrait du fameux Omar Zeb. Une espèce de potentat moyen-oriental officiellement occupé à gérer les intérêts de consortiums pétroliers. «a, c'était pour la galerie. Pour le reste, les rumeurs les plus fantaisistes - elles le sont souvent - couraient sur lui : import-export toutes catégories, trafic d'armes, blanchiment de pognon sous pavillon d'opérette. Sa boutique - et son arrière-boutique - ressemblait à

ce genre d'épicerie ouverte nuit et jour et où l'on trouve aussi bien des couches-culottes que des démonte-pneus, du dentifrice que du caviar iranien.

- Personnage dangereux, avait ajouté Tony, qu'un rien effraie. (Son désir de me mettre en garde m'avait touché.) Ce type-là a ses entrées absolument partout : de Matignon aux plus grosses multinationales, tout le monde le reçoit, tout le monde l'écoute.

- «a tombe bien, lui avais-je répondu, je voudrais justement qu'il me reçoive, et qu'il m'écoute.

- Sam... Le fait que tout le monde le reçoive ne signifie pas que lui reçoive tout le monde.

- J'irai seul, je préfère que ça reste privé.

109

Le fameux Omar Zeb avait ses bureaux dans le quartier dit de La Défense.

Ils auraient pu attendre un peu avant de le baptiser comme ça, étant donné

que je n'avais pas encore décidé de passer à l'attaque, mais de simplement me livrer à des travaux d'approche. Chantai m'ayant expliqué que le métro conduisait directement au pied de son immeuble, je m'épargnai l'éprouvante promiscuité d'un nouveau chauffeur de taxi en m'engouffrant dans une rame au milieu de quelques milliers de salariés visiblement accablés par leur sort, et me laissai brinquebaler contre mon gré le temps de quelques stations, jusqu'à ce qu'un de mes compatriotes rescapé de l'été de l'Amour pénétre d'autorité la guitare à la main dans le wagon où j'étais prisonnier en informant le public qu'il se prénomrait Jim et qu'il allait nous interpréter pas plus tard que tout de suite une version toute personnelle de Almost Cut My Hair.

Joignant le geste à la parole, il secoua alors avec énergie une tignasse garantie d'époque, en libérant pellicules, vermine, mites, poux et autres reliefs de henné, et entonna joyeusement cet entraînant refrain : " Un peu-eu plus, je m'rasais la boule. "

Il paraît que la musique adoucit les mœurs. Pas toutes les musiques, et de toute façon, ce n'est pas une raison pour autoriser le premier venu à

massacrer du Neil Young, surtout devant un auditoire aussi captif que celui du métro. De plus, le Jim en question s'étant installé à côté de moi, j'étais le mieux placé pour apprécier à sa juste valeur l'étendue de ses dons... Aussi n'hésitai-je pas à me transformer en porte-parole de la rame tout entière en interrompant l'interprète pour lui suggérer d'aller voir dans le wagon suivant si j'y étais, à moins que ce ne fût dans le suivant ou, pourquoi pas, carré-110

ment dans un autre train. Interloqué, il m'opposa alors des arguments relatifs au droit au travail et à la liberté d'expression auxquels je répondis par un sourire suffisamment atroce pour détraquer sa digestion pendant une bonne semaine. Il lui restait encore assez de lucidité pour capter le message, et il se parachuta tout seul sur le quai à l'arrêt suivant. Mon intervention me rendit aussitôt sympathique auprès de mes compagnons d'infortune, et certains poussèrent la reconnaissance jusqu'à

risquer de timides applaudissements. Mon père, qui les connaissait un peu pour avoir débarqué chez eux en Juin 44 m'avait toujours dit que la majorité des Français avait un mal fou à se sortir des situations désagréables et qu'ils appréciaient que d'autres, en particulier les Américains, le fassent pour eux. Pour autant, je saluai avec la

modestie de celui qui vient de vaincre sans péril, avant de me laisser reprendre par la douce somnolence que fait naître le lancinant roulis du métropolitain parisien.

*

* *

L'immeuble abritant les bureaux d'Omar Zeb essayait de rivaliser en prétention avec ces machins tout en verre que Manhattan a vu pousser ces vingt dernières années, dressés pour satisfaire l'ego et la vanité de trous du cul du genre Donald Trump, et il y arrivait sans problème. J'informai le vigile du rez-de-chaussée qu'un certain Joe Mangelson souhaitait rencontrer Omar Zeb, information qui sembla le passionner au moins autant que si on venait de lui apprendre les récentes fluctuations de l'indice Nikkei à la Bourse de Tokyo.

Il eut toutefois la bonté d'appeler le bureau qui m'intéressait, et, après m'avoir fait patienter quel-111

ques instants, me donna le feu vert pour emprunter un des ascenseurs jusqu'au dix-huitième. Je m'y engouffrai en compagnie de deux jeunes cadres anormalement dynamiques qui s'extasiaient sur les mérites d'un livre tenu par l'un des deux, et qui prétendait qu'il était tout à fait possible de faire des repas d'affaires sans prendre un seul gramme. Enfin, pensai-je, une bonne nouvelle pour les Africains.

Devant l'ascenseur m'attendait un autre vigile qui m'escorta jusqu'au bureau d'une secrétaire aux charmes si plantureux que je supportai très facilement l'idée de ne pas savoir si elle avait eu son brevet de dactylo avec ou sans mention. La créature m'informa fort obligeamment qu'il n'était pas dans les habitudes de M. Zeb de recevoir sans rendez-vous, mais qu'il y aurait certainement dérogé pour moi, pour peu qu'il se fût trouvé là, plutôt qu'à Genève où des affaires urgentes l'avaient appelé pour la journée. On venait certainement de lui changer les piles, car elle enchaîna sans reprendre son souffle en m'assurant que ledit Zeb serait enchanté

d'apprendre que j'étais de passage à Paris, d'autant plus que notre histoire lui tenait très à cœur, et blablabla et blablabla.

Comme pour fuir cette avalanche verbale, je fonçai tout schuss vers le bout du couloir, en direction d'une lourde capitonnée comme les aiment les présidents du monde entier, l'épaisseur du rembourrage étant souvent proportionnelle à l'idée qu'ils se font de leur propre

importance. Mon attitude sembla soudain alarmer cette employée modèle, et elle en était à

m'expliquer à nouveau que Zeb n'était pas dans les murs quand j'ouvris la lourde de son burlingue d'un efficace coup de pied. Effectivement, il n'y était pas.

112

- Mais enfin... monsieur Mangelson... Sécurité ! Sécurité ! se mit-elle à glapir en m'interpellant et en appelant la sécurité, donc.

Indifférent à ses jérémiades, et toujours muet comme un banc de carpes aphones, je contournai le bureau monumental sans même jeter un coup d'œil à

la vue panoramique sur Paris. Un imposant carnet de rendez-vous en macassar tamponné y reposait, ouvert à la semaine en cours. J'y lus la confirmation que le Zeb en question était bien présentement chez les rois du chocolat et y découvris que le lendemain après-midi, il assisterait à un " défilé Jean-Paul Gaultier ". J'en notai l'adresse au moment où mon hôtesse commençait sérieusement à rameuter tout l'étage, et entrepris de faire le chemin inverse, prêt à me frayer un passage à mains nues.

Mais ma détermination de rhinocéros agacé se révéla suffisamment dissuasive, et je regagnai l'ascenseur sans qu'aucun salarié suicidaire ne cherchât à se mettre sur mon trajet. quant au vigile qui tenta de s'interposer au rez-de-chaussée, je peux ici témoigner en mon ,me et conscience que ses dix jours d'arrêt de travail, consécutifs à notre bref croisement, furent on ne peut plus justifiés.

17

quand j'annonçai à l'hôtesse du studio de télévision où Tony m'avait dit de venir le chercher que Sam Murchison désirait le voir, la même faillit tomber dans les vapes. J'ai l'habitude de faire de l'effet aux souris, mais généralement mon nom seul ne suffit pas à leur faire perdre connaissance.

- Monsieur Murchison, me confia-t-elle d'une voix chavirée, moi qui rêvais de vous rencontrer un jour. J'ai lu cinq fois C'est bon mais c'est chaud.

J'avais complètement oublié l'existence de ce fichu bouquin, et surtout

le phénoménal succès qu'il avait rencontré en France.

- J'espère que vous n'y avez pas abîmé vos jolis yeux, je ne me le pardonnerais pas, lui décochai-je, avec la souplesse et la précision d'un petit Cupidon libidineux.

Ses yeux n'étaient pas exactement jolis, d'autant plus qu'un strabisme franchement divergent obligeait à les juger séparément, mais elle accusa réception du compliment en rosissant.

- «a vous ennuerait de me le signer? Regardez, dit-elle en sortant un exemplaire usé jusqu'à la corde, je l'ai justement avec moi. Je m'appelle Paule. Avec un e au bout.

115

- Ne vous inquiétez pas, ça s'opère très bien, lui dis-je en griffonnant une bêtise sur la page de garde. Pardonnez-moi d'interrompre là

cette conversation, ma chérie, mais je suis attendu par le petit Tony.

- Je sais, il nous a tous prévenus. Oh merci, monsieur Murchison, j'espère que vous reviendrez souvent nous voir. Ne bougez pas, je vais demander qu'on vous accompagne au studio d'Antoine.

Je la quittai en lui adressant un petit signe plein de promesses et me laissai escorter jusqu'au sous-sol par un gardien du troisième étage, vétérane, à en croire son visage tavelé, de nombreuses guerres coloniales et d'une poignée de cirrhoses. Il régnait dans ces locaux une agitation studieuse, tout le monde ayant l'air extrêmement affairé. Albert -c'était le prénom écrit sur le badge de mon guide - grommela quelque chose dont le sens m'échappa, sans que cela me perturbât outre mesure. Je n'étais pas d'humeur à faire causette avec lui, et prétendis mal parler son idiome.

- Je ne peux pas comprendre parler français, lui expliquai-je.

Il ne parlait pas très bien l'américain lui-même, mais s'y essaya quand même.

- Le programme de télévision est pour bientôt. Everybody ready and nervous.

Il finit par me larguer à l'entrée d'un studio où s'activaient une bonne cinquantaine de techniciens, devant un public entassé sur des gradins.

Il me désigna Tony du menton.

- Antoine, m'indiqua-t-il, au cas où je l'aurais pris pour Richard Nixon.

Toutefois, sa précision n'était pas si superflue que ça, vu que le petit Tony avait cru bon de se déguiser en cuistot pour les besoins de sa cause.

116

Une vraie petite ruche s'activait autour de lui et du chef qui semblait être son invité : maquilleuse, coiffeur, ingénieur du son, cameramen, scripte, etc.

S'il y avait autant de monde devant le poste qu'autour de lui, il devait faire des scores confortables. J'attrapai une Winston, allai demander du feu au pompier de service qui me le refusa, et me calai dans un coin pour regarder tout ça.

Bientôt, un assistant donna le décompte de l'antenne, et je vis mon petit Tony saluer sous une salve d'applaudissements. Il avait l'air de très bonne humeur, et éperdument heureux de présenter dans l'ordre deux jeunes filles tout juste postpubères, une brune et une blonde, souriant sans raison apparente, et baptisées par le maître des lieux les " decaunettes ", et une tête de veau dont le manque d'expression n'était, lui, à mettre que sur le compte d'un décès récent. Après un générique dont la musique évoquait le chant migrateur d'une colonie de cols-verts, ce fut la brune qui par ailleurs tenait sur un plateau la tête du bovidé défunt - preuve qu'elle était capable de deux actions simultanées - qui prit la parole pour dire, en désignant Tony :

- Vive le Bon Vivant ! On va bien se régaler !

- J'en ai l'eau à la bouche, ajouta la blonde qui, elle, tenait une saucière.

- Oui ! ! ! Vous avez raison les filles, lança à son tour le petit Tony.

Alors, que faut-il pour réussir une bonne tête de veau sauce gribiche???

Mais oui ! ! ! Une belle tête de veau ! Paméla, passez-moi la vôtre. Enfin je veux dire... celle que vous tenez...

Une corne de brume vint souligner la délicate plaisanterie, sous les rires enthousiastes d'un

public ravi d'être là, autant que de ne plus être, l'espace de quelques heures, à l'hospice où on était allé le récupérer.

Je resongeai avec effroi que je me trouvais dans le seul pays au monde où

l'on mange, absolument tout ce dans quoi le Créateur s'était donné la peine d'insuffler de la vie : depuis les anus de cochon jusqu'aux cervelles d'agneau en passant par certaines formes de gastéropodes. Après cette brève introduction, Tony décida de passer aux choses sérieuses et de désosser la tête du malheureux ruminant.

Cette pratique, dont la cruauté aurait suffi à faire tourner de l'œil un militant modéré de la ligue antivivisection, semblait captiver l'assistance, certains individus s'avisant même de prendre des notes lorsque arriva le moment toujours délicat de l'énucléation. Après avoir sectionné tour à tour les oreilles, la langue, le museau, les babines, les paupières, le menton, puis les glandes sous-cutanées, et les muqueuses, il s'attaqua aux cartilages non sans en avoir nettoyé les gaires, en étalant au fur et à mesure les différentes pièces devant lui sur une nappe à motifs champêtres représentant un couple de bergers en train de deviser gaiement, autour d'un saucisson de montagne. On s'en revint vers des contrées plus civilisées lorsqu'il s'agit de commencer à cuisiner les morceaux dans des graisses elles-mêmes d'origine animale, mais j'avais lâché la rampe depuis longtemps, et je régurgitais assez bruyamment derrière un rideau le contenu de mon propre estomac, au grand dam du pompier qui regrettait amèrement de m'avoir empêché d'en griller une.

Je quittai le plateau pour aller prendre l'air dans le couloir et m'écrasai sur un banc en atten-118

dant de recouvrer mes esprits. Le petit quart d'heure que dura l'émission me suffit à me remettre daplomb, et c'est consterné que j'entendis enfin retentir le générique de fin de l'émission sur l'air de Cadet Rousselle, avec un refrain repris en chœur par le public pour affirmer que " Ah oui !

Ah oui vraiment, c'est bien Antoine le Bon Vivant ".

quelques instants plus tard, le héros du jour, très entouré, mais cette fois-ci par des ménagères lui implorant des autographes, apparut enfin et me découvrit, surpris, seul dans mon coin.

- Sam, je vous cherchais partout ! On m'a prévenu que vous étiez arrivé

juste avant l'émission...

- Tu veux dire avant l'exécution...

- Sam, fit-il en riant, nous sommes en France, pas au Texas. Ici, ne vous fiez jamais aux apparences : la tête de veau sauce gribiche est un des mets les plus raffinés qui soient. D'ailleurs, enchaîna-t-il en me prenant sous le bras, je vous emmène de ce pas dans le restaurant où on prépare la meilleure de tout Paris.

Il ne parvint même pas à me faire bouger d'un milli  me de millimètre.

Pour couper court à ces considérations d'ordre gastronomico-vétérinaire, je lui rapportai le fruit -un peu blet, avouons-le - de ma visite chez Zeb. Ce qui ne fut pas sans le surprendre.

- Vous alors, vous ne changez pas!    peine arrivé à Paris, et sans savoir qui est vraiment cet Omar Zeb ni en quels termes il était avec Joe, vous foncez tête baiss  e chez lui en vous faisant passer pour celui qu'il a peut-être assassiné.

- Je ne crois pas que Zeb soit pour quelque chose dans le meurtre de Joe, me justifiai-je. Il cherche à mettre la main sur la bouteille de Bitt-119

zer Brau. Il savait qu'elle se trouvait à New York, et il a fait une demande de recherche presque officielle. Non, plus simplement je crois que Joe est entré en contact avec lui par des voies détournées, par mesure de prudence, et qu'un intermédiaire est parvenu à le court-circuiter.

Réfléchis, Tony, tu n'envoies pas un billet d'avion à quelqu'un que tu as décidé d'éliminer. Ou alors un aller simple, plaisantai-je lugubrement sans parvenir à me dérider moi-même. Le souvenir de Joe me hantait.

- Bon, alors où en sommes-nous ? Vous avez la bouteille. Vous allez la vendre à Zeb - vous ne savez d'ailleurs même pas à quel prix -, et puis quoi? Vous n'êtes pas venu à Paris pour vous initier au négoce viticole, mais pour retrouver ceux qui ont buté Joe. qu'est-ce qui vous dit que sa mort est liée à cette bouteille bizarre?

- Rien. C'est une des seules pistes que j'aie. Mais tu te souviens de mon

surnom, Tony? Intuition...

- Antoine. Sam, soyez gentil, faites un effort. J'ai horreur qu'on m'appelle Tony. Est-ce que je vous appelle Sammy, moi?

- Tu peux, si ça te fait plaisir. Mais dis-moi, pourquoi dis-tu qu'elle est bizarre, cette bouteille? Elle est vieille, pas bizarre.

- Je ne sais pas ce qu'il vous faut. Vous connaissez beaucoup de crus français ayant été vendangés par les Allemands pendant la guerre?

Tout en discutant, nous nous étions dirigés vers la loge de Tony, où

l'attendait, frétilant, le premier cercle de ses collaborateurs, assistants et autres maquilleurs-coiffeurs. Lorsqu'il y pénétra, mon camarade eut droit à une brouette pleine de compliments. D'une sincérité

qui aurait fait venir

120

les larmes à un crocodile. La compétition était ouverte, pour savoir lequel d'entre eux l'avait trouvé le plus " drôle ", " spirituel ", " enlevé ", "

tordant ", " remarquable ", le coiffeur osant même un " génial " auquel je ne pus m'empêcher de réagir par un ricanement sarcastique.

- Le spectre du chômage, uh?

Je m'attirai derechef un regard mauvais dudit coiffeur. J'ai l'art de plomber les ambiances.

- Bon, les enfants, laissez-moi, éluda Tony. On se voit demain matin.

La petite troupe dégagea en cancanant, se demandant, en me jetant des coups d'œil, kiskidi, kiskiveut, kiç'est celui-là.

Ce qu'il voulait dans un premier temps, c'était se remplir l'estomac qu'il venait de se vider accidentellement. Fort heureusement, un buffet qui eût fait frémir Pavarotti était dressé dans la loge. J'y attrapai une espèce de tartine.

- Dis-moi, lançai-je à Tony, tu joues les gastronomes intégristes en public, et en privé tu t'envoies du beurre de cacahuètes ? !

- C'est pas du beurre de cacahuètes, Sam, répondit-il en levant les yeux

au plafond, c'est du foie gras. D'oie.

Sentant mon estomac se nouer à nouveau, je recrachai le tout sur la porte au moment où elle se rouvrait sur Chantai. De toute évidence, elle était d'une humeur de merde... J'eus droit à la première salve.

- C'est curieux, monsieur Mike Hammer, vous parlez assez bien notre dialecte, mais vous sem-blez tout ignorer des mûrs indigènes... L'usage de la fourchette, par exemple.

- Ma mère était française. Elle m'a élevé en français. Je faisais une connerie, elle me donnait une leçon de grammaire. Comme punition.

121

- ¿ entendre comme vous parlez aujourd'hui, vous deviez être un petit garçon turbulent.

Elle avait de la repartie. Bien. J'aime ça. J'étais tout prêt à continuer à jouer, mais elle enchaîna sur Tony.

- Les chiffres sont plus que moyens. Il va falloir que tu trouves quelque chose, et vite, sinon la pub va me tomber sur le dos...

- Justement, ça tombe bien que Sam soit là, me prit-il à témoin. Je me suis rapidement renseigné aujourd'hui sur cette fameuse bouteille de Bittzer Brau. C'est une des bouteilles les plus recherchées par les collectionneurs, et je me suis dit qu'on pourrait en tirer une émission passionnante...

- Holà! bijou, le coupai-je.

- «a, reprit Chantai, ce serait autrement plus excitant que les tripes à la mode de Caen.

- Les tripes à la mode de con? interrogeai-je, surpris.

- Caen, m'expliqua Tony. La ville de Caen. C'est des intestins de cochon, lavés et brossés, puis revenus dans...

Je lui fis signe de stopper là, et me versai une rasade de scotch pour aider mon organisme à oublier ce qu'il venait d'entendre. Chantai, radoucie, s'était approchée de son seigneur et maître. Elle l'enlaça en lui murmurant :

- On se retrouve d'ici une heure. J'ai annulé la projection de ce soir, qu'on reste un peu tous les deux. J'ai commandé chez le thaÛ. On dîne, et puis - elle baissa la voix - tu me montreras ce que tu vaux comme animateur de deuxième partie de soirée.

Je toussotai discrètement pour me rappeler à leur bon souvenir. Chantai se décrocha, et sortit en nous saluant tous les deux d'un petit geste.

122

Tony, l'air gêné d'un même surpris en train de cloper, me lança un regard exprimant un truc du genre on-peut-pas-vivre-avec-on-peut-pas-vivre-sans.

Point de vue qui n'engageait que lui, bien entendu...

18

Dans le taxi qui nous ramenait vers nos bases respectives, Tony roucoulait comme une couvée de tourterelles, sensible aux louanges que lui expédiait le chauffeur. Chauffeur dont le futur pourboire gonflait de toute évidence de seconde en seconde.

- Formidable, la recette du tablier de sapeur! Mon père, qui est lyonnais, m'a toujours appris que l'idéal, c'était de le faire frire dans une huile de tournesol, mais le coup de la graisse de bœuf, alors là : chapeau !

Tablier de sapeur... Je n'osais pas trop demander de précisions, de crainte d'en obtenir. J'ignorais jusqu'alors que les pompiers portaient des tabliers. J'ignorais que les Français bouffaient les tabliers des pompiers, et puis, en y repensant, je me souvins que le dernier pompier croisé par moi dans les couloirs du studio télé ne portait pas de tablier.

Si on lui avait piqué le sien pour le faire frire, cela expliquait peut-

être rétrospectivement cet air triste que je me souvenais lui avoir vu. Ou alors peut-être était-il ami avec le bœuf dont on avait liposuccé la graisse pour y faire cuire son tablier? Tant de questions... Si peu de réponses...

125

- Ah ah ah ! oui vraiment... c'est bien Antoine le Bon Vivant, conclut le

chauffeur en ponctuant les dernières syllabes de joyeux coups de klaxon.

J'étais atterré. Tout simplement atterré. J'en profitai pour casser un peu cette abominable bonne humeur.

- Dis donc, c'est quoi cette lumineuse idée d'émission avec ma boutanche?

- Je ne sais pas, Sam. C'est encore un peu flou. Mais le fait est que cette bouteille semble avoir une histoire extraordinaire. Je me suis renseigné auprès d'un ami œnologue. Il ne s'agit pas d'un vin exceptionnel comme ces sauternes du début du siècle que les collectionneurs s'arrachent.

C'est même sûrement une piquette. Mais l'histoire de la bouteille lui confère toute sa valeur, d'autant plus qu'il s'agit, à en croire mon expert, du seul exemplaire encore en circulation. Imaginez le contexte, Sam : la guerre, l'Occupation, le général allemand qui s'approprie les vignobles, autrement dit le vin - le symbole de la France dans le monde ! -

et qui croit pouvoir renverser l'histoire en changeant l'étiquette...

- Tout doux... le coupai-je brusquement. N'oublie pas que, jusqu'à preuve du contraire, il s'agit d'une pièce à conviction dans une affaire criminelle. Si je découvre que c'est à cause d'elle qu'on a buté

mon pote, j'aurai d'abord quelques comptes à régler avant que tu puisses seulement envisager de jouer avec à la créature de Roswell.

- Bien entendu, Sam, mentit-il. Je sais faire la part des choses. Mais je vous propose un marché : je connais plein de gens susceptibles de vous aider, aussi bien à rencontrer des types comme Zeb qu'à retracer l'histoire de cette bouteille incroyable. Je mets à votre service ma force de frappe, et, une

126

fois que vous avez retrouvé les assassins de votre pote, en contrepartie, vous me laissez en faire une émission gastronomico-policière...

- Gastrono... quoi?!

On ne pouvait plus l'arrêter. La mise à feu venait d'avoir lieu. Le

premier étage était prêt à se détacher.

- Le Sang et le Vin ! ! ! Les deux fluides de la Vie ! ! ! La guerre, le feu, le pays foulé aux pieds, tout comme les grains, par les bottes teutonnes... Les Walkyries vampires qui viennent pomper le Bacchus français ! Et le coq vaillant qui continue à chanter, debout sur les décombres ! ! !

Je crus un instant qu'il me faudrait avoir recours à ma propre force de frappe pour le calmer, mais les dieux du transport étaient avec moi : le tacot s'arrêtait devant mon hôtel.

- ...coute-moi, Tony. Pour l'heure, j'ai juste un petit service à te demander. Zeb assiste demain au défilé d'un certain Jean-Paul Gaultier, lui dis-je en vérifiant que c'était le nom correct. Je veux tomber sur Zeb seul à seul sans avoir à me taper - ou à taper - son état-major. Fais-moi entrer. Pour la suite, on verra.

- Rien de plus facile, m'assura-t-il. Jean-Paul est un excellent ami à moi. D'ailleurs je ne m'habille que chez lui. Tiens, regardez cette veste, dit-il en sortant de la voiture, et en me désignant ce que j'aurais juré être une blouse de charcutier : c'est lui. Pas mal, non ?

- Les mots me manquent, surenchéris-je.

- Faveur pour faveur, à moi de vous en demander une.

- J'allais te le proposer, soupirai-je.

- Montrez-la-moi !

Un frisson glacé me parcourut l'échiné. Je savais que le quartier où nous étions encourageait ce

127

genre de débordements, mais je ne m'attendais pas à un truc pareil venant du petit Tony. Là, pour le coup, je restai sans voix.

- Je monte une seconde dans votre chambre et vous me la montrez, insista-t-il. Je veux la tenir dans mes mains pour être bien certain de son existence. Après, je vous laisse tranquille.

Voyant la tête que je faisais, il chercha à donner un sens à mon air interdit.

- qu'est-ce qui se passe, Sam, vous ne vous sentez pas bien? Je ne veux pas la boire... seulement la voir.

" Sam, mon vieux, me dis-je dans mon for intérieur, rassure-toi, et mets cet embryon de malentendu sur le compte du décalage horaire : Tony ne parle pas de ton twirling b,ton, mais de la bouteille ! ! !
Dépêche-toi vite de rire de ce quiproquo qui aurait pu si mal tourner !
"

- O.K. Mais tu traînes pas. Oublie pas que maman t'attend.

- Juré, jura-t-il en réglant le taxi qui, découvrant le royal pourliche qui récompensait sa pour-lèche, fit à nouveau sonner son klaxon sur le refrain du Bon Vivant.

quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le réceptionniste me tendit un message, à moi adressé. Personne, pas même Belinda, ne savait o' j'étais descendu à Paris. Un certain Heinz me demandait de le joindre d'urgence, à

l'Institut Goethe de Paris. J'empochai la chose en voyant Tony arriver, récupérer ma clé, et lui enjoignis de m'emboîter le pas.

- Très sympa, votre petit hôtel, crut-il bon de commenter. C'est pas le Ritz, mais ça a du charme...

- Oh ! tu sais, moi, le Ritz, sans M. Paul...

128

ç force de raconter des conneries, ma vigilance naturelle, sans que j'y prenne garde, s'était retrouvée quelque peu émoussée, et je n'eus à m'en prendre qu'à moi-même lorsque, poussant la porte de la chambre, j'eus la surprise de tomber nez à nez avec deux types occupés à la fouiller de fond en comble.

- Vous avez perdu quelque chose ? m'enquis-je, sincèrement intéressé, tandis que les deux intrus, remis de la surprise de mon arrivée inopinée, me sautaient dessus avec un synchronisme digne de Busby Berkeley, et que j'envoyais Tony se plaquer contre le mur du couloir pour lui éviter de possibles éclaboussures.

L'engagement fut aussi bref que brutal. J'écrasai la gueule du premier contre la porte, et balayai le second d'un mawashi-geri d'une fulgurance à

faire passer les jeux de jambes de Jackie Chan pour des échauffements de petit rat de l'Opéra. Le temps que je me retourne vers mon premier, ce dernier, profitant de son inclusion momentanée dans le panneau de la lourde, et donc d'une situation avantageuse dans le cadre d'une stratégie de fuite, attrapait mon second en lui hurlant qu'il était temps de dégager, de ne pas s'inquiéter, qu'on rechopperait une autre fois ce fils de pute, moi en l'occurrence.

Je n'ai jamais supporté qu'on blasphème le nom de ma sainte mère, aussi m'élançais-je sur ce coupable pécheur, quand le petit Tony, sans le faire exprès, se retrouva sur ma trajectoire, ce qui eut pour effet de nous entraîner tous les deux dans une cabriolet grotesque. Le temps de me relever, en jurant et en blasphémant à mon tour, mes deux visiteurs dévalaient l'escalier et disparaissaient de ma vue.

129

- Bon sang de merde, Tony, faut toujours que tu trouves le moyen de venir te foutre dans mes pattes...

Le Tony en question était blême, et dans un état de nerfs avancé. Tendant un poing rageur, il cria à l'intention des fuyards : " Oignez vilain, il vous poindra. Peignez vilain, il vous oindra ", avant de préciser, en se retournant vers moi, que c'était là de l'ancien français. Sans même remarquer l'abîme de perplexité dans lequel me plongeait sa réaction, et les doutes qu'elle faisait naître en moi quant à son équilibre mental, il enchaîna en m'informant, fort obligeamment, que les deux pas beaux que nous venions de surprendre n'étaient certainement pas animés d'intentions amicales ou pacifiques.

- Sans blague, m'étonnai-je. Tu veux dire qu'ils sont entrés dans ma chambre par effraction? Dis donc, tu as passé ton brevet de sagacité depuis notre dernière aventure ou quoi ? !

- La bouteille ! ! ! s'exclama-t-il, ils cherchaient la bouteille ! ! !

- Calme-toi, le calmai-je. N'oublie pas que tu as affaire à un ancien Castor Junior.

D'un pas décidé, je me dirigeai vers la chambre de mes voisins Babar, tout en arrangeant mon noeud de cravate, mis à mal par ces quelques exercices d'échauffement.

- Toc toc, fit mon majeur, en heurtant l'huis de mes compatriotes.

- qui est là? répondit l'écho.

- Un Américain à Paris, Genekellyai-je. Sam. La porte s'ouvrit aussitôt sur Ken et Barbie, déjà

en pyjama et nuisette bien qu'il fût à peine neuf heures. La cause en était, m'expliquèrent-ils, la journée éreintante qu'ils venaient de passer, à découvrir au pas de charge le Louvre (" ...blouis-130

sant! ! "), Notre-Dame (" Renversant! ! "), la tour Eiffel (" Si pittoresque ! ! "), et le tunnel de l'Aima (" Magnifiquement restauré! ").

Le moulin à conneries était presque exclusivement tourné par Barbie, Ken se contentant d'opiner du bonnet de nuit aux émerveillements de sa mousmé. Ce fut lui, toutefois, qui changea de sujet au moment où j'allais commencer à

perdre patience. M'adressant un petit clin d'œil égrillard, il s'enquit :

- Alors, elle est finalement arrivée, uh???

- Ah mais bien sûr, sursauta Barbie. Où avais-je donc la tête?

J'étais à deux doigts de le lui dire, quand elle s'empressa d'attraper une boîte enveloppée de papier cadeau pour la déposer dans mes mains avec un terrifiant sourire de connivence.

- Amusez-vous bien, gloussa-t-elle.

- Hi! Ho! Silver, appuya Ken. Paris est une fête ! Allez-y, garçon, on n'a qu'une vie !

- On fera de notre mieux. Merci mille fois, exagérerai-je.

Muni de mon précieux fardeau, je regagnai ma piaule, sous le regard attendri de mes deux nouveaux amis. En découvrant Tony, leur sollicitude céda le pas à un embarrasement non feint, et je les vis disparaître en se chuchotant à l'oreille des commentaires dont je préfèrai ignorer la teneur.

Sous les yeux de Tony, que l'ingéniosité de mon stratagème stupéfiait, je défis le paquet pour en extraire la bouteille.

- Waou ! ! La Bittzer Brau ! ! Mais pourquoi était-elle chez les voisins? Vous leur aviez dit quoi?

- De la garder. que j'avais peur d'être tenté de la boire tout seul.

- «a, c'est rusé, admit-il.

- Yep ! Sauf que là, va falloir aller ruser ailleurs.

- Je vous l'avais dit, Sam, osa-t-il affirmer. La bouteille ne peut pas être en sécurité ici. Vous ne pouvez pas rester là.

D'un geste, je refermai mon sac, dont j'avais juste extrait le matin même ma brosse à dents et une boîte de Hollow Point pour mon 357.

Sans regarder Tony, je lui dis :

- J'accepte !

- Ah! Formidable!

Réalisant qu'il ne savait pas au juste de quoi il se réjouissait, il crut bon de me demander toutefois :

- Vous acceptez quoi?

Plutôt que de le lui dire, je préfèrai le laisser mijoter quelques instants, comme il avait conseillé de le faire un peu plus tôt avec les têtes de veau.

- Après tout, personne n'ira me chercher là.

J'étais bien le seul, sur le palier de Tony, à trouver joyeux et entraînant l'air de Jésus, que ma joie demeure que jouait son carillon. Lui tirait une gueule de six pieds de long, comme si on venait de lui annoncer la découverte d'un lien direct entre la maladie de Creutzfeldt-Jakob et la consommation de sauce gribiche. Mais lorsque la porte s'ouvrit sur Chantai et qu'elle me découvrit mon sac de voyage à la main, le Club des Boudeurs vit ses effectifs soudainement augmenter d'un membre supplémentaire.

L'humeur légèrement libertine qu'elle affichait en ouvrant fit place à un réel accablement, et dans un réflexe de pudeur bien compréhensible, elle chercha alors à dissimuler des charmes que mettait en valeur un déshabillé

dont je ne saurais dire s'il était vaporeux, mais dont je peux assurer qu'il aurait filé des vapeurs au premier venu, y compris à un comateux

en phase terminale. Visiblement agacée, elle nous tourna alors les talons pour s'enfuir sans un mot tandis que Tony cherchait à lui expliquer l'inexplicable, à lui demander d'excuser l'inexcusable.

- Chaton... Attends... Je vais te...

133

En guise de réponse, une porte claqua au fond du couloir. L'air contrit, Tony prit le chemin qui menait à sa dulcinée, me conseillant de me servir un verre, en attendant. Je n'eus pas à attendre longtemps, puisque déjà

l'irascible créature revenait en sens inverse, ayant troqué ses mules à

pompon pour des talons aiguilles, et son frou-frou pour un imperméable. Un sac à la main, elle marchait résolument vers la porte d'entrée.

- ...coute, tenta de la raisonner Tony, tout ne se passe pas toujours comme on l'avait prévu. Il n'y a pas de quoi en faire un...

Chantai s'immobilisa, puis pivota vers mon camarade.

- Un quoi? Un drame? Moi?!

Tout en parlant, elle s'était emparée d'un vase d'origine chinoise dont il m'était impossible de dire, à l'œil nu, s'il s'agissait d'un Ming véritable ou d'une contrefaçon, et cela pour deux raisons. Petit un, je ne sais rien qui ressemble davantage à un vase chinois qu'un autre vase chinois. Petit deux, je n'en ai strictement rien à foutre. Ming ou pas, il se fracassa en mille morceaux après qu'elle l'eut froidement laissé tomber à ses pieds.

Cela fait, elle reprit son chemin en lançant au pauvre Tony :

- Hasta luego!

¿ la question qui me turlupinait, la seconde d'avant, Tony s'empressa, malgré son hébétude, d'apporter une réponse.

- Le Ming de l'oncle Maurice ! ! ! L'émotion lui faisait manquer à tous ses devoirs.

Je saluai à sa place celle qui nous quittait.

- Hasta la vista, baby.

Un úil noir me regarda, puis disparut derrière une nouvelle porte en la faisant également claquer,

134

mais cette fois-ci avec la violence sèche d'une salvi de peloton d'exécution.

- Elle te prend vraiment pour un gond, ni pus-je m'empêcher.

Mais Tony n'avait pas le cúur à rire. Hagard, i fixait la porte de son malheur, si je puis me per mettre, en murmurant des " Bibiche... ", " Cha ton... " impuissants. Affectueusement, j < m'approchai de lui, et lui tendis mon verre d < cognac en le prenant par l'épaule.

- Pas étonnant que ce pays produise autant d(gnôle. La Française s'y entend, pour pousser ui honnête homme à la boisson.

Déjà, dans ses yeux, la tristesse commençait à s(transformer en amertume.

- qu'est-ce que vous y connaissez, vous, au) Françaises ?

- Ma mère, déjà. Une sainte, insistai-je en rm signant. Mais quand je repense aux cuites de mor père, l'atavisme irlandais n'expliquait pas tout Enfin, ça a toujours été ma théorie. Et puis j'a tenu quelques rounds, face à une attachée cultu relie de votre consulat à New York.

- Culturelle??? eut l'air de s'étonner Tony.

- Oui, c'est avec elle que j'ai vraiment appris le langue.

Ma plaisanterie, pour lourdasse qu'elle f't n'avait d'autre ambition que de dérider l'homme au cúur brisé. Elle produisit l'effet inverse. DÄ dépit, il haussa les épaules, avant d'engloutir le restant de mon godet.

C'en devenait presque touchant.

- Tu l'aimes tant que ça?

- Heu... Oui... Déjà! Et puis incidemment comme je vous l'ai dit, elle dirige l'unité de programmes dont dépend mon émission. Or, le

135

contrat avec ma société de production est renégo-cié ce mois-ci.

Pour cette double dose d'emmerdés, je lui reversai une double dose de décapant. Il en sirota une bonne moitié, avant de me jeter à la dérobée un regard où une lueur d'espoir venait de se remettre à briller.

- «a me fait penser : au fait, vous acceptez ma proposition? Vous me prêterez la bouteille pour une émission spéciale?

La vie reprenait ses droits.

- J'y réfléchirai, éludai-je.

Il sembla déçu. Décidément, c'était pas sa soirée.

- Mais je peux vous être utile, moi, larmoya-t-il. Si! Vous êtes loin de votre base, ici. Je pourrais vous fournir un soutien... logistique !

- Calme-toi. Je t'ai dit qu'on verrait demain avec le défilé.

Je jetai un coup d'œil dubitatif à ses fringues, mais précisai quand même, pour ne pas l'enfoncer davantage :

- Le défilé... de mode !

20

Le lendemain matin, retapé par une bonne nuit de sommeil, douché à l'eau glacée, rasé à l'eau brûlante, et rafraîchi dans une chemise propre, j'étais occupé dans la cuisine à me faire sauter une demi-douzaine d'œufs au plat, tout en entamant mon deuxième pot de café noir et en sifflotant du Sinatra, quand Tony se montra enfin, en se déplaçant avec autant de précautions que s'il traversait un champ de mines antipersonnel. Sans être son manager, si quelqu'un lui avait demandé ce matin-là de prêter son visage pour vanter les vertus de l'eau minérale, je lui aurais vivement déconseillé d'accepter, ou alors après être passé sous le bistouri du réparateur de Michael Jackson. Pourtant, il était plein de bonnes résolutions.

- Moi, le cognac, j'arrête... affirma-t-il.

- T'auras pas de mal, l'encourageai-je en désignant les deux cadavres qui tramaient sur la table. On a tout bu.

Il alla s'effondrer dans le canapé, après avoir allumé la télé sur la chaîne d'infos.

- Je te fais des úufs? proposai-je.

Il fit non avec la tête, il fit non avec le cúur. Ou plutôt : un haut-le-cúur.

137

- Café noir et deux Alka-Seltzer. Et soyez gentil, Sam, mettez les cachets à fondre dans la pièce à côté. Je crois que le seul bruit de millions de bulles remontant à la surface pourrait m'être fatal.

Telle une obéissante geisha, je me pliai illico à ses désirs, avant de m'installer en face de lui avec mon assiette, sur laquelle je vidai la moitié d'un flacon de tabasco.

- Vous avez encore un estomac? s'inquiéta-t-il.

- Il est comme mes balles. Blindé.

quelque chose à la télé sembla éveiller l'intérêt de Tony, qui me fit signe de faire silence. ¿ l'image, un débat, mené par un jeune type de toute évidence débordé, opposait deux septuagénaires surchauffés, et visiblement prêts à en venir aux mains. Une voix " off " racontait que la veille au soir, une discussion, dans le cadre de la campagne pour les élections présidentielles, entre un certain François Fournier, porte-parole des démocrates indépendants, et Edouard La Rochelle, président du Menton Patriote, extrême-droite, avait mal tourné. Ledit La Rochelle, une espèce de grande tige sèche et austère comme un Torquemada de série B, s'adressait avec mépris à son adversaire, un rondouillard débonnaire, comme le sont souvent les rondouillards.

- Je n'ai pas de leçon à recevoir d'un représentant de la gauche corrompue, vendu au lobby des marchands de jeans et d'anoraks, sifflait La Rochelle.

- Et ça, alors, ce ne sont pas des propos antisémites ?

- Vous aurez du mal à le démontrer devant un tribunal.

- C'est pourquoi je préfère appliquer la sentence tout de suite... lança alors Fournier en se levant et en giflant son adversaire.

138

S'ensuivit une empoignade plutôt funky, tout au moins dans le cadre d'un débat politique.

- Yiha ! ! ! saluai-je. Voilà un politicien qui utilise des mots que je comprends. Pour une fois.

- Ce Fournier, m'apprit Tony, est vraiment un personnage étonnant.

Excellent cuisinier. D'ailleurs, il vient à mon émission dans trois jours Gr,ce à cette histoire, on va battre un record d'audience. C'est chouette...

Je le regardai avec perplexité. Envolés la gueule de bois, le syndrome du casque à pointe, et autres effets secondaires de nos libations. La seule perspective de voir sa petite courbe audimat redresser le bout de la tête suffisait à lui faire oublier ses tracasseries sentimentales. Je vis là la trace d'une affliction toute shakespearienne.

Sur l'écran, les deux débatteurs avaient disparu, et laissé la place aux images d'une manifestation impressionnante. Une foule d'individus, visiblement insatisfaits de l'état du monde, défilait en scandant des slogans hostiles à tout ce qui, d'un point de vue dermatologique, s'écarterait, ne fût-ce que d'une nuance, du blanc pur tel qu'on le trouve dans les slips kangourous à

l'ancienne, pour peu qu'ils n'aient pas encore été portés. Ils marchaient, vitupérants, vociférants, vindicatifs, teigneux, encadrés en guise de service d'ordre par une bande de chauves antipathiques, armés de battes de baseball. Vu leurs gueules, ils cherchaient peut-être à disputer quelque chose ou quelqu'un, mais sûrement pas un match amical.

- Extrême-droite encore, commentait le journaliste, avec la manifestation à Paris des militants du parti de M. La Rochelle. Avec 22 % des intentions de vote, le Menton Patriote risque bien de faire la différence aux prochaines élections.

139

- 22 %, c'est une bonne audience, non? plaisantai-je.

- Arrêtez, Sam, c'est pas marrant du tout. «a commence même à devenir préoccupant, toutes ces histoires.

- «a vous apprendra, sentençai-je. Si force de gaver des oies, on finit par marcher comme elles. Bon, tu te souviens de tes bonnes résolutions d'hier soir?

- Oui, bien sûr. Lesquelles?

- Tu parlais de me filer un coup de main.
 - Ah oui, évidemment... Jean-Paul... Le défilé...
 - «a c'est pour plus tard... Mais là, maintenant, tout de suite ? Je suis comme les enfants, moi. Faut m'occuper, sinon je deviens turbulent.
- Il réfléchit quelques instants. «a semblait le faire souffrir.
- Le hasard veut que j'aie rendez-vous ce matin avec ce célèbre únologue qui vient régulièrement parler de vins au Bon Vivant.
- Je ricanai dans ma barbe, ce qui est une façon de parler puisque, comme je le disais plus tôt, je venais juste de me raser.
- Le hasard, uh?
 - Oui, insista-t-il, le hasard! Parfaitement! Figurez-vous qu'il m'arrive de travailler avec des únologues pour mon émission de cuisine. Et plus souvent qu'avec l'importateur du Coca de mes deux. ...tonnant, n'est-ce pas? Toujours est-il que celui-là, Raoul de Clermont, est un véritable puits de science. Une encyclopédie ambulante. C'est bien simple : il sait tout. Il suffira de lui dire Bittzer Brau, et on ne pourra plus l'arrêter.

* *

140

Le dénommé Raoul de Clermont portait sur la gueule les stigmates de sa profession. ¿ force de laisser son tarin tramer dans des verres, celui-ci avait fini par prendre la teinte des breuvages respire. Des vins rouges, donc, en écrasante majorité, même si les multiples éclosions de couperose sur ses joues révélaient un abus manifeste de vins blancs secs. De toute évidence, Clermont ne se contentait pas de humer, et, comme pour le prouver, les rosés venaient compléter cette espèce de carte du Tendre, en formant comme une toile de fond, ou plutôt un fond de toile, tel que les peintres du quattrocento aimaient en préparer, notamment pour leurs portraits de madones. Là, question portrait, il était plus raisonnable de parler de maldonne. Mais dans la mesure où je n'étais pas venu le lui refaire, le portrait, je me contentai d'apprécier en esthète, et en saluant.

- Bittzer Brau? ! Pfft... Alors là, vous me posez une colle, attaqua-t-il.

J'en ai vaguement entendu parler, il y a longtemps. Une histoire qui remonte à la guerre, je crois. Je dois avouer que je ne m'y suis jamais intéressé de près.

Je jetai un regard à Tony, pour le féliciter. C'était bien le " puits de science " qu'il m'avait annoncé. Et j'en connaissais un qui n'allait pas tarder à finir au fond. Du puits.

Ce fut le gong qui le sauva.

- Vous aurez peut-être plus de chance au premier, dans la bibliothèque, continua Clermont. Nous allons voir ça.

- Ce serait très aimable à vous, mon cher Raoul, souffla Tony.

- ¿ une condition, imposa Clermont. Je viens d'ouvrir une bouteille de ch,teau-latour 56. J'insiste pour que vous le go°tiez avec moi.

141

Il commençait à me peler, Bozo le clown, avec son pif clignotant.

- Allez, ça va, Tony. On n'est pas venus picoler. Eusse-je été musulman pratiquant, dans une

mosquée, au moment de la prière, eusse-je, par étourderie plus que par malice, tourné mon cul vers le mec derrière moi, au lieu de l'orienter vers La Mecque devant moi, que je ne me serais pas attiré de mimique plus réprobatrice. D'un seul coup, je venais de me vautrer dans le sacrilège.

- Sam, gronda Tony, un latour 56 ne se "picole" pas!!! Il se VIT!!! Il s'éprouve!!! L'occasion d'en go°ter est une faveur de la Providence. Dire non, c'est comme si Bernadette Sou-birous n'avait pas levé

les yeux de son Game Boy, quand la Vierge lui est apparue à Lourdes.

Clermont écoutait Tony, aux anges. La bouteille à la main, il était déjà en train de remplir trois verres avec les précautions d'un technicien du nucléaire.

- Sans rivaliser avec le lyrisme de notre ami, monsieur Murchison, un latour 56 est, comme je crois qu'on dit chez vous, " une offre qu'on ne peut pas refuser ".

J'allais lui faire à mon tour une offre qu'il ne pourrait pas refuser, ou

plutôt qu'il n'aurait pas le temps de refuser, quand je me dis qu'après tout, on était en France, sans doute le seul endroit au monde où tout s'arrête, dès qu'il s'agit de claper, de se rafraîchir le gosier ou d'emmener Popaul au cirque, et où le temps consacré au commentaire de ces activités est inversement proportionnel à celui qu'on leur accorde.

Stoûquement, je m'allumai une Winston, en attendant que les deux humoristes aient fini leur numéro.

Après avoir reniflé son verre comme le font les Japonais avec les culottes des jeunes filles, Tony

142

aspira une gorgée qu'il fit tourner en bouche puis descendre en gorge avec un bruit semblable à celui qu'émettent les grenouilles amoureuses, avant de finalement l'avalier avec un sourire de Bouddha badin.   ce rythme-là, on était bons pour y passer la nuit.

- Je dirais un peu de violette, des fougères, un soupçon de gingembre et bien sûr un arrière-goût si typique de gibier, annonça doctement Tony.

- Exactement. J'ajouterais cependant une nuance de griottes, compléta Clermont.

- J'allais y venir.

Il en profita pour y revenir, en buvant une deuxième gorgée avec le même cérémonial.

- Hum... Remarquablement charpenté. quelle élégance, quelle complexité !

Bouleversant !

- Pour moi c'est la perfection, renchérit Clermont.

Je me raclai la gorge, histoire qu'ils ne m'oublient pas tout à fait dans leur extase mystique.

- Sam, vous ne pouvez pas ne pas goûter une merveille pareille. Je vous en prie, faites un effort, dit-il en me tendant un verre que j'avalai d'un trait sans faire de chichis.

- Yep ! C'est du rouge ! So what ?

Ce constat plein de bon sens - pour peu apprécié qu'il fût - eut le mérite d'écourter ces agapes, et de nous mener sans plus de détours à la fameuse bibliothèque. Clermont, soit qu'il connût sur le bout des doigts le rangement de ses bouquins, soit qu'il fût pressé maintenant de me voir libérer les lieux, mit un temps record à retrouver le seul livre qui, d'après lui, avait une chance de nous apprendre quelque chose sur la Bittzer Brau.

143

- Voilà ! s'exclama-t-il en brandissant fièrement une imposante cale à armoire intitulée Crus insolites.

La bouteille était bien référencée à l'index, page 347, pour être précis.

Seulement voilà : après que Tony eut frénétiquement feuilleté les pages du livre, force nous fut de constater que la 347 et quelques suivantes manquaient à l'appel, arrachées par un indélicat.

- Fuck it! résumai-je.

21

J'étais à Paris depuis vingt-quatre heures, et, à l'exception des deux types qui m'étaient tombés dessus dans la chambre d'hôtel, je devais bien admettre qu'il ne s'était pas passé grand-chose. J'avais croisé des têtes de veau, et quelques têtes de núud, mais rien de déterminant. D'autant que le fameux Zeb demeurait invisible. Je marchais donc dans la rue, les nerfs en pelote, le petit Tony trotinant à mes côtés, l'oreille gauche vissée à

son portable dans lequel se succédaient des assistantes, son producteur et autres relations de travail. J'ai toujours trouvé agaçants les téléphones portables. Avant, au moins, les gens s'isolaient pour se raconter leurs conneries. Aujourd'hui, ils en font profiter la terre entière. Sortant de ma poche le message qu'on m'avait remis à l'hôtel, je demandai à Tony s'il avait entendu parler de l'Institut Hei-ger.

- L'Institut quoi? me fit-il répéter.

Je répétais. Il demanda à son interlocutrice, sa secrétaire à ce que je crus comprendre, de vérifier sur un genre d'annuaire, et quelques instants plus tard il apparut qu'il s'agissait d'un centre culturel franco-allemand à

quelques blocs seulement de

145

l'endroit où nous nous trouvions. Voulais-je les appeler? s'enquit-il en me proposant son portable que j'attrapai pour le jeter résolument, bien qu'avec une certaine désinvolture, sous les roues d'un autobus qui passait par là, à son immense stupéfaction.

- Nan... J'ai horreur de prévenir de mes visites, justifiai-je.

- Mais mon té... mon tété... mais Sam... vous avez jeté mon tété...

hoquetait-il en désignant l'endroit de la chaussée où venait de se faire aplatis son joujou.

- Je suis vieux jeu, Tony. Si t'es avec moi, c'est avec moi que tu causes.

Il semblait sourd à mon argument.

- Mais enfin vous êtes un... un dangereux maniaque... un...

- «a va, écourtai-je. On va pas passer la nuit là-dessus. Tu continues avec moi, ou pas?

- Oui, mais...

- Alors maintenant qu'on a vu tes sources, on va voir les miennes.

Willy Heinz, attaché culturel à l'Institut Heidegger de Paris, portait beau une soixantaine discrète. Le cheveu gris ramené en arrière, une silhouette sportive, un sourire de diplomate, ce n'est pas lui que j'aurais choisi comme mascotte de la fête de la bière à Munich. Bien sûr il était allemand, mais il fallait y aller au karcher pour trouver un soupçon de cet accent si gutturalement sympathique, camouflé sous un français ch,tié comme l'avaient été tous ceux qui s'étaient opposés à la présence envahissante de ses prédécesseurs, un demi-siècle plus tôt.

146

Une fois les présentations faites, je sondai un peu le terrain, histoire de voir à qui j'avais affaire. De toute évidence, il était à peu près au courant de tout, à commencer par l'exécution de Joe. Je m'apprêtais à lui faire expliquer pourquoi et comment d'une manière franche et directe, sans recourir aux artifices de la rhétorique, quand il me calma d'un geste conciliateur.

- Monsieur Murchison, je vous assure que nous ne sommes pour rien dans la disparition de votre ami. Nos méthodes sont... comment dire... plus diplomatiques.

- Bien s^r, acquiesçai-je. Vous êtes même connus pour ça : vos méthodes diplomatiques. Viennent ensuite vos saucisses, vos voitures, et "

le travail qui rend libre ".

Cette bouffée d'antigermanisme, qu'un observateur pressé n'aurait pas hésité à qualifier de primaire, sembla plonger mon interlocuteur dans cette espèce d'accablement éprouvé par un éducateur ayant affaire à un sujet manifestement sous-doué. quant à Tony, il ne cachait pas son embarras.

- Sam, enfin !!! Tout ça, c'est du passé ! (Ma moue sceptique lui fouetta les sangs.) Mais si ! J'ai vendu le concept du Bon Vivant à une chaîne allemande : l'accueil est excellent! Les Allemands sont nos amis !

Un débat s'amorçait. Je le tuai dans l'úuf en m'adressant à Heinz :

- Pourquoi vous vouliez me voir?

- Nous sommes convaincus que vous êtes en possession de la Bittzer Brau.

Mon institut serait prêt à vous la racheter un bon prix.

- C'est indiscret de vous demander pourquoi vous tenez tant à cette bouteille?

147

- Pas du tout, monsieur Murchison. J'attendais cette question.

Pivotant sur son fauteuil, il alluma alors un ordinateur format géant, posé

sur le coin de son bureau ; bureau dont la taille aurait permis de disputer des tournois de ping-pong, pour peu qu'on y e^t tendu un filet.

Cliquant sur la souris, il sélectionna un programme baptisé Bittzer, puis une photo représentant un général allemand, posant devant un ch,teau comme on en trouve dans la Loire. C'était parti pour le diaporama. Heinz se mit à

commenter d'un ton laconique, tout en faisant apparaître, au fur et à mesure, les clichés qui illustraient ses propos.

- Pendant la guerre, le général Hans Bittzer, que vous découvrez ici - une espèce de charcutier bavarois à mine réjouie -, avait réquisitionné le ch

,teau de La Tremblaye, sur les coteaux de l'Indre. Passionné de vin et de vigne, Bittzer profita des circonstances pour coller son nom sur l'une des appellations de la région, laquelle perdit alors sa clientèle française, mais connut un franc succès en Allemagne. Le dernier jour, dans son bunker, Hitler était encore en possession d'une des bouteilles. Bouteille qui ne portera pas chance au soldat russe qui l'emporte en souvenir. Rentré à

Moscou, il est arrêté et envoyé au goulag. Confisquée par le K.G.B., la bouteille va dormir dans une cave secrète. Pendant ce temps, en Europe, l'imagination de quelques collectionneurs s'enflamme. Mais faute de preuve de son existence, le soufflé retombe vite.

Je jetai un coup d'œil à Tony. Il était captivé comme un môme de cinq ans découvrant l'existence des dessins animés.

148

- Au moment de la perestroÛka, un Ukrainien, caÔd du marché noir, met la main dessus. Peu après, il est assassiné par un de ses rivaux. On ignore alors ce que devient la bouteille, jusqu'au jour o~ elle réapparaît lors d'une vente aux enchères. Votre ami en fait l'acquisition. Si nous avions été avertis à temps de la vente, nous l'aurions achetée... Votre ami serait peut-être toujours en vie.

Un lourd silence s'installa, tandis qu'une image d'Adolf tenant à la main, tout sourire, la bouteille de Bittzer Brau continuait à vibrer imperceptiblement sur l'écran. Tony vint remettre un peu de prosaÔsme dans cette envolée historico-vinicole.

- quelle histoire ! Mon émission va cartonner ! N'ayant pas les mêmes préoccupations, j'en restai pour ma part à l'essentiel.

- C'est juste une bouteille. Pourquoi vous voulez tant la récupérer? Vous allez l'exposer au Mémorial du Troisième Reich?

Toujours sur un ton paternel, sous lequel je sentais quand même

commencer à

poindre un soupçon d'agacement, Heinz me précisa :

- Il n'existe pas de " Mémorial du Troisième Reich ", monsieur Murchison. Il existe, en revanche, des nostalgiques de cette triste page de l'histoire de l'Allemagne et de l'humanité. Lesquels, vous le savez, sont parfois américains.

- T'as des brebis galeuses partout, convins-je. La preuve : j'ai croisé des Allemands fréquentables.

Heinz fit la sourde oreille. En continuant à sourire, il m'expliqua :

- C'est précisément pour que la bouteille ne tombe pas entre les mains de fanatiques qui en feraient une relique ou un signe de ralliement que mon institut veut s'en assurer le contrôle.

149

Je me levai en faisant signe à Tony d'en faire autant.

- Je l'ai pas, votre bouteille. Mais si je la trouve, je la bois en souvenir d'Omaha Beach. Du coup, aucun risque qu'elle devienne une relique.

Merci pour le son et lumière... Juste... La prochaine fois, pensez aux pop-corn.

22

Fumasse j'étais en entrant chez les fridolins, fumasse j'étais en sortant. Car en fait, qu'avais-je entendu, en dehors d'une belle histoire pour romancier anémié ? que tout le monde courait après cette boutanche comme s'il s'était agi du Saint-Graal, et de ça, j'étais vaguement au courant : c'est à cause d'elle qu'on avait buté mon meilleur pote.

Tony ne se trouvait pas exactement dans le même état d'esprit. Il avait entrevu le filon, et il se voyait déjà chef de chantier dans l'exploitation du gisement. En fait il n'avait plus qu'une idée en tête : foncer vers son bureau pour leur annoncer la bonne nouvelle et la perspective d'un avenir rayonnant, dégagé des nuages menaçants d'une relégation en fin de soirée, voire en tout début de matinée.

- Bon... qu'est-ce qu'on fait maintenant? Moi, il faudrait que je passe au bureau, confirma-t-il.

- C'est ça... Va disséquer tes veaux...

- Et vous? s'inquiéta-t-il pour la forme.

- Moi je vais me démerder pour en apprendre un peu plus sur Omar Zeb.

- Attendez, Sam, je peux vous aider. Je connais quelqu'un qui pourra vous renseigner, un spécialiste du Moyen-Or...

151

- Tu sais quoi?

Non. Bien sûr que non, il ne savait pas. Comment aurait-il pu savoir d'ailleurs?

- Tes spécialistes, tous tes potes spécialistes, tu les invites chez toi.

- Oui, quand voul...

- Attends... Tu les fais s'allonger par terre, tête-bêche, comme des sardines, sur un grand tapis. Et puis tu roules le tapis bien serré et tu te le carres dans l'oignon. C'est clair?

- Rien ne vous oblige à être grossier, vous savez, Sam?

- Rien ne m'y oblige. C'est un pur plaisir.

- O.K., O.K... Si vous êtes de meilleure humeur tout à l'heure, retrouvez-moi pour le déjeuner. Voilà où je serai, dit-il en griffonnant une adresse sur un bout de papier avant de me le tendre, et de disparaître dans un taxi.

De mon côté, je me fis déposer devant la rédaction du Herald Tribune, où

travaillait depuis vingt ans mon copain Stanley, rencontré chez les Viets à

l'époque où il était correspondant de guerre pour le Washington Post. J'y allais un peu au pif, n'ayant pas eu de nouvelles de lui depuis au moins cinq ans. Mais je savais qu'il avait laissé tomber le terrain pour un emploi de bureau, et qu'a priori j'avais de fortes chances de le trouver là.

...tant aussi fort que chanceux, je l'y trouvai, pratiquement inchangé, malgré une dizaine de kilos en rab, dont il rendit responsable la gastronomie locale, ou plus exactement l'impossibilité de ne pas succomber à ses charmes, étant marié à une Française considérée dans son p,té de maisons comme la reine du p,té maison.

J'abrégeai la cérémonie des retrouvailles, acceptai un verre de Wild Turkey, histoire de faire pas-152

ser le go't terreux du pinard bu plus tôt, et en sirotai le contenu pendant que Stan farfouillait dans ses ordinateurs, et m'imprimait les papiers les plus intéressants sur Zeb.

De quoi constituer un joli petit press-book, façon top-model, même si question modèle, Zeb n'était pas le genre d'individu qu'on aurait proposé

sans y réfléchir à deux fois à une jeunesse déboussolée et ayant perdu ses repères. Les photos, suivant la nature des articles, étaient plus ou moins floues, tout comme les affaires de Zeb semblaient être plus ou moins nettes. Tel cliché le montrait en train de conclure un deal de ventes d'armes aux ...mirats, tandis que sur tel autre il batifolait en string sur le pont de son yacht, le Focéa Factura, en compagnie, au choix, d'un mannequin vedette, de Kashoggi, d'une célèbre comédienne, ou même du prince héritier d'une principauté d'opérette avec qui il s'entretenait, à en croire l'article, des problèmes soulevés, parfois, par un douloureux célibat.

Sur d'autres photos, on le voyait serrer des pognes à tour de bras : à tel chef d'...tat, dont le sourire crispé donnait la mesure du plaisir qu'il éprouvait à être photographié en sa compagnie, à tel capitaine d'industrie, ou à tel leader intégriste. Apparemment Zeb n'avait pas l'amitié sélective.

Je choisis un gros plan de sa gueule de poupin jouisseur, et demandai à

Stanley de me l'imprimer fissa.

- T'as trouvé ton bonheur?

- Plus ou moins. Dis-moi si je m'abuse, mais Boule de Graisse, on dirait un trou du cul format géant, non?

- Il est pas mignon? rigola mon pote. En revanche, j'ai rien sur Herr Bittzer. Pareil pour le

ch,teau de La Tremblaye. Faut voir ça avec les locaux. Essaie un historien de la Seconde Guerre mondiale, ils en ont un à chaque coin de rue, par ici.

- O.K., lui mentis-je. Je vais essayer ça.

- Bonne chance, Sam. Et n'oublie pas, tu viens bouffer un búuf miroton avant de repartir, c'est promis.

- Je risque pas d'oublier, mentis-je à nouveau. Le búuf, j'en suis fou, et la vache, j'en suis folle.

Le tacot que je réussis à agripper dans la rue était un univers à lui tout seul. Tiré à quatre épingles comme un gentleman-farmer en tournée d'inspection, il partageait sa solitude avec un caniche toiletté par une main artiste qui avait réuni les quelques touffes ayant échappé à la tondeuse en nouant autour de délicats rubans dans les tons pastel.

Aucune agressivité chez "Viole", puisque c'est ainsi que se prénommait cette créature.

- "Viole" avec un e au bout, comme me le précisa son maître, quand bien même je ne lui demandais rien.

- Vous avez porté plainte? plaisantai-je.

- Ce n'est pas ce que vous croyez, me rassura le chauffeur. C'est Viole, comme dans viole de gambe. Viole et moi éprouvons une véritable passion pour la musique baroque, en particulier celle de Marin Marais. N'est-ce pas, Viole? tenta-t-il de se faire confirmer par son compagnon.

- Ouaf, fit Viole.

- Vous aimez? me demanda-t-il en montant le son de son autoradio, faisant débouler dans l'habitacle la musique d'un opéra dont mes maigres connaissances en musicologie ne me permettaient pas de déterminer infailliblement s'il s'agissait bien

d'une úuvre baroque. Pas rock, c'était certain. Baroque, ça restait à voir.

Histoire de partager ces entêtantes mélopées avec les piétons qui semblaient avancer plus vite que moi sur les trottoirs, je baissai ma

vitre en allumant une tige.

- Ouaf, fit Viole.

- Ah ! Il n'aime pas trop la fumée, justifia son maître. Si vous pouviez la souffler vers l'extérieur, j'apprécierais.

A en croire les úillades qu'il m'adressait via le rétroviseur, il n'appréciait pas que ça, et je ne pus m'empêcher de sursauter lorsque brusquement, il me dit en criant presque, et en montant encore le volume de la musique :

- ...coutez, écoutez... C'est SU-BLI-ME...

La voix d'un homme s'étant malencontreusement pris les joyeuses dans des portes d'ascenseur (même s'il y avait là un anachronisme flagrant, les ascenseurs étant rarissimes au xvne siècle) s'éleva alors, chantant avec entrain : " Pourquoi craignons-nous / que l'amour ne nous engage / Si c'est un orage / Le calme est moins doux / Suivons nos désirs / Après quelques soupirs / On arrive aux plaisirs / Pourquoi perdre un jour? / Mettons à la voile / Nous avons pour étoile / Le flambeau de l'amour... "

Joyeux refrain repris en chœur par mon chauffeur qui maintenant me fixait d'un regard ardent, indifférent à ce qui se passait devant lui sur la chaussée. Une indifférence dont il paya rapidement le prix en emboutissant une bétonneuse à l'arrêt, tandis qu'une moto venait buter contre nous*, à

l'arrière. Les dég,ts étaient légers : aile froissée, pare-chocs enfoncé, un ouvrier du b,timent f,ché, et un motard en colère. Lequel motard 155

ne prit pas la peine de retirer son casque intégral pour exprimer au mélomane sa façon de penser en lui administrant un coup de boule franc du collier.

- Ouaf, fit Viole.

Je quittai le thé,tre des opérations, laissant tout ce petit monde s'expliquer, et regagnai le trottoir, non sans remarquer une fille d'allure sportive qui, debout sur ses roller-blades, tournait sur elle-même sans quitter des yeux le tableau. Je demandai mon chemin à un patron de bistro qui me l'indiqua aussi gracieusement que si je lui avais fait l'aumône. Je n'étais plus qu'à quelques centaines de mètres de l'endroit o' Tony m'avait dit de le rejoindre pour déjeuner, et

décidai de m'y rendre en marchant.

Lorsqu'on a la chance, comme c'est mon cas, d'avoir un instinct de chasseur surdéveloppé, il est fréquent que cela s'accompagne d'un sixième sens, celui qui permet parfois aux proies d'échapper à leurs prédateurs. Dans un premier temps, je me sentis observé, puis suivi, enfin talonné. Des coups d'œil furtifs autour de moi ne m'apprirent pas grand-chose, jusqu'à ce que j'aperçusse, dans le reflet d'une vitre, la patineuse qui roulait pratiquement à mon niveau, sur le trottoir d'en face. Rien n'indiquait qu'elle était en train de me tracer, pourtant il ne me fallut que quelques instants pour en être convaincu.

Je ralentis. Elle ralentit. Je fis mine de chercher mon chemin et de faire demi-tour, elle fit de même, peu après. Bien qu'elle fût tout à fait à mon goût, je n'eus pas la fatuité de croire qu'elle en avait après ma vertu -

ou ce qu'il en reste -, aussi la laissai-je patiner derrière moi jusqu'à

l'endroit de mon rendez-vous, un restaurant à terrasse de la place des Vosges.

156

Je m'installai à la table réservée par Tony, et mis mes carreaux de soleil, histoire de mater la gueuse à son insu. Elle s'assit délicatement sur un banc, à une vingtaine de mètres de moi, se posa sur les oreilles des écouteurs de walkman, en régla le volume, et se mit à parler toute seule, le temps de deux ou trois phrases brèves. En l'observant plus attentivement, je m'aperçus qu'elle s'adressait à un micro-cravate fixé sur son tee-shirt, et que, selon toute vraisemblance, elle parlait à quelqu'un d'autre, au lieu de chanter l'entêtant refrain de Lady Marmelade, "

Voulez-vous coucher avec moi, ce soir? ", qui, pour des raisons que je préférerais ignorer, faisait un tabac en France à ce moment-là, soit exactement vingt-deux ans après sa sortie américaine.

Les alentours de la place des Vosges étaient calmes. quelques passants passaient, quelques enfants jouaient, dans le square entouré de grilles, bref, le calme plat. C'est pourquoi je n'eus aucun mal à repérer un motard qui vint se garer de l'autre côté de la place, resta assis sur la bécane après avoir coupé le moteur, et fit mine de regarder dans toutes les directions sauf la mienne, le con. Lui aussi semblait porter un vif intérêt à ses fringues, au point de converser avec elles. C'est au

col de son blouson qu'il confiait ses petits secrets. Histoire de me plier aux coutumes locales, j'attrapai le bout de ma cravate pour lui dire : "J'y vais. " J'entrai à l'intérieur du restaurant, montai à l'étage jusqu'aux toilettes qui donnaient sur une cour intérieure. Au pif, je m'y laissai choir, forçai une petite porte qui ouvrait sur un couloir, au bout duquel une autre porte me donna accès à une ruelle* perpendiculaire à la place.

Tel un serpent monétaire, je me coulai alors le long du mur pour me retrouver sous les arcades, à

157

une cinquantaine de mètres sur la gauche de la terrasse du restaurant. Mes deux camarades n'avaient pas bougé d'un millimètre. Ils attendaient sagement que je refasse surface, en s'échangeant des impressions. Avant même qu'il ait pu se douter de quoi que ce soit, je me retrouvai derrière le motard, et l'assommaï sans autre forme de procès. Il s'affala sur son réservoir, et je continuai mon chemin en traversant le parc, jusqu'à ce que je me retrouve derrière ma suiveuse, là encore à son insu.

- Robert? Robert? Tu m'entends? chuchotait-elle en direction de sa poitrine.

Je fus tenté un instant de croire que c'est aux deux volumineux - mais fermes - occupants de son tee-shirt qu'elle s'adressait, mais jugeai plus raisonnable de penser qu'elle appelait son coéquipier. Comme son ton trahissait une impatience proche de l'inquiétude, je choisis de la rassurer.

- Il peut pas répondre. Il dort.

Cette charmante créature avait d' être cobra dans une vie précédente. Elle bondit en glissant une main sous le pull qu'elle portait noué autour de la taille, laquelle main refit surface en tenant un objet qui ressemblait à

s'y méprendre à un Beretta 9 mm.

Mais tout serpent qu'elle f't, la malheureuse venait de tomber sur le charmeur en chef qui, plus vif que Guy, plus vif que l'éclair, réagit en lui faisant péter l'avant-bras (à son grand regret, faut-il le préciser?), d'une de ces manchettes dont il avait le secret. Un bruit d'os qui craque en résulta, suivi d'un feulement de lionne blessée, lui-même suivi d'un autre cri d'épouvanté, celui-là poussé par une mère qui

promenait son nouveau-né dans un landau, nouveau-né qui se mit à brailler à son tour.

158

Distrait par tous ces hurlements poussés autour de moi, je relâchai mon attention une fraction de seconde, temps que ma patineuse mit à profit pour m'expédier un coup de patin dans les reins, quand j'eusse tellement préféré

qu'elle m'en roulât un, de patin. Sur ce, elle fila comme une fusée, en se tenant le bras. Je calmai la mère et sa progéniture en leur expliquant que c'était pour la télé - pour la caméra cassée - et m'élançai à la poursuite de ma poursuivante. Comme je la voyais surfer sur le bitume à une allure supersonique, j'eus le réflexe d'aller récupérer la bécane sur laquelle son camarade poursuivait sa sieste impromptue. Il la poursuivit à même le macadam, une fois que je l'eus fait gicler, et vroum vroum, me voilà parti à filer le train de ma rolleuse, dans l'espoir de recoller le wagon. Malgré

son bras en berne, elle se livrait à des acrobaties qui auraient filé une attaque à n'importe quel agent d'assurances. S'agrippant de sa main valide aux rétroviseurs des bagnoles entre lesquelles elle se faufilait, elle en profitait pour se relancer dans des trajectoires à haut risque.

La rue dans laquelle elle évoluait (et qui traversait Paris en remontant vers la Concorde) était saturée de bagnoles qui faisaient du sur-place, aussi me décidai-je pour l'option trottoir sur lequel je roulai pleins phares, klaxon bloqué, au grand dam de la gent bipède qui y circulait. La collection de noms d'oiseaux que je récoltai en quelques minutes - dont certains m'étaient tout à fait inconnus - aurait fait le bonheur d'un ornithologue exigeant, mais j'étais trop pressé pour les noter. La patineuse ne me quittait des yeux que pour vérifier où elle posait ses roues, et quand je la vis bifurquer sur la gauche, au niveau du Louvre, et se lancer dans des escaliers qui descendaient vers un 159

immense centre commercial en sous-sol, je n'hésitai pas à m'y engager à mon tour sur mon destrier dont j'eusse préféré, à cet instant-là, qu'il se fût agi d'un modèle tout terrain.

Dévaler des escaliers genre Potemkine sur une 1 300 cm³ doit être envisageable, voire possible après un stage de quelques semaines à l'école du Cirque, mais dans le cas présent, je jugeai plus sage de lâcher la bécane qui alla s'emplafonner en vrombissant à l'entrée d'un escalier mécanique pendant que je bondissais sur les marches, avec une

souplesse qui m'étonna moi-même. Ma réception, en revanche, laissa quelque peu à désirer, et c'est en roulé-boule que je finis de dévaler l'escalier, alors que la quasi-totalité des gens présents se mettaient à leur tour à couiner.

z pleins poumons.

Un instant plus tard, à peine remis sur pied, j'aperçus ma proie qui glissait à quelques mètres de moi, et décidai de mettre les petits plats dans les grands. Tel David Copperfield faisant apparaître son gros lapin blanc à Claudia Schiffer, je fis jaillir entre mes mains mon 357, m'immobilisai, et criai en direction de la patineuse :

- Tu ne bouges plus !

- L,chez ça, répondit l'écho. L,chez ce flingue ou je tire.

L'écho venait de trois quarts. Un coup d'œil me fit découvrir deux flics qui me tenaient en joue, manifestement sur les nerfs, prêts pour la bavure.

J'obtempérai de très mauvaise gr,ce en marmonnant quelque chose o' il était question de sodomie sans lubrifiant et de forces de l'ordre. Bien entendu la biche à roulettes en profita pour se fondre dans la foule et disparaître pour de bon. Après m'avoir brutalement poussé contre un mur, sur lequel je laissai une traînée rouge,tre - je

160

m'étais, sans m'en rendre compte, ouvert l'arcade pendant mes galipettes -, les deux justiciers se h,tèrent de me passer les menottes, et de m'embarquer vers la surface. quelle ne fut ma surprise lorsque, remontant par l'escalier mécanique, je croisai, sur celui qui descendait, Ken et Barbie, mes deux poteaux bibendums de l'hôtel. Ken m'aperçut le premier et se mit à crier en faisant des grands signes :

- Sam ! Weuhooo ! ! Sam ! Vous faites du shopping, vous aussi?! Cette ville est incroyable, non? On a envie de tout acheter !

Je levai en l'air mes mains ligotées pour lui montrer la jolie paire de bracelets.

- Tu parles! Il a fallu qu'ils m'attachent pour m'empêcher de faire le fou avec ma carte de crédit!

Marrant comme on sombre facilement dans l'image d'...pinal, quand on n'a, du monde, que la perception qu'en donnent les médias. J'avais entendu plein de rumeurs sur la police parisienne, désobligeantes pour la plupart.

Je ne parle pas ici des zélés fonctionnaires qui, pendant la guerre, coopérèrent avec l'occupant en allant rafler à sa place tout ce qui avait une chance de finir comme combustible dans les fours nazis. Non, c'était de l'histoire ancienne, ça. Une affaire classée, comme aiment à dire les pouvoirs français. Les rumeurs qui étaient parvenues à mes oreilles étaient bien plus contemporaines.

J'avais ainsi entendu dire - autres temps, autres mœurs - que les têtes de Turc des cogneurs de commissariat étaient passées du Sémite indésirable à

l'Arabe intégré ou cherchant à l'être, sans qu'il y ait là d'exclusive, tout ce qui était basané au sens large pouvant faire l'affaire. Sans oublier les Turcs, précisément, et autres peuples issus du pourtour méditerranéen, à l'exception notable des Corses, eux-mêmes constituant une part importante des forces vives de la police nationale. Eh bien, en tant que citoyen américain, venant donc d'un pays

163

sinon ami, au moins allié, je fus le premier surpris de me retrouver victime d'une distribution de bourre-pif, sans que jamais, bien sûr, ne me fût donnée la possibilité d'y répondre. Les deux flics qui s'occupaient de moi étaient d'ailleurs les premiers à en convenir. Après m'avoir gratifié

d'une gifle qui aurait dévissé la tête d'un cheval, le premier demanda au second :

- Tu sais quoi?

Le second n'en savait rien. Il en informa donc le premier.

- Non, répondit-il en me distribuant à son tour une praline, histoire de ne pas prendre trop de retard sur son petit camarade.

- Je crois que c'est mon premier Amerloque, confia le premier en me

gifiant à nouveau.

- Ah ! ben fais un vuu alors, conseilla le second, en appuyant sa recommandation d'un geste préjudiciable à la perfection de mon profil romain, sans doute pour rétablir un semblant d'harmonie entre mes arcades gauche et droite.

Le premier se sentait d'humeur évocatrice. Grâce à moi, d'une certaine manière, il revoyait sa

jeunesse.

- J'ai la main droite qui a vu du pays pourtant! J'ai mandalé du Portos, du hooligan rosbif, du Yougo, du Maghrébin. Juste, va savoir pourquoi...

Amerloque... j'avais pas essayé !

- Alors... Comment tu trouves? s'inquiéta le

second. Le premier fut catégorique. Enthousiaste.

- Une Cadillac! Solide! Confortable! Tu sens le truc puissant! Résistant!

Fut-ce ce dernier mot qui lui donna envie de refaire un peu de punching-ball? Toujours est-il qu'il me regifla.

164

- Silencieux en plus, compléta le second. Mais ça va pas durer.

Il s'empara d'un bottin pour m'en frapper - ce qu'à tout prendre je préférerais à un Minitel - mais, faute de temps, dut suspendre son vol, la porte venant de s'ouvrir sur un personnage d'un grade supérieur, à en croire le semblant de garde-à-vous -j'étais déjà en garde à vue -

qu'esquissèrent mes deux tortionnaires.

- Allons, allons, messieurs, gronda le nouveau venu. Nous ne sommes pas à

Vaux-en-Vélin. Détachez-le et laissez-nous.

Les deux poulets s'exécutèrent, ce que j'aurais volontiers fait moi-même, pendant que mon visiteur, un gentil colosse qui devait pratiquer le rugby en temps que pilier sous le pont de l'Aima à ses

heures perdues, se saisissait d'une chaise et s'asseyait dessus à califourchon, face à moi, comme John Wayne le faisait déjà à une époque où il n'était encore qu'une hypothèse dans la burne gauche de celui qui allait devenir son père.

- Commissaire Marceau. Sécurité du territoire, se présenta-t-il en me tendant un mouchoir.

- À vos souhaits, remerciai-je.

- Besoin de rien, chef? demanda un des deux sportifs en s'apprêtant à sortir.

Sans répondre Marceau fit un geste pour leur signifier de dégager, me laissant le soin de saluer verbalement leur départ.

- On reste en contact hein les gars ? Si vous passez par New York, appelez-moi !

- À propos de New York, monsieur Murchison, coupa Marceau, dont je devinai au premier coup d'œil qu'il n'avait pas fait l'école du rire, je vois sur votre fiche, amicalement faxée par mes collègues du N.Y.P.D., que vous êtes ce qu'il est convenu

165

d'appeler chez vous une douleur dans le derrière. que nous vaut le déplaisir de votre présence?

- Les Américains aiment Paris...

- Bien sûr, admit-il. Gène Kelly faisait des claquettes, Hemingway se soignait à La Closerie des Lilas, Henry Miller allait aux putes...

Il me désigna mon 357 qui soufflait un peu sur la table.

- Dans aucun de ces cas de figure, il n'était besoin d'un tel ustensile.

D'où ma question, monsieur Murchison : vous, qu'êtes-vous venu faire à

Paris?

- Je viens de te le dire, Clouzot. Du tourisme.

- Et votre lance-missile?

- On m'a dit que les rues n'étaient pas s'eres. ȳ ce moment-là, un brouhaha se fit entendre de

l'autre côté de la cloison. Une voix s'exclama : " Weuahhh ! ! C'est le con de la télé ", tandis qu'une autre suggérait : " Il vient chercher des poulets pour son émission ! "

Remarque immédiatement suivie d'éclats de rire que les policiers de faction s'employèrent à réprimer sévèrement avec des " Vos gueules, les bougues ! "

qui eurent le mérite de nous renseigner sur l'origine ethnique des factieux. Aussitôt après, on frappa à la porte.

- Ouais... fit Marceau.

Un agent passa la tête par l'entrebaillement. On se serait cru à Guignol.

- Chef... Il y a le type qui fait le Bon Vivant.

- Et alors?

- Ben... Il dit qu'il vient chercher le Ricain.

- qu'il vient quoi?? ! ! ! !

Le poulet n'eut guère le temps de répéter son message. Tony, aussi thétral qu'un vieux cabot, entra dans la pièce en jetant vers moi :
166

- Commissaire, je réponds de cet homme ! Me trouvant la gueule en sang, une bouffée

d'indignation manqua l'étouffer.

- Et je vois que j'arrive à temps! Mais nous ne sommes pas en Algérie, ici ! Je vais alerter Amnesty ! N'oubliez pas que je signe volontiers des pétitions, moi!

Cette spectaculaire entrée en scène laissa Marceau de marbre, tandis qu'elle m'embarrassait quelque peu. Mais je ne suis pas s'r qu'il aurait davantage sursauté si un défilé de majorettes avait traversé le bureau à

cet instant-là, à l'improviste. Il était du genre laconique.

En s'allumant une clope, il me demanda si je connaissais le bouffon qui venait de nous faire son numéro, mais je n'eus pas le temps de répondre.

- Bien s'r, enchaîna Tony, déchaîné. C'est un vieil ami. Il est en vacances chez moi. Je vous répète que je réponds de lui.

- Vraiment... fit Marceau avec intérêt. Voilà qui est tout à fait passionnant. Hélas, tempéra-t-il, nous ne sommes pas chez Lipp ou chez Castel ici, monsieur de Caunes. Votre ami s'est mis dans de sales draps.

J'ai peur que la " caution morale " d'un animateur de télévision ne suffise pas à l'en sortir.

¿ la manière dont il avait accolé ces deux mots, " caution " et " morale ", en parlant d'un animateur de télévision, il était clair qu'il voulait teinter d'ironie cet hasardeux rapprochement. Tony ne lui en tint pas rigueur. S'approchant de lui, il le prit par le bras, et l'entraîna dans un coin de la pièce pour lui dire à voix basse (mais pas suffisamment pour empêcher mon oreille de girafe d'entendre) :

- Commissaire, son meilleur ami s'est fait assassiner pratiquement sous ses yeux. Il est un peu sur

167

les nerfs. Mais ce n'est pas un voyou. C'est un détective de grande valeur.

Vous êtes pour ainsi dire collègues... exagéra-t-il. Vous n'avez rien à craindre...

Marceau eut l'air sincèrement étonné. Prenant à son tour Tony par le bras, il le dirigea vers la sortie.

- Craindre? Mais qu'aurais-je donc à craindre ? ! M.

Murchison est placé en garde à vue... quant à vous, sans vouloir vous chasser...

Une sonnerie de téléphone le coupa en plein élan, à l'instant même où je sentais qu'il allait peut-être commencer à s'échauffer. Il nous fit signe de ne pas bouger, et je m'empressai de désobéir en allumant une Winston, sous l'œil réprobateur de Tony.

- Allô?
- Il est ici, oui.
- Puis-je respectueusement vous faire remarquer que...
- Bien, monsieur le préfet.

Marceau, l'œil noir, fixait Tony qui le considérait, un petit sourire insolent aux lèvres.

- J'espère que nous n'aurons pas à le regretter, monsieur le préfet.

quand il raccrocha, le courroux se transforma rapidement en cette espèce de fatalisme si fréquent chez les flics d'expérience - tout au moins chez les flics de roman -, au point qu'on peut se demander s'il ne relève pas du poncif, tant il est fréquent de le croiser dans la littérature policière d'une moins haute tenue que celle-ci.

- «a va, vous pouvez circuler, conclut-il en souvenir de ses années d'apprentissage.

168

I

- Salut Clouzot, le consolai-je en rempochant mon artillerie. Et te fais pas de mouron... Avec un peu de chance, on se recroisera.
- Je ne vous le souhaite pas, Murchison, je ne vous le souhaite pas...

- Bon, trancha Tony dans cette déchirante séparation, moi, je vous souhaite bien le bonsoir.

Nous eûmes un peu de mal à quitter le commissariat. Une poignée de flics en service l'attendait devant la porte pour lui faire signer, non pas des pétitions, mais des autographes. Corvée à laquelle il se soumit volontiers en réclamant leur bienveillante indulgence pour de futures contraventions.

Un des fonctionnaires, déchiffrant le paraphe que venait de lui griffonner mon libérateur, en fit profiter ses collègues : " Pour Jean-René, amateur de viande rouge. Mort aux vaches ! "

Des rires qui auraient flanqué des vapeurs à un amateur de produits allégés retentirent dans l'entrée, puis le célèbre refrain repris en chœur chaque soir par la partie du pays qui s'infligeait l'émission de Tony retentit, beuglé à l'unisson par une douzaine d'uniformes : " Ah ah ah ! oui vraiment ! C'est bien Antoine le Bon Vivant. "

Une fois sur le trottoir, je débloquai le frein à main de ma curiosité. Par quel sortilège avait-il réussi à me retrouver dans ce commissariat de quartier et surtout à m'en faire sortir, comme on vient chercher un enfant à l'école? Il prit une moue avantageuse pour m'expliquer que le patron du restau de la place des Vosges, un bon ami à lui, avait observé mon petit manège, et, se gaffant que quelque chose ne tournait pas rond, avait décidé

de se mêler au jeu, n'hésitant pas à pousser la sollicitude jusqu'à

enfourcher son propre deux-roues pour me suivre dans mes pérégrinations.

Voyant la

169

tournure prise par les événements, il était revenu en trombe vers son restaurant, où Tony venait d'arriver. À la nouvelle de mon incarcération, il avait bondi sur son turlu pour appeler Fournier.

- Mais si... Souvenez-vous, Sam, le secrétaire général des Démocrates indépendants, celui qu'on a vu à la télé gifler le candidat d'extrême-droite.

Je ne voyais pas bien le rapport.

- Bah ! Il s'est un peu fait tirer l'oreille. Mais je lui ai dit que le type que vous poursuiviez était un des responsables de la garde rapprochée de La Rochelle...

24

- Mais enfin, monsieur, vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! !
!

Vous allez vous esquinter ! ! ! Je suis responsable, moi ! !

L'infirmière en chef des studios de télé o nous étions revenus à cause des rendez-vous de Tony me tournait autour en piaillant alors que j'étais occupé à me recoudre l'arcade, face à un miroir; opération qui demande pourtant un certain calme.

- Et en fumant en plus ! !

Comme si ces deux activités étaient incompatibles.

- Sois gentil, calme Germaine, implorai-je Tony. J'ai l'habitude de me réparer mes petits bobos tout seul.

Malheureusement, le Tony en question, assis sur un des lits de repos du dispensaire, était lui-même aux prises avec un certain Gérard, le producteur de son émission, un type terriblement antipathique, coiffé comme les connards californiens des séries américaines, avec bronzage autorégulant et des bouts d'or un peu partout : en gourmette, en collier, en monture de lunettes fumées.

- C'est hors de question, argumentait Tony. Débrouille-toi comme tu veux.

Après tout, c'est

171

ton rôle de me protéger contre les bureaucrates de la chaîne.

- " Bureaucrates " ? («a le fit ricaner. On aurait dit une vieille femme apprenant la mort de sa voisine détestée.) T'as pas toujours dit ça !

- C'est un truc qu'elle a trouvé pour se venger ! Gérard fut formel.

- Elle savait que tu dirais ça. Elle m'a juré que ça n'avait rien à voir

avec votre dispute. C'est une idée qu'elle a eue bien avant : en voyant les chiffres excellents de l'émission où tu avais décapité des anguilles.

- Et comme par hasard, c'est juste maintenant qu'elle en parle. qu'elle t'en parle. De toute façon c'est non. Jamais je ne tuerai un cochon en direct !

- T'as pas fait tant de manières avec les anguilles, fit justement remarquer Gérard.

- J'avais pas le choix! On m'apporte des anguilles -

VIVANTES !! Tu voulais que je fasse

quoi avec??!

- Ne le dis pas, interrompis-je. Je t'en prie. Et demande à Germaine si elle a des ciseaux. Histoire de ne pas couper le fil avec les dents.

- Oui ben moi, s'il y a infection, faudra pas venir se plaindre, protesta Germaine. Et puis arrêtez de m'appeler Germaine, moi c'est Simone.

- Simone, lui dis-je en me tournant vers elle, vous me gavez.

Et, prenant ma clope, je m'en servis pour brûler le fil chirurgical au niveau de la peau, avant de lui tendre la bobine. Tony et Gérard, un instant ralentis dans leur élan, réembrayèrent aussi sec :

- Eh ben avec le goret tu fais pareil, attaqua le producteur. Comme si t'avais pas le choix. Où est le problème?! On a bien fait des autopsies d'extra-terrestres !!

- Je m'en fous ! Je zigouillerais pas un cochon à l'antenne, et Chantai, tu vas lui dire que...

Au moment où j'attrapais une chaise, histoire d'attendre assis la résolution du drame, on frappa à la porte.

- OUI ! ! ! ! ! répondirent d'une seule voix exaspérée les deux antagonistes.

La tête d'une jeune fille timide, et manifestement impressionnée par la folle tension qui régnait dans la pièce, apparut. Une des assistantes de Tony.

- Je suis avec Claudie Combelle, du magazine Cuisine internationale.

L'information ne lui sembla pas être d'une importance capitale.

- qu'est-ce que tu veux que ça me foute? Tu vois bien que je suis en réunion !

La malheureuse tenta d'expliquer par gestes que celle qu'elle venait d'annoncer se trouvait juste derrière elle.

- Pour une interview... Tony explosa.

- Une interview? Et évidemment personne ne m'a demandé mon avis! jeta-t-il à la face de Gérard qui prit un air surpris, voire innocent.

La porte s'ouvrit alors un peu plus largement devant l'assistante mortifiée, pour laisser place à une pin-up d'une trentaine d'années, dont la silhouette m'évoqua instantanément les riches heures du journal Playboy, à une époque que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître.

C'était une brunette aux yeux verts, au sourire si ravageur qu'il en aurait fait passer celui d'une Julia Roberts pour un rictus de chef Sioux centenaire. Vêtue d'un tailleur qui soulignait à la perfection des formes qui la frôlaient déjà - la perfection -,

172

173

son apparition nous fit l'effet d'une apparition. Pour peu, nous en serions tombés à genoux, Tony et moi, Gérard restant insensible sur le fond à tout ce qui portait jupons, à l'exception des ...cossais et autres sauvages de Nouvelle Guinée.

Tony se reprit le premier, en se f,chant pour dissimuler son trouble. C'est Gérard qui prit, alors que Tony s'adressait à lui sans quitter la poupée des yeux.

- Eh ben dégage, toi ! Tu vois bien que je dois donner une interview !

- Et toi, tu réfléchis à mon histoire de cochon. Tony se ressaisit un instant, et revint sur Gérard.

- Même mort, je ne tuerai pas un cochon en direct! Toi, par contre, prends encore quelques kilos et ça pourra s'envisager...

L'offensé dégagea, la tête haute, en passant devant la belle qui semblait s'amuser énormément. Elle fit un pas en avant, la main

tendue.

- Claudie Combelle. «a faisait longtemps que je rêvais de vous rencontrer.

- Moi-même je ne rate pas un numéro de Cuisine internationale, prétendit Tony, chez qui je n'avais vu traîner que des vieux Mickey. Mais je ne connaissais - hélas - que votre signature. J'ignorais que le visage f't aussi troublant que la plume. Nous avons rendez-vous?

- Pas exactement... Vous me pardonnerez d'avoir usé de ce stratagème, mais j'ai appelé plusieurs fois et chaque fois votre assistante s'est révélée être un barrage infranchissable. J'ai donc résolu de venir vous en parler en personne.

- quelle merveilleuse idée, mademoiselle Combelle, s'enflamma Tony en faisant un peu d'autoallumage. J'ai beaucoup de chance. Alors, quel genre d'article avez-vous en tête? Des

174

recettes ? Une interview de fond sur l'homme ? Ui sujet couverture?

- Rien de tout ça, à vrai dire - même si vou mériteriez largement la couverture de Cuisin internationale, lui assura-t-elle, en s'apercevant , quel point il marinait dans le jus de sa vanité. Non il se trouve que je suis très amie avec Raoul d < Clermont, que vous avez consulté à l'Institut di vin. Il semble que vous soyez sur la piste de la Bitt zer Brau. quelle histoire passionnante !

Encore une à embarquer dans l'aventure, rm dis-je en moi-même. C'est plus une enquête ! C'es du transport en commun !

- N'est-ce pas? renchérit Tony.

- Donc, pour ne pas tourner plus longtemps; autour du pot...

- ... du pichet, l'interrompt Tony, avec unÄ moue avantageuse.

Nous f'mes deux, cette poulette et moi-même, à constater que sans le secours des boîtes à rires dont il abusait sur son plateau, les saillies de Tony portaient moins. Elle accueillit celle-là avec une politesse exquise, sous laquelle on sentait poindre néanmoins un soupçon de réprobation, avant d'enchaîner :

- ... je serais heureuse de vous laisser consulter mes fichiers. J'ai

travaillé à une époque sur la Bitt-zer Brau, et j'ai réuni quelques informations dignes d'intérêt.

- C'est trop aimable à vous, souffla Tony, en la fixant comme le serpent du Livre de la jungle.

Mais, tout charmé qu'il f^t, son naturel, chassé un instant, revint au galop. En hennissant :

- Et en échange?

- Vous me laissez l'exclusivité du reportage... pour la presse magazine, bien s^r.

175

Il la regarda un instant, tenta de me prendre à témoin, y renonça en constatant que las de toutes ces conneries, je détournais les yeux vers une affiche magnifique, don de l'office du tourisme du Bas-quercy, et représentant un cerf en train de bramer à la lune son besoin pressant de rentrer du

bois. - Marché conclu, lui dit-il. Vous êtes libre pour dîner?

25

J'avais plusieurs raisons de quitter là ce tableau charmant et de repasser chez Tony. Au nombre desquelles le besoin urgent de changer de chemise, la blancheur immaculée de la mienne ayant été constellée de quelques taches de sang, au point de la faire ressembler au maillot à pois du meilleur grimpeur, tel que celui porté par les coureurs du Tour de France. Bien que ne pratiquant pas le cyclisme, ma modestie m'interdisait de profiter d'un éventuel malentendu. Venait ensuite la consolation de ne pas assister à

l'émission de Tony qui, ce soir, se proposait d'apprendre à ses fidèles comment cuisiner la cervelle d'agneau élevé sous la mère, avant de la faire revenir - la cervelle, pas la mère - dans un beurre clarifié. Sans oublier, et peut-être aurais-je d° commencer par là, la poignée de coups de fil qu'il me semblait indispensable de passer à New York, pour voir si quelque chose avait bougé là-bas. Coups de fil intercontinentaux qu'il me semblait logique et légitime de donner depuis le domicile de mon nouvel associé, même si le temps m'avait manqué pour lui demander son avis à ce sujet.

177

Avant de partir, j'avais réussi à distraire Tony quelques secondes de l'envolement en cours, le temps qu'il me dise où le rejoindre, voire le rejoindre après son show, bref le nom du restau où il allait emmener sa conquête. Il m'avait fait jurer, si jamais je devais les retrouver - ce qu'il semblait envisager avec un plaisir admirablement dissimulé -, de ne le faire qu'au moment du café, et surtout pas avant. J'avais juré, pour le rassurer, en calculant que la table étant réservée à vingt et une heures, si je déboulais une dizaine de minutes plus tard, je serais dans les temps.

Ce n'était pas tant pour troubler cette idylle naissante qu'il me semblait important de me pointer là-bas, quitte à gâter le charme romantique de la soirée, mais parce que tout ce petit monde qui surgissait sur notre chemin

- et plus particulièrement le mien - commençait à me courir sur le haricot, la dernière arrivée ayant de plus le pouvoir d'anesthésier littéralement Tony, alors qu'il n'avait même pas commencé à me filer le coup de main tant promis.

Une fois chez lui, je m'installai dans son bureau dont les murs étaient recouverts de photos le représentant en train de serrer les louches des grands de ce monde, y compris les plus louches. Il faisait dans l'éclectisme, Tony, dans le consensuel plus ou moins mou : de Jean-Paul II à Jerry Lewis, en passant par Hillary Clinton, le prince Charles, Flipper le dauphin, Youri Gagarine, Super Mario, Boy George, Divine, Beethoven 1, Beethoven 2, le Lone Ranger, Liberace, les parfums Alain Delon, Lassie chienne fidèle, Harvey Oswald, Pim Pam Poum Pipo, Anna Nicole Smith, les sanitaires Alain Delon, et un monstre à tête de poire pourrie et dont une petite plaque m'apprit qu'il s'agissait d'un certain Stéphane Collaro.

178

Il semblait connaître la terre entière, mon protecteur. En tous les cas la terre entière se laissait photographier à ses côtés en ayant l'air de trouver ça plus poilant que moi. J'agrippai le turlu pour appeler Belinda.

Fidèle au poste, y compris le téléphonique, elle décrocha après la première sonnerie.

- Sam ! me morigéna-t-elle. Voilà deux jours que vous êtes parti.... Deux jours sans donner de nouvelles.

- Du calme, ma petite, on n'est pas mariés, lui rappelai-je. Laissez-moi

le temps de m'installer, de me mettre un peu dans le bain. Et vous, de votre côté, des bonnes nouvelles?

- Pas grand-chose, Sam. Concernant l'affaire Joe, j'ai quand même eu deux coups de fil. Votre copain Harry, du 9e district, qu'il faut rappeler d'urgence, et Ruth, la femme de Joe, qui se trouve toujours chez sa mère à

Providence. Elle a découvert quelque chose qui pourrait vous intéresser.

- O.K... Je fais ça tout de suite...

- Comment ça se passe pour vous?

- Rien de bouleversant pour l'instant. J'attends beaucoup d'une rencontre demain. Sinon, cette putain de bouteille semble avoir un succès fou par ici. Tout le monde la cherche, tout le monde la veut.

- Soyez prudent, je vous en supplie, j'ai un drôle de pressentiment avec cette histoire.

- S'il concerne ceux qui ont buté Joe, il ne va pas tarder à se matérialiser, la rassurai-je avec une farouche détermination. Croyez-moi ou non, mais je vais les attraper. Juste pour qu'ils apprécient la différence-entre un travail d'amateur et un travail de pro. qu'ils soient bien s'rs que c'est le boulot qu'ils ont envie de faire.

179

- Sam?

- Oui?

- Soyez prudent et donnez de vos nouvelles. Je vous en prie.

Bien qu'ému jusqu'aux larmes par cet élan de sollicitude, je raccrochai, pour appeler Harry.

- Dis donc, t'as attaqué Notre-Dame de Paris au burin ou quoi? s'inquiéta-t-il. La Criminelle de Paris m'a demandé tes extraits de casier. Tu as des soucis?

- Rien de grave, mais tu me connais : quand on m'approche d'un peu trop près, il vaut mieux avoir une bonne raison.

- Ouais... Eh ben des bonnes raisons, ne leur en donne pas pour te

mettre au trou, répliqua-t-il spirituellement. D'ici, je ne peux pas grand-chose pour toi.

- T'ai-je rien demandé, mon vieux Harry?

- Bon, éluda-t-il, j'ai un peu avancé. J'ai fait tourner les computers, du côté d'Interpol, et j'ai trouvé un truc intéressant. Toute la mise en scène autour de l'assassinat de Joe...

- L'équarissage, tu veux dire...

- Oui, Sam, l'équarissage... Dans le nombre colossal de crimes commis chaque jour, ça représente comme une signature.

- Je dirais même une griffe, trouvai-je encore le moyen de plaisanter lugubrement, et à mon corps défendant.

- Figure-toi que les trois dernières exécutions ressemblant comme des petites sœurs à celle de Joe, c'est à Paris et Marseille qu'elles ont eu lieu. Trois en deux ans. Les Français parlent d'un sériai killer, mais je n'y crois pas.

- C'est pourtant eux qui ont inventé le genre, historisai-je. Bon, et ça nous dit quoi de plus?

180

- Pour l'instant pas grand-chose. Juste une indication. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse du ou des mêmes tueurs, et dans ce cas-là, ils pourraient être venus de France. Les types qui ont fait ça sont psychos, mais ils ne tuent pas seulement pour le plaisir.

- qu'est-ce qui te fait dire ça?

- Les victimes des trois affaires précédentes étaient à chaque fois des huiles, genre industriels et politiques. «a sent la mafia, là-dessous.

- Les Ritals?

- Pas forcément. Tu sais que les Russes leur font pas mal de concurrence en ce moment?

- Dis donc, si ça continue comme ça - une victime ricaine, la mafia russkof, venue de France, avec les fridolins qui surveillent -, on va finir à l'O.N.U.!

- qu'est-ce que les fridolins viennent faire là-dedans ?
- Je te raconterai. Rien d'autre?
- C'est tout pour le moment. Et de ton côté?
- Je me promène. Je renifle. J'attends l'ouverture de la chasse.
- Oui, ben fais pas de conneries, et tiens-moi au courant.
- D'accord maman. Embrasse papa, plaisantai-je.

Il me restait Ruth. J'enchaînai. Cette fois-ci, la sonnerie retentit une bonne trentaine de fois avant que quelqu'un se décide à décrocher.

- Humphhhh?

Une voix plutôt féminine, impossible à identifier. ...tait-ce Ruth, était-ce sa mère, était-ce Greta, la femelle retweiller qui gardait la maison en l'absence des deux précédentes? Dans le doute, je choisis au hasard.

181

- Greta?
- qui c'est l'enculé qui me prend pour une
chienne ?

C'était la mère.

- Bonsoir, chère amie, badinai-je. Auriez-vous l'extrême bonté de me passer votre fille, je vous

prie?

- Mobutu pue du cul, m'affirma la fougueuse

vieillard.

- Je ne doute pas que vous en ayez la preuve formelle, pour l'affirmer de manière aussi péremptoire, lui assurai-je. Nonobstant, j'aimerais beaucoup parler à Ruth. De la part de Sam Murchlson.

- Murchison? ! Celui qui suce des Togolais? me demanda-t-elle, dévoilant ainsi un abcès de fixation névrotique à nette dominante africaine.

- Celui-là même, et celui qui, à l'occasion, sodomise les vieilles peaux dans ton genre, connasse, m'impatientai-j e.

- Allô?

- Tu en veux encore? Hein? Vieille bique trépanée ?

Des bruits de lutte. Un téléphone dont on

cherche à s'emparer. Des cris.

Ruth qui hurle à sa mère : " Arrête, pauvre vieille folle, arrête ! Va te coucher, ou je te fais enfermer. Allez, va-t'en. " Des pas qui s'éloignent.

Des injures qui faiblissent en s'éloignant. Puis Ruth qui me reparle.

- Sam, c'est moi, Ruth. Je suis là.

- Elle va beaucoup mieux, non?

- Ne m'en parlez pas. Ma vie est un calvaire. Je dois repartir pour New York, m'occuper des funérailles, et je n'ai personne pour la garder. Elle est capable de laisser le gaz ouvert et de faire exploser la maison.

La première bonne nouvelle de la journée, pensai-je.

- Je suis désolé, Ruth, je ne peux rien faire pour vous. Soyez forte.

- Je n'ai pas le choix. Sam, je pleure jour et nuit, je n'arrive pas à admettre que Joe... que Joe...

- Je sais, Ruth, c'est impossible à croire. Moi-même, j'évite de trop y penser en courant après ceux qui ont fait le coup. Je suis à Paris.

- Je me moque de la vengeance, ce n'est pas ça qui me ramèn...

- Je sais, Ruth... Mais un homme doit faire ce qu'un homme doit faire.

Un ange passa. Puis un autre. Un autre encore. quelques anges passèrent.

- Ruth?

- Oui, Sam?

- Belinda m'a dit que vous aviez quelque chose à me dire...

- Ah oui, bien s'r. J'ai trouvé un papier dans un pantalon de Joe. Un numéro bizarre, et un mot.

- Je vous écoute.

- Un numéro avec plein de chiffres. «a commence par 00331, puis 45...

- C'est un numéro de téléphone à Paris. Avec le code pour l'international et la France. Donnez-le-moi. Très bien. Et le mot?

- Zeb.

182

26

Le numéro de Zeb. Je vérifiai en le comparant à celui du fax : ce n'était pas le même. Je fis un petit tour dans le salon, en fumant, et en jetant un coup d'œil sur la télé muette. Tony y tripotait un truc ignoble qui avait effectivement l'apparence d'une cervelle, et ça semblait le remplir de joie. Il la montra du doigt, puis désigna la tête de la blonde qui lui servait de passe-plat, sembla comparer les deux, déclenchant l'hilarité du public. Bien que je n'eusse pas de son, j'imaginai sans peine la délicatesse de la plaisanterie qu'il venait de s'autoriser, et me félicitai d'avoir échappé à cette épreuve in situ. Enfin, je me décidai à composer le numéro de Zeb. On décrocha immédiatement, et avant même que j'aie pu dire un mot, une voix grave et posée me dit :

- Bonsoir, monsieur Murchison. Omar Zeb à l'appareil.

Je n'ai pas une nature émotive, mais je dois reconnaître que je restai sans voix, un peu comme Tony dans son poste.

- On dira ce qu'on voudra, me lançai-je, mais le service personnalisé, c'est ce qui fait la différence dans la vente par correspondance !

185

Au bout du fil, j'entendis un petit rire un peu essoufflé, comme souvent chez les gros.

- C'est tout le portrait qu'on m'a fait de vous : un homme sarcastique !

- Et encore, rectifiai-je, vous me prenez à jeun !

- Très amusant, monsieur Murchison, très amusant. Restez à jeun, c'est parfait. Et si vraiment la soif vous tenaille, évitez de boire la Bittzer,

ce serait vraiment trop dommage.

Toi, pensai-je en moi-même, il y a un truc que je vais te tennailler. Et question dommages, t'auras intérêt à faire venir un expert.

- Dites, Zeb, lui dis-je, je peux vous demander comment?

- Comment quoi, très cher?

- Comment vous avez su que c'était moi qui appelais? Comment vous me connaissez? Comment on fait les enfants?

- Élémentaire. Lors de votre visite, comment dire - intempestive - à mes bureaux, les caméras de surveillance vous ont enregistré. Nous avons communiqué votre portrait à mon bureau de New York, et il ne leur a fallu que quelques heures pour vous identifier. Vous êtes connu comme le loup blanc, là-bas, dites-moi.

- Plutôt comme le houblon.

- Je vous demande pardon? Il anticipait.

- Dans les bars que je fréquente, on me dit toujours que je suis connu comme le houblon-Cette fois-ci, ça ne le fit pas sourciller.

- Depuis votre passage chez moi, un de mes hommes ne vous quitte pas d'un pas. Non, je vous rassure, il ne s'agit ni du motard, ni de la patineuse.

Je sais que votre ami de la télévision vous héberge, et que c'est de chez lui que vous me téléphonez puisque son numéro s'est inscrit sur mon poste quand vous avez appelé. Un gadget en vente libre, que je vous recommande.

- O.K., on verra ça à Noël. Bon, Zeb, j'ai ce que vous cherchez. On se voit quand?

- Tout doux, monsieur Murchison. Je vous trouve un peu trop impulsif pour vous rencontrer dans l'immédiat. Sans doute le décalage horaire.

Prenez quelques jours pour vous calmer et je vous recontacterai.

- Attendez...

Le temps de le dire, il avait déjà raccroché. J'envoyai valser le combiné

d'un geste rageur, en jurant. Dans le poste, Tony désignait une langue de bûuf d'un demi-mètre de long en suggérant à l'une de ses deux aides une utilisation contre nature, ou tout du moins est-ce ainsi que j'interprétais sa gestuelle privée de son. Je m'approchai de la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans la rue. Le calme plat. Rien non plus du côté des fenêtres de l'immeuble en face, en tout cas rien de suspect. Ces fils de pute étaient camouflés comme des chasseurs de gibier d'eau.

J'éteignis les lumières, laissant seulement la lueur un peu glauque de la télé éclairer la pièce, fermai les rideaux, et récupérai la Bittzer que j'avais simplement mêlée aux dizaines de bouteilles de la cave de Tony.

Dans la chambre du fond, qui donnait sur une cour intérieure, j'ouvris la fenêtre sans bruit. L'appartement était situé au dernier étage, juste sous les toits, et il suffisait de se mettre debout sur l'accoudoir pour atteindre la gouttière. J'enveloppai la Bittzer dans un sac plastique, et, après avoir vérifié que personne ne pouvait m'apercevoir, je l'y glissai rapidement.

186

187

Cela fait, je m'allumai une clope dans la pénombre, en essayant de trouver une prise à cette histoire plus tordue que la conscience du chirurgien esthétique de Pamela Anderson. L'urgence, bien sûr, c'était de voir Zeb, pour une explication des familles. Le seul avantage que j'avais sur lui, c'est que je savais où le trouver le lendemain, chose que lui-même ignorait. En attendant, je ne voyais rien de mieux à faire que de tourmenter un peu Tony en l'empêchant de jouer à Bernard et Bianca.

27

Il aurait fallu être aveugle ou médisant pour qualifier le restau où Tony avait embarqué sa bergère de cantine populaire. Accroché sur le toit d'un théâtre avec vue imprenable sur la Seine qu'éclairaient à intervalles réguliers des bateaux-mouches remplis de cons à ras bord, tout là-dedans respirait le luxe et l'opulence. À vue de nez, un sidérurgiste polonais pouvait s'attendre à claquer là, le temps d'un repas, l'équivalent de deux ans et demi de salaire, mais après tout, ce n'était pas mes oignons.

Un loufiat m'indiqua la table de Tony, mais je le dissuadai de m'y

accompagner, prétextant une surprise. Au milieu d'un bal de serveurs, je me glissai jusqu'à lui, et m'arrêtai quelques secondes dans son dos, le temps de comprendre que j'arrivais à point nommé.

- Vous savez que vous avez un avantage sur moi, Antoine? lui demandait-elle d'une voix rauque.

Tony était aux petits soins. Il se mit à donjuaniser.

- Me laisserez-vous en profiter?

- Non, sérieusement, je n'ai jamais vu cette bouteille. Je ne sais même pas à quoi elle ressemble. D'ailleurs où est-elle en ce moment?

189

- Sous la protection de...

Tel Zorro, jaillissant d'un fourré, je fis irruption dans la conversation en terminant sa phrase et en attrapant une chaise.

- ... Sam Murchison...

J'avais déjà vu Tony plus heureux de me retrouver. La petite, guère troublée, me tendit sa pogne en se présentant.

- Claudie Combelle. Enchantée. Je crois qu'on s'est croisés rapidement tout à l'heure à la télé.

J'acquiesçai en silence.

- Hum... toussota Tony en me faisant des yeux à la Al Johnson, à l'insu de Claudie. Vous ne deviez pas nous rejoindre au café?

- Le café? Vraiment? mentis-je avec ingénuité. J'avais compris l'apéritif.

Je suis confus. Je vais...

Je fis mine de vouloir m'en aller.

- Je vous en prie, me retint Claudie. Antoine m'a tellement parlé de vous.

Il me tarde de savoir si la légende correspond à la réalité.

- C'était pour vous séduire. Il a choisi un sujet de conversation

intéressant.

Si les yeux de Tony avaient été des flingues, le sujet intéressant en question aurait pu commencer à se faire du mouron. Mais même mon sourire était

désarmant.

- Vous semblez l'impressionner énormément,

me confia Claudie. Tony ne savait plus où se mettre.

- Claudie...

- Pour tout vous dire, nous parlions de vous, mais aussi de la bouteille-

Fort heureusement le maître d'hôtel arriva sur

ces entrefaites, un menu d'un mètre carré à la main. Je parcourus la liste des propositions en sentant mon estomac se nouer au fur et à mesure. Fro-190

mage de tête. Grenouilles à la provençale. Escargots au beurre persillé. Ris de veau.

Avant qu'il ne se retourne tout à fait, je refermai le menu et le tendis au boy en commandant :

- Un morceau de bœuf. Très cuit. Avec une bière.

Tony en profita pour reprendre un peu la situation en main.

- Il prend des risques partout, sauf à table. Un sommelier empressé vint prendre la place du

maître d'hôtel, me tendant une nouvelle carte, celle des pinards. Celle-là

faisait bien deux mètres carrés.

- Monsieur a commandé une viande rouge, je crois. Peut-être souhaitez-vous consulter la liste des vins de Bordeaux?

Sans toucher à son bout de carton, je répondis en lui désignant son confrère.

- Je l'ai déjà dit à ton pote. Une bière. «a en fera deux.

- Alors, monsieur Murchison, lança la petite, puisque vous êtes là, parlons-en. Je disais à Antoine que je n'ai jamais vu cette fameuse bouteille, et je ne vous cache pas que je suis très impatiente de la voir.

- Non.

Le côté un peu sec de mon refus la fit tressaillir. Tony me gronda doucement.

- Sam!

- ...coutez, Sam, enchaîna-t-elle, je veux bien vous aider, mais pour ça, il faut que vous y mettiez un peu de bonne volonté.

J'allais lui donner un aperçu de la dose de " bonne volonté" que j'étais prêt à mettre quand le silence se fit dans tout le restau. Tous les regards se tournèrent vers les portes de l'ascenseur d'o

191

venait de sortir un type dont le visage me disait vaguement quelque chose, encadré de quatre gardes du corps sortis - semblait-il - du même moule : le front bas, le cou épais, des épaules de lutteur gréco-romain, comme pour donner un sens au sobriquet " gorille " parfois utilisé pour désigner leur fonction.

Un murmure bruissa de table en table, allant crescendo comme une houle d'équinoxe, alors que le responsable de cet émoi avançait d'un pas martial jusqu'au salon d'accueil, tandis qu'un maître d'hôtel qui parvenait à

marcher alors que l'obséquiosité le courbait en deux accourait vers lui en minaudant. Me retournant vers Claudie et Tony, je les interrogeai du regard.

- C'est La Rochelle, murmura-t-elle. Je le déteste. Si on l'assoit près de nous, je quitte ce restaurant.

- Vous savez, Sam, me rafraîchit Tony, le type d'extrême-droite qui a pris une baffe à la télé.

Je revis les images, et pour la première fois de la soirée tombai d'accord avec Claudie.

- S'il en veut une autre, il me demande.

La Rochelle et sa troupe traversèrent le restaurant. Je le suivis des yeux et eus la surprise de découvrir mon nouvel ami Marceau, de la D.S.T., qui se levait tout sourire pour accueillir à sa table l'Adolf local. En faisant remarquer sa présence à Tony, je me fendis d'un petit commentaire.

- Comme ils disent chez Disney : " It's a small small world. "

Histoire de ne pas nous laisser une seconde de répit, ce fut au tour des trois garçons, suivis du maître d'hôtel et du sommelier, de venir se mettre en rond autour de nous.

À première vue, il ne s'agissait pas d'un pow-wow. Les premiers portaient de lourdes cloches

192

i

d'argent sous lesquelles, je le pressentais, ils avaient dissimulé nos plats respectifs. Avec un synchronisme parfait, digne des meilleures troupes de Broadway, ils posèrent leur fardeau devant nous.

- Attention, le petit oiseau va sortir, préviens-je.

Comme pour m'obéir les trois serveurs soulevèrent d'un seul geste les trois couvercles, découvrant à nos yeux émerveillés le contenu de nos assiettes.

- Ils ont fait l'...cole du cirque ou quoi? interrogeai-je.

Tony s'extasia, en en faisant des kilos, et invita Claudie à goûter cette cuisine qu'il qualifiait par avance de " divine ". Sans attendre qu'il me convie à faire de même, je tranchai un bout de ma bar-baque. Tout juste si je n'eus pas à faire un bond de côté pour éviter la giclée de sang qui manqua m'asperger. À ce rythme-là, je risquais d'être court en chemises.

Je claquai des doigts. Le maître d'hôtel servile se pointa dare-dare.

- Oui, monsieur? Je lui tendis le plat.

- J'ai demandé très cuit.

- Bien monsieur, fit-il en récupérant l'assiette.

- Rien n'est simple avec vous, n'est-ce pas? remarqua Claudie en souriant.

- Rien n'est simple, beauté.

- En tout cas, moi c'est délicieux, constata Tony. Et vous Claudie ?

- Une merveille. Je bus une gorgée.

- Bière un peu tiède à mon goût.

Le reste du dîner se déroula plus normalement. Après l'avoir sondée, je me rendis compte que la petite Claudie n'en savait pas plus que nous, et 193

beaucoup moins que ce que nous avions appris chez Heinz. Elle l'avait joué

au bluff, pour se brancher sur l'histoire, et avait compté sur son charme pour faire le reste, ce qui, de toute évidence, fonctionnait à merveille avec Tony - complètement remis de ses pourtant tout frais déboires amoureux

- mais pas du tout avec moi. Jouer au chaperon ne me servait pas à grand-chose, à part de veiller à ce que Tony en reste à la version officielle de l'histoire, sans parler du massacre de Joe et des raisons qui me poussaient, moi, à rester à Paris, au lieu de céder la bouteille pour un bon prix.

De minute en minute, je le voyais fondre un peu plus sous le regard brûlant de la petite, et je commençais à craindre d'avoir à rapporter une flaque à

la maison quand, enfin, on se décida à mettre les bouts. Nous d'imes déposer la fatale créature devant le porche de son immeuble, et il me fallut encore poireauter dans un taxi conduit par un Chinois discret comme un plat à la vapeur pendant que Tony, sur le trottoir, n'en finissait plus de mignarder.

-   bientôt, donc, lui disait-il en lui tenant la main, et en espérant qu'elle l'invite à monter s'en jeter un dernier.

Je n'en pouvais plus. Je me raclai la gorge pour leur rappeler notre existence, à Tienanmen et moi. Le compteur du tacot semblait devenu comme fou. Je m'en inquiétai auprès du chauffeur.

- T'as changé les piles? «a défile comme à Las Vegas...
 - Euhn... monsieur, expliqua-t-il, euhn... tari-feuhn de nuit!
 - Je vous téléphone demain matin. Faites de beaux rêves, Claudie, susurra Tony.
 - Je vous y ferai une petite place, promit-elle en poussant la porte de l'immeuble.
- J'étais effondré. «a fît rigoler Tienanmen.

- Euhn, monsieur... euhn... Paris sera toujours... euhn... Paris!

Claudie avait disparu. Tony restait sur le trottoir, prostré, rêveur. Je le sifflai, histoire de le faire redescendre, avant de lui dire :

- Je sais que ça gêne pour marcher... «a tombe bien... On a une voiture.

194

28

C'était la première fois de ma vie que je mettais les pieds à un défilé de mode. Je dois admettre que les variations saisonnières sur la longueur des serpillières, la matière des liquettes ou la couleur des cravetouses, bref tout ce qui agite périodiquement le petit monde du chiffon, m'intéresse à

peu près autant - peut-être même un peu moins - que les méthodes d'éradication de la myxomatose chez les garennes néo-calédoniens.

¿ l'extrême rigueur, j'accorderais que les progrès réalisés épisodiquement en matière d'élasticité pour les lance-pierres de nos compagnes peuvent, si je suis bien luné, me faire lever une paupière, mais la mode, non vraiment, autant le dire franchement, je m'en ramone le conduit. Ceci expliquant cela, c'est d'une humeur maussade que j'arrivai avec Tony aux abords de la galerie o' bouchonnait déjà une foule plus hétéroclite qu'hétérosexuelle.

Nous retrouver dans cette bousculade pour nous frayer un chemin jusqu'à

l'entrée o' trônait, encadré de catcheurs serbes, l'attaché de presse personnel de Jean-Paul Gaultier, qui opérait une sélection autant impitoyable que capricieuse entre les heureux possesseurs de cartons

les autres - Tony n'en avait qu'un, à son nom -, réussit à faire monter d'un cran mon humeur de merde et à me donner des envies de meurtre. Nous étions maintenant au beau milieu d'un groupe d'oies, snobs à en faire passer Karl Lagerfeld pour un éleveur du Middle West, et qui jacassaient en se faisant des poutous d'amour.

- Des rédactrices de mode, me chuchota Tony, en en saluant quelques-unes, un sourire atrocement hypocrite aux lèvres. Les arbitres des élégances.

Une définition qui suffisait à rendre relative la notion même d'élégance; à

moins qu'on trouve son bonheur dans le spectacle son et lumière d'une vieille peau surfardée courant désespérément après les dernières tendances, et prête à tout pour ne pas donner l'impression qu'elle a raté le wagon. «a papotait dans tous les coins : " C'est géniaaaaal ! Je suis fière de moi !

J'ai pris le métro ! «a faisait dix ans que je n'y étais pas descendue ! "

" La dernière fois qu'il a été à la mode, le Rubik's Cube était tendance. "

" Moi, je ne peux travailler qu'entouré de gens beaux. " " Oh ! je suis tellement contente de te voir! Je t'adore! Génial! C'est quoi ton prénom déjà? "

J'étais en train d'atteindre mon point d'ébullition quand nous nous trouv

,mes finalement nez à nez avec le collaborateur privé de Gaultier, un être délicat que la pression ambiante mettait dans tous ses états.

Voyant arriver Tony, je crus déceler un soupçon d'ironie dans sa voix, quand il lui dit, en l'embrassant :

- Antoine ! ! ! quelle surprise de te voir ici ! !

- Salut Fabrice. Je suis avec un ami américain, de passage à Paris. Il a très envie de voir les créa-198

tions de Jean-Paul, mais je n'ai qu'un carton. Tu peux faire quelque

chose pour moi?

Le Fabrice me jeta un coup d'oeil hautain, bien que je le dépasse d'une bonne tête, un peu comme s'il avait eu une mauvaise surprise après avoir tiré une chasse d'eau. Il est vrai que dans mon costume noir, d'une coupe inchangée depuis 1953, je faisais un peu plouc sur la photo, au milieu de toutes ces fashion victims au bord de l'hystérie.

- Je suis désolé, trancha-t-il. Les invitations sont individuelles. J'ai déjà au moins cinq cents personnes sur les bras. Et on attend Prince et Laurent Boyer.

Tony n'en croyait pas ses oreilles. On lui refusait un carton, à lui, le roi du rôti de veau !

- Mais enfin, tu n'y penses pas ! Je vais...

Les molosses serbes commençaient à montrer les dents. Je l'attrapai par le bras.

- Laisse tomber. Je vais faire un tour et je repasse te prendre.

J'accompagnai ça d'un discret clin d'œil. Il reçut le message cinq sur cinq et protesta encore quelques instants pour la forme.

- Il n'y a vraiment pas moyen? «a m'ennuie de l'abandonner...

- Vraiment, Antoine, je ne peux pas. Même pour toi.

Feignant de ravalier son humiliation, Tony redressa la tête et entra, impérial, en prenant soin de bousculer - un peu - son tourmenteur.

Je fis un mètre sur le côté, et m'adossai au mur en allumant une Winston.

Vue d'ici, la foule était encore plus terrifiante, mais j'étais prêt à me l'attaquer à mains nues. J'essayai d'y repérer quelque chose ressemblant à

Zeb, mais en vain. L'attaché de presse m'avait déjà chassé de ses pensées, et

c'est sans retenue qu'il se confiait à un petit camarade. De n'avoir pas cédé le faisait glousser de plaisir.

- Attends, et puis quoi, aussi! Je vais quand même pas me casser la nénette pour ce type avec son émission de gros beauf. Il se touche !

Son pote partageait tout à fait son avis.

- Oh oui, il est vraiment trop gros-nez ! Eusse-je été là pour d'autres motifs que je me

serais peut-être laissé aller à attraper l'un pour casser l'autre, ne f't-ce que pour leur apprendre à écrire correctement le mot " hypocrisie ", mais j'avais d'autres chats à fouetter, si je puis dire. Aussi fis-je la sourde oreille, et j'entrepris de tracer à travers la foule, d'une manière considérablement plus énergique qu'à l'aller, m'attirant par là même de nombreuses protestations de la part de ceux et celles dont j'écrabouillai les nougats, fêlai les côtes, luxai les épaules, ou décollai les moumoutes.

Mais que faire, je vous le demande, contre une force qui va, surtout quand elle ne sait pas exactement o' elle va?

Il me fallut un peu moins d'une minute pour me retrouver à l'air libre. En suivant les c,bles électriques qui couraient sur le sol, je n'eus aucun mal à trouver l'entrée des coulisses, gardées par une espèce de pugiliste tchéchène qui faisait un barrage de son corps à trois Japonaises surexcitées. En face, de l'autre côté de la rue, quatre costauds déchargeaient un semi-remorque rempli à ras bord de portants chargés de fringues.

Discrètement je me mêlai à eux en me glissant derrière l'un des portants, et, tandis que le vigile se t,tait nerveusement en se demandant s'il allait ou non perpétrer un Hiroshima II, je me faufilai à l'intérieur des lieux sans plus de difficultés.

200

Comme je le disais, le monde des défilés était pour moi terra incognita, aussi, pour un baptême du feu, fus-je servi. En franchissant un vulgaire seuil de porte, je venais de pénétrer d'un coup d'un seul dans la quatrième dimension. Je croyais m'être offert une visite au zoo, dans la rue, quelques instants plus tôt, mais là je mettais les pieds directement dans la savane.

En matière de fripes, je suis peut-être d'un naturel conservateur -

rappelons-nous que j'exerce un métier o' il est plutôt recommandé de passer inaperçu que de provoquer un attroupement dans la rue en se

promenant vêtu d'un collant et d'un tutu sous prétexte que la tendance du moment est furieusement Lac des cygnes -, mais, à ma place, le plus libéral des progressistes aurait marqué un temps d'arrêt. D'abord, on aurait juré que l'endroit venait d'être soufflé par une explosion de gaz, et que, si aucun mort n'était à déplorer, les victimes étaient encore en état de choc.

Autour de moi, déambulaient des individus des trois sexes dont ne restait parfois que la trame originelle, comme par exemple, d'un manteau, la structure en corde. Tous avaient les cheveux dressés sur le crâne, comme s'ils venaient de s'asseoir malencontreusement sur une chaise électrique, et la mine de cadavres exhumés d'un charnier après un séjour de maturation de deux semaines. Enfin, ils étaient percés de partout. Des bouts de métal leur perforaient le bide, les nibes, les pompeuses, le tarbouif, les portugaises et les bajoues, et probablement d'autres parties du corps auxquelles je n'osais songer sans frémir.

La seule chose rassurante, dans ce tableau apocalyptique, c'était le bruit et l'agitation. En fond sonore, une musique techno de merde scandait le 201

temps avec la délicatesse d'une marche militaire du Troisième Reich, en beaucoup plus rapide. En premier plan, une cascade de cris d'effolement, poussés par les maquilleurs, les coiffeurs et les costumiers, tous subissant la pression quasi insupportable de cet événement d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité. Au milieu de tout cela, vêtu comme un marin breton en kilt écossais - concept audacieux dans l'absolu -, un grand type blond que tout le monde appelait Jean-Paul, et dont je conclus, avec un sens de la déduction que n'eût pas désavoué Conan Doyle, qu'il s'agissait certainement du célèbre Jean-Paul Gaultier.

Autant tout le petit monde autour semblait prendre tragiquement au sérieux sa tâche, autant ce type-là avait l'air de follement s'amuser, corrigeant tel ou tel détail sur les modèles qu'on lui présentait, avant de les encourager à se lancer sur la piste du défilé, dont l'accès était dissimulé

par un immense rideau de velours. En m'approchant de lui, je me présentai comme étant un ami de Zeb, égaré dans les coulisses où j'étais venu saluer une amie qui défilait ce soir, son sanatorium lui ayant accordé la permission de minuit.

- Savez-vous où l'on a placé Omar? Il y a tellement de monde partout !

Entre parenthèses : félicitations, c'est d'ores et déjà un succès, glissai-je habilement sans me mouiller.

Gaultier me dévisagea en souriant, après avoir crié qu'on fixe un peu mieux les bandages herniaires d'une certaine Naomi.

- Vous êtes mannequin? me flatta-t-il, sans doute impressionné par mon mètre quatre-vingt-huit et une silhouette qui aurait flanqué une jaunisse à

Michael Jordan.

202

- Pas du tout, ris-je, simplement un ami d'Omar. Et j'avoue que la perspective de faire tout le tour me décourage un peu.

- Attendez, dit-il avec une désarmante gentillesse, je vais vous arranger ça. Je crois qu'on l'a placé au bout du plateau, dans l'angle. Passez par la petite porte, ici, et vous accédez directement aux pièces qui longent la galerie.

- Trop aimable.

- C'est un plaisir. On se revoit au cocktail, tout à l'heure?

- Très certainement, mentis-je. ¿ tout à l'heure, donc !

Je m'éloignai sans demander mon reste. Mais alors que je me dirigeais vers l'issue que venait de m'indiquer Gaultier, un groupe de mannequins hommes, visiblement rescapés d'une attaque au mortier, à en croire l'état de leurs frusques, passa autour de moi en rangs si serrés qu'il m'entraîna avec lui dans son élan, quelques mètres plus loin, autrement dit sur la scène du défilé où je me retrouvai à ma grande surprise, autant qu'à celle du public, soufflé de voir enfin quelqu'un sapé comme l'immense majorité des m

,les de la planète vivant dans des pays épargnés par la guerre.

La situation dans laquelle je me retrouvais, face à une salle remplie jusqu'au plafond de journalistes, de célébrités et de branleurs mondains, pour extravagante qu'elle fût, m'offrait quand même un avantage. Celui de pouvoir tomber frontalement sur Zeb sans avoir à ruser par la bande avec sa garde rapprochée. ¿ peine lancé sur la piste, je cherchai à le repérer dans la foule, en avançant droit au lieu d'adopter le démarche de mes petits camarades qui se déhanchaient

comme s'ils cherchaient à éprouver la résistance d'une prothèse du col du fémur.

203

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'étrange. Malgré le vacarme accablant de la techno, je sentis que mon apparition provoquait des réactions inattendues. Alors que mes compagnons de défilé - l'un cul nu sous du latex transparent, un autre traînant derrière lui de vieilles bandelettes, comme une momie faisant sa promenade, un troisième simplement vêtu d'un pagne en paille tel que se dépêchent d'en enfiler les Polynésiens quand ils voient débarquer les touristes -, alors que mes compagnons, disais-je, défilaient devant un public aussi blasé qu'indifférent - certes, pas au point de ne pas assister ab-so-lu-ment à l'événement -, ma tenue à

moi, aussi sobre que les leurs étaient excentriques, commença à faire fuser des " Bouleversant ! ! ", " Janséniste ! ! ", " Tellement simple ! ! ", "

L'ascèse, L'ASCESE !!!!!", rapidement suivis de qualificatifs enthousiastes et aussi mesurés que " Génial ! ! ! ", " InouÛ ! ! !

", " Ré-vo-lu-tion-nai-re ! ! !"

Ce triomphe, indépendant de ma volonté, ne me fit pas tourner la tête. Tel un robot monomaniacque, je continuais à avancer inexorablement en cherchant Zeb des yeux, tandis que le public se levait au fur et à mesure sur mon passage, en applaudissant, de plus en plus survolté, certains cherchant absolument à retrouver un peu d'air à grands coups d'éventail, d'autres allant même jusqu'à s'évanouir, incapables de soutenir le choc de la Révélation esthétique que j'incarnais à moi seul, génie visionnaire qui, jusque-là, s'ignorait.

J'aperçus Tony qui me faisait des grands signes en m'indiquant la direction opposée, vers le fond. Déviant légèrement de ma trajectoire, je bifurquai dans ce sens-là pour découvrir, assis au premier 204

rang, l'unique objet de mon ressentiment. Omar Zeb lui-même, assis devant une haie de protection rapprochée, composée de quatre culturistes, dont un moustachu, d'environ deux mètres cubes chacun. M'arrêtant net, je pointai Zeb du doigt en gueulant pour couvrir la musique pourrie.

- Vous, il faut qu'on parle.

Mettant aussitôt cette menace à exécution, je sautai du podium, ce qui me permit de vérifier sur-le-champ la qualité des réflexes de ses anges gardiens. Deux d'entre eux se jetèrent sur moi alors que je n'avais pas encore touché le sol. Notre rencontre à tous les trois, en plein élan, s'avéra instantanément explosive, et c'est un hommage involontaire que je rendis aux m,nes de Bruce Lee en distribuant simultanément coup de pied latéral arrière et jab fouetté à la face, deux figures maîtresses du Wing Chun Kung Fu et du Jeet Kune Do. Hélas, comme je le signalais quelques lignes plus haut, sa ligne de défense n'était pas constituée de deux mais de quatre piliers, et en écartant momentanément la menace des deux premiers, je redoublai l'ire vengeresse des seconds qui s'abattirent sur moi comme des chacaux sur un chevaux mourant, ou des chacals sur un cheval à l'agonie, je ne sais pas, je ne sais plus.

Avant que j'eusse le temps de me remettre en position, ces deux-là me clouèrent au sol, alors que leurs copains se relevaient fous furieux, le moustachu me travaillant à terre à coups de latte. Croyant à une mise en scène de leur créateur préféré, quelques spectateurs manifestaient déjà

leur enthousiasme en commentant le petit ballet que nous venions d'interpréter sous leurs yeux.

- Ce Jipégé, il est pas possible.

- C'est complètement street son approche! Hyperviolent, mais j'overadore!

205

Toutefois, voyant que la scène s'éternisait quelque peu, et que je ne me relevais pas pour saluer l'assistance, un silence d'une qualité relative se fit peu à peu autour de nous, seulement perturbé par les coups de presse à

emboutir de la tech - de mes deux - no. La position contraignante dans laquelle je me trouvais, ceinturé par les quatre démenageurs, limitait quelque peu mon champ de vision. Je pus néanmoins voir Zeb se lever devant ma tête, en faisant signe à ses dobermans de rel,cher quelque peu leur étreinte. Il s'adressa à moi.

- Parler de quoi, exactement, mon cher Mur-chison?

Une chose était certaine : ce type-là n'était pas émotif. D'autres auraient pu se montrer déstabilisés par mon arrivée surprise. Pas lui. Je le trouvai aussi maître de lui que je ne l'étais plus de moi-même. Je revins à nos moutons.

- D'un meurtre.

Il accueillit le mot avec un sourire indulgent, découvrant quelques jaquettes en or blanc certifié, en compagnie desquelles il eût été risqué pour lui de traverser certain quartier du Bronx, une fois la nuit tombée.

- Tss... Tss... tsissa-t-il, je ne parle jamais de ce genre de choses en public. Prenez plutôt rendez-vous avec mon directeur du marketing. C'est lui qui s'occupe de ce genre de détails.

Une légère bousculade du côté gauche. C'est Tony qui arrivait aux nouvelles, affolé.

- «a va, Sam?

- Un rêve, le rassurai-je.

- Monsieur de Caunes ! s'exclama Zeb, je suis enchanté de faire votre connaissance. Dites-moi, vous devriez initier votre ami aux joies saines et apaisantes de la cuisine. Histoire de canaliser un peu sa fougue, n'est-ce pas?

- Monsieur Zeb, lui répondit-il, je crois qu'il e temps que nous nous asseyions tous ensemble pot discuter. Sam voulait vous rencontrer. C'est cho < faite. Pour ma part, je n'ai jamais cru aux vertus c la violence.

- Nous sommes bien d'accord sur ce point-là, li certifia le marchand d'armes. Et si M. Murchiso est lui-même prêt à négocier d'une manière adulti rien ne s'y oppose.

Je fis un petit signe de tête pour marquer mo acquiescement, et me retrouvai aussitôt libre d mes mouvements. Je me relevai en m'époussiéar et en me rajustant. Les quatre primates ne me quii taient pas des yeux, prêts à me ressauter dessus. J leur en donnai l'occasion en envoyant un magistn coup de genou dans les roupettes du moustachu simplement pour le remercier du traitement d faveur dont il m'avait gratifié quelques instant plus tôt et parce que, au fond, je suis un vilain gar nement, pas encore tout à fait résolu à vivre e

adulte responsable.

L'engagement ne dura qu'une couple d secondes. Une fois cette querelle vidée, et pendant que ce gros con se vidait lui-même du contenu d< son estomac sur les escarpins vernis d'un dand; pommadé qui manqua en faire un collapse, j'i signifiai que je m'en tiendrais là pour le moment ce qui, sur un nouveau signe de Zeb, nous évita d< tout reprendre à zéro.

Le public avait assisté à toute cette scène avec une stupeur muette.

Mais le dénouement eut l'heur de lui plaire, et c'est une avalanche d'applaudissements qui s'abat tit bientôt sur nous, alors que modestement, nous; quitions le lieu du défilé pour un endroit plus calme.

206

29

Abandonnant sombreros et mantilles, nous dégagés,mes vers un restaurant du quartier de Barbès, dont la piteuse façade contrastait avec l'intérieur raffiné, pour autant qu'on puisse considérer comme un raffinement la tentative de recréer l'ambiance d'un palais des Mille et Une Nuits, dans un quartier défavorisé de Paris, en ayant la main lourde sur les dorures, histoire de faire riche. Une lumière tamisée, des araberies sur les murs, au plafond, d'envoûtantes mélopées qui serpentaient dans l'air pendant que des danseuses du ventre tortillaient lascivement du fôon et que des serveurs déguisés en Ali-Baba jeune circulaient en tenant d'immenses plats de couscous fumants, c'était l'Orient mystérieux, ce boui-boui.

Pour la clientèle, on se promenait plus du côté homme d'affaires, avec option call-girl, que du côté chômeur en fin de droits. Pour tout dire, l'endroit respirait le pognon qui, contrairement à ce qu'affirma un jour je ne sais quel amateur d'aphorismes, a bien une odeur, et tenace encore, presque aussi forte que celle de la pauvreté.

Nous étions attablés tous les trois, Zeb, Tony et moi, à trois mètres de la table occupée par Pim,

209

Pam, Poum et Pipo, les quatre malabars. Pipo se massait encore les joyeuses en me regardant d'un air mauvais, tandis que les trois autres me regardaient également, mais simplement d'un air con. Une

bouteille de Champagne rafraîchissait dans un seau, à côté d'un plateau de p'tisseries orientales dont je réalisai en voyant Zeb qui s'en empiffrait à quel point elles pouvaient être fatales à la ligne, l'ayant pratiquement transformé en loukoum sur pattes. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer à tenir, inébranlable, la même position, sur le terrain où je l'avais attaqué.

- Cher monsieur Murchison, m'assurait-il en se tenant la poitrine - à vue de nez, un petit 85 C -, je jure, la main sur le Coran, que je ne suis pour rien dans l'assassinat de votre ami. Je souhaitais lui acheter cette bouteille rarissime. Nous étions sur le point de conclure et je l'attendais à Paris. Pourquoi, je vous le demande, aurais-je voulu le tuer?

- Pour faire des économies? hasardai-je.

Il sourit à nouveau, de ce sourire qui aurait donné des envies de meurtre au Mahatma Gandhi lui-même, et me répondit comme s'il s'adressait à un handicapé mental.

- Monsieur Murchison, à mon niveau, on compte en millions. On ne tue pas quelqu'un pour 100 000 malheureux dollars.

En entendant ça, Tony sursauta.

- 100000 dollars! Une bouteille de chateau-yquem 1838 est partie aux enchères la semaine dernière pour 20 000 dollars ! Et c'était un record !

Toujours souriant - en fait il souffrait peut-être d'une paralysie partielle du maxillaire inférieur -, Zeb se tourna vers lui avec la lenteur d'un chat, à défaut de sa grce.

- L'argent n'a pas d'importance quand il permet d'obtenir ce qu'on veut.

210

Son sourire disparut - annulant mon diagnostic -, et il revint à moi pour me dire, en me fixant, sans doute pour m'impressionner :

- Et je veux cette bouteille...

Voyant que ça ne me faisait pas plus d'effet que s'il m'avait annoncé des passages nuageux pour le lendemain matin sur la région Provence-Côte d'Azur, il m'alluma la clope que je m'apprêtais à fumer. Je ne le

remerciai pas. Moi et la politesse, ça fait deux.

- Dites-moi, monsieur Zeb, enchaîna Tony, pour que le prix ait grimpé si haut, c'est qu'il y a eu compétition. Vous connaissez vos concurrents?

- J'en connais quelques-uns, convint-il. Un collectionneur sud-américain, le gouvernement allemand...

Une danseuse qui s'était approchée de nous, et, ayant senti le m,le, était venue directement se frotter contre moi, fut congédiée d'un geste sec par Zeb. Je la regardai s'éloigner en ondulant du popotin, m'imaginant des trucs tout à fait hors sujet, pour l'heure.

- Et la bouteille, à présent, où est-elle? me demanda-t-il.

- Puisque t'as des yeux partout, Sinbad, le rebaptisai-je sans trop lui demander son accord, tu dois savoir qu'elle a traversé l'Atlantique pour retrouver sa patrie d'origine. Sous ma protection... Mais t'emballe pas, j'ai pas dit que je voulais la vendre, moi. Si ça se trouve, je vais la boire. Toutes ces sucreries, dis-je en désignant le plateau dont il avait à

lui seul englouti une bonne moitié, je risque d'avoir soif cette nuit.

- Je comprends... se trompa-t-il. En ce cas, peut-être puis-je améliorer mon offre. C'est vrai que le dollar a baissé depuis que j'ai adressé ma proposition à votre ami.

211

- à croire que t'écoutes pas, lui dis-je en parlant plus doucement et en m'efforçant d'articuler. Je viens de te dire que...

Je ne pus terminer ma phrase. Une paire de roberts d'un format quasi idéal, et appartenant à une danseuse à la plastique irréprochable, se balançait sous mon nez, tandis que leur propriétaire tournait autour de moi, en me regardant comme si j'avais été un cobra, et elle une charmeuse, et le lecteur comprendra aisément, je l'espère, quel émoi physiologique irrésistible me fit venir en tête cette métaphore explicite.

Malgré mon trouble, je conservai intacts les dix dixièmes aux deux yeux qui font la joie de mon ophtalmo et le désespoir des opticiens, et remarquai, glissé entre les amortisseurs de ma ballerine, un bout de

papier plié, qu'elle me désignait ostensiblement, sans que Zeb p't voir son manège.

Feignant de n'avoir rien remarqué, j'attrapai un billet de dix dollars que je glissai au même endroit en escamotant le papelard, au moment où Zeb, exaspéré par toutes ces perturbations, congédiait méchamment la malheureuse, la traitant de tous les noms en arabe.

- Elle a repéré le touriste, rigola Tony.

- Tu sais quoi, Zeb? enchaînai-je. Je ne t'aime pas. Comme on dit, tu m'es

" antipathique ".

D'autres auraient éclaté en sanglots. «a ne lui souleva même pas un sourcil.

- Laissez donc les sentiments en dehors de ça, mon cher. Pour tout vous dire, vous-même, vous me déplaitez atrocement. Mais peu importe, nous sommes ici pour parler affaires.

Puisque nous nous parlions franchement, et bien que le cœur ne rentrât pas dans nos préoccupations du moment, je pris quand même la peine de lui dire ce que j'avais sur le mien.

212

- Ce qui sera pas une affaire, sauf pour ton dentiste, c'est ta gueule si je découvre que tu es pour quelque chose dans la mort de Joe. Je te conseille de faire des photos avant, pour la reconstitution.

En me levant, je lançai à Tony :

- Vamonos.

Il me suivit, un peu penaud. À mon avis, ce n'est pas comme ça qu'il s'était imaginé notre sortie. Il essaya d'arrondir les angles avec Zeb, comme s'il restait quelque chose à arrondir dans ce gros tas.

- Au revoir, monsieur Zeb. Merci pour ces délicieux loukoums. J'en parlerai dans mon émission.

Zeb l'ignorait complètement. Il n'avait d'yeux que pour moi, ce bébé d'amour.

- Il faudrait reprendre cette conversation quand vous serez remis du décalage horaire, monsieur Murchison. Vous aurez l'esprit plus clair.

Décidément, ça le préoccupait, l'équilibre de mon métabolisme...

- Au cas où, je sais où t'habites, lui lançai-je. Je tournai l'étalon, et traçai vers la sortie, en

plantant, au passage, ma clope dans le couscous des quatre crétins, qui se levèrent comme un seul homme, alors que Zeb leur intimait l'ordre de laisser aller. Ce que je fis.

30

Tout en s'activant autour de la table de sa salle à manger, Tony me commentait le moindre de ses faits et gestes. Il finissait de dresser amoureusement la table, vérifiant l'exact emplacement des couverts, tel que le préconisent les guides de savoir-vivre de l'ex go-go girl Nadine de Rothschild, retouchait l'agencement d'un bouquet d'amarantes, ces merveilleuses fleurs des îles qui ressemblent à des bites, fixait les chandelles pour les faire tenir bien d'aplomb, sans qu'elles empêchent pour autant les convives de se regarder dans le blanc des yeux, bref peaufinait le décor d'une scène qu'il espérait par avance aussi gastronomique que romantique, aussi romantique que torride.

Bien entendu ce n'était pas en mon honneur qu'il se donnait tant de peine.

Il s'agitait ainsi pour les beaux yeux de la petite Claudie qu'il avait invitée à dîner en tête à tête, et qui, incroyable mais vrai, avait accepté. Pour ma part j'attendais de mettre les voiles en regardant un match de boxe à la télé. Une boxe d'un genre nouveau puisque à ce moment précis Mike Tyson était occupé à becqueter l'oreille gauche de son 215

challenger - que cette initiative révoltait - sous les yeux indignés de l'arbitre et des 40 000 spectateurs du Coliseum de Las Vegas. Le coup sûr, gros Mike venait encore de s'attirer un paquet d'emmerdés format géant, ce qui ne manquait pas de me désoler, ayant toujours compté au nombre de ses admirateurs.

- Vous comprenez, n'est-ce pas, Sam? me demanda Tony. C'est la première fois que nous allons pouvoir, Claudie et moi...

- «a va, coupai-je, avant qu'il m'explique pour de bon ce qu'il avait en

tête. Je t'ai dit que j'allais voir ailleurs si j'y suis.

- C'est vraiment sympa. Si. Vraiment. Toutefois, de me voir vautré dans son canapé à

fumer des clopes en buvant son Wild Turkey lui fit redouter que si j'étais d'accord sur le principe, je n'étais peut-être pas si pressé que ça de décarrer. Sans avoir l'air d'y toucher, il essaya de me faire comprendre que le plus tôt serait le mieux.

- Il paraît qu'ils font un nouveau " Paris by night " en bateau-mouche qui est du tonnerre.

- J'aime pas l'eau.

J'attrapai le petit bout de papelard délicatement cueilli dans le décolleté

de la danseuse. Le message était du genre sommaire. " Yasmine. Hot Pussy.

73 bd de Rochechouart. Venez me voir ce soir. Je dois vous parler. C'est très important. "

- Cela dit, lançai-je à Tony en raccordant à sa proposition de promenade sur la Seine, l'idéal, ce serait que dans les heures qui viennent, toi non plus tu te fasses pas mener en bateau.

- Comment ça? J'explicitai.

- Même et surtout après avoir tourné ta langue sept fois dans sa bouche, fais gaffe à ce que tu lui dis.

216

Mon petit conseil d'ami fit faire un double salto arrière à son amour-propre.

- Ne vous inquiétez pas. Vous n'avez décidément aucune confiance en moi, n'est-ce pas?

- La chair est faible, Tony. Et les femmes connaissent l'art des sortilèges.

- Sans doute, Sam, mais ce n'est pas une raison pour douter de ma loyauté.

D'ailleurs, enchaîna-t-il, je vous demande de la mettre à l'épreuve pas plus tard que tout de suite.

Il était vexé comme un pou.

- Bon, tempérai-je, dis-moi ce que tu veux.

- C'est très simple. Vous avez caché la Bittzer dans l'appartement? Dites-moi o' et vous verrez bien si oui ou non je sais tenir un secret, et si je mérite votre confiance. qu'est-ce que vous en dites?

Je n'en disais pas grand-chose.   sa place, j'aurais réagi de la même manière, en m'obligeant à être cohérent avec moi-même. Puisque je l'avais embarqué dans cette histoire, je n'avais pas de bonne raison - mis de côté

une défiance dont je ne savais plus très bien si elle était naturelle ou le fait d'une déformation professionnelle - de me montrer sans cesse suspicieux à son égard. Si je considérais que Tony était dans mon camp, je tenais là le bon moyen de lui en fournir la preuve.

- O.K., acceptai-je, sans pouvoir m'empêcher de le faire à contrecœur.

Viens voir par là.

31

Vu de loin - et Dieu sait si on voyait de loin cet immeuble de trois étages couvert de néons du sol jusqu'au toit, et qui clignotait avec constance comme un vibrant hommage à l'inventeur du courant alternatif -, le Hot Pussy faisait penser au vaisseau spatial du final des Rencontres du troisième type quand les extra-terrestres arrivent de la planète Fucka pour récupérer le petit monstre avec des doigts en forme de merguez. Vu de près, il s'agissait juste de l'un de ces temples du plaisir entièrement dédié au fion sous toutes ses formes et tel qu'on en trouve dans tous les quartiers chauds des capitales du monde libre.

Comme un menu géant, la façade de la b,tisse affichait en lumières criardes toutes les spécialités de la maison, depuis le peep-show de papa jusqu'aux spécialités locales, pratiquées entre adultes consentants à grand renfort de cagoules, fouets, et autres accessoires expiatoires, en passant par des propositions plus exotiques, ayant toutes pour vocation d'introduire dans le corps humain des objets initialement destinés à la décoration d'intérieurs bourgeois ou à la pratique de certains sports de plein air.

seuil qu'on tombait sur une espèce de guichet surélevé derrière lequel trônait un type chauve souffrant vraisemblablement d'hémorroïdes récidivantes, à en juger son air aimable et détendu. Il jouait aux chefs de gare, distribuant des jetons en fonction de l'attraction choisie.

- Je viens voir Yasmine, lui appris-je.

Je serais venu voir Nelson Mandela, je suis sûr qu'il aurait accueilli ça avec la même indifférence

impolie.

- Cabines du fond, m'informa-t-il en désignant les salles de peep-show.

Dix balles la minute. Vous avez des pièces?

Je vérifiai dans mes fouilles.

- De quoi tenir deux minutes.

Il eut l'air de retourner le problème dans tous les sens, ainsi que le recommande l'Académie. Après avoir accordé quelques secondes au postulat de la thèse, il passa à l'indispensable antithèse, avant de me livrer sa synthèse toute chaude :

- Hum... C'est faisable... Les Kleenex sont sur les tabourets, dit-il en changeant mes pièces contre des jetons.

J'allai donc m'enfermer dans ma cabine privée, comme un petit pervers polymorphe soumis, et glissai mon premier jeton après m'être assis en écrasant la boîte de Kleenex. Un rideau se leva, dévoilant une pièce minuscule, au milieu de laquelle Yasmine, seulement vêtue, si je puis dire, d'une perruque blonde, dévoilait à ses admirateurs d'un soir les recoins les plus secrets de sa féminité. La plaque tournante sur laquelle elle se livrait à son exhibition lui permettait d'offrir successivement cet attrayant spectacle aux différents occupants des cabines placées en arc de cercle autour d'elle.

En dépit de la conviction qu'elle semblait mettre à son activité, il était clair qu'elle n'était pas une débutante dans sa discipline, et qu'elle accomplissait sa tâche avec conscience mais sans passion. ç sa place, je

me serais méfié. Souvent, c'est lorsque l'on croit voir poindre le spectre de la routine qu'on réalise à quel point on subissait sa loi depuis longtemps, sans le savoir. Je tapotai à la vitre en verre Securit pour attirer son attention.

En me reconnaissant, elle ne marqua aucune surprise, et me fit comprendre en un signe que je devais aller l'attendre dans le hall, au moment où le rideau retombait. Je retournai donc à mon point de départ, et m'allumai une Winston devant la caisse de Yul Brynner, qui eut l'air surpris de me voir revenir si vite.

- Heureusement qu'ils sont pas tous aussi rapides que vous, observa-t-il. On ferait faillite.

- Et encore, soulignai-je, j'avais un bras dans le dos.

Je ne me sentais pas d'humeur à faire la causette, et commençai à faire les cent pas en m'amusant à dévisager les clients qui circulaient en rasant les murs, certains sortant du " Sex Super-market " sis à l'étage en dissimulant par-devers eux des K7, des poupées gonflables pliées en huit et dont le visage, écrasé sous l'emballage, semblait lancer de muets appels au secours, ou encore des objets oblongs dont je préférais continuer à ignorer l'usage futur. Sur les murs du hall, des affiches des dernières nouveautés filmiques aguichaient le quidam sous des titres aussi affriolants que Jura-nique Park, qu'elle était verte ta vallée. Le Roi fion, et d'autres encore, impubliables dans un ouvrage tel que celui-ci, destiné à être lu par toute la famille.

221

Je finissais de faire le tour de ces divertissements visuels quand Yasmine, un simple peignoir jeté sur les épaules, apparut en me faisant signe de la suivre derrière une porte pourtant barrée d'un panneau " Interdit au public

".

Sitôt franchi ce sas, elle m'emmena jusqu'à une loge d'aspect minable, à

peine plus grande qu'un ascenseur d'immeuble, simplement meublée d'une table de maquillage, d'un vieux fauteuil prêt à rendre l'âme, et d'un gai ridon. Elle resta debout un instant en me fixant, en silence, et je crus bon d'ouvrir le dialogue.

- On supporte une petite laine, uh? fis-je en me frictionnant les bras.

Mais l'heure n'était pas au badinage.

- qu'est-ce que vous voulez à Zeb? s'enquit-elle sans détours.

Je lui répondis le premier truc qui me passa par la tête.

- Le convertir au bouddhisme. Pourquoi?

Pas une ombre de sourire. Décidément, on n'était pas là pour rigoler.

C'était pas encore ce soir que j'allais épuiser mon stock d'histoires drôles Carambar. Elle me regarda attentivement, comme si elle se posait des questions à mon sujet, grimaça, et s'attrapa une clope sur la table de maquillage. Je l'allumai. Chacun son tour.

- J'ai l'impression que vous ne lui voulez pas que du bien. Je pourrais vous aider.

- Ah bon, m'étonnai-je, méfiant comme un vieux chamois. Pourquoi?

- Je le hais. Je voudrais qu'il souffre, avoua-t-elle le plus calmement du monde.

Manifestement elle lui en voulait à mort. J'y allai franco.

- Moi, je voudrais juste savoir si Zeb a quelque chose à voir avec la mort d'un ami à moi.

222

- Zeb a quelque chose à voir avec la mort de beaucoup de gens, lança-t-elle. Ne serait-ce que pour les armes et la drogue qu'il vend.

- C'est scandaleux! m'indignai-je. qui l'e't cru?

- Sérieusement, je peux vous aider. Je sais comment lui nuire.

Disant cela, elle avait fait un des cinq pas que nous autorisait l'exiguÛté

des lieux, et tendait vers moi les deux bouts de la ceinture de son peignoir, comme si elle avait besoin d'aide pour la dénouer. Sans doute un traumatisme remontant à sa petite enfance. Pour ma part, quand j'étais môme, je devenais cinglé avec les núuds de lacets, et j'avais fini par prendre l'habitude de les ouvrir au couteau.

- Je ne connais même pas votre prénom, me souffla-t-elle.

Au lieu de desserrer la ceinture, j'y ajoutai un deuxième núud sans la quitter des yeux. Je ne suis pas un garçon facile.

- Il vaut mieux en faire deux, me justifiai-je. Comme ça si le premier se desserre, tu restes quand même décente, tu comprends? Je m'appelle Sam.

Sans bouger d'un millimètre elle continua à me fixer, esquisant un demi-sourire avant de dénouer à nouveau ce maudit peignoir qui n'y comprenait plus rien, et qui se demandait certainement - " Hey ! les gars, noué ou dénoué? qu'est-ce qui se passe, bon sang ! ! !" - à quoi on jouait? Il faut qu'un peignoir soit ouvert ou fermé, comme chacun sait.

- qu'est-ce que tu vas t'imaginer? Tu rêves, mon pauvre, nous expliqua-t-elle, au peignoir et à moi. Je me remets juste en tenue de travail. J'en ai 223

encore pour une demi-heure. Soit tu prends une cabine, soit tu m'attends au café d'en face, c'est comme tu le sens.

Trouvant plus réjouissant d'éclore quelques whiskies dans un rade plein de monde que de m'enfermer dans un placard pour jouer les mateurs onanistes, j'optai donc pour sa première proposition et tuai le temps en observant le spectacle toujours divertissant d'un bar de nuit dans un quartier chaud comme Pigalle. Des miche tons m,les et femelles venaient faire une pause entre deux passes, sous le regard baveux de touristes bavaoïs, tandis qu'un panel plutôt représentatif - tout du moins à mes yeux

- de la population française masculine - autant dire un conglomérat de poivrots à moustaches et à couperose tenace, le teint chassieux, et le fond de l'œil jauni à l'anisette, je sais, je schématise -, tandis que le panel en question, donc, scotché au zinc à siffler des canons moins inoffensifs que ceux de la ligne Maginot, glosait sur les caprices de la météo et de l'économie, comme sur ceux de la femme en général.

Ma philanthropie naturelle trouva là une nouvelle justification, ainsi qu'une raison supplémentaire d'être confiant dans l'avenir de l'humanité.

Enfin Yasmine parut. Le car de Bavaoïs libidineux faillit en choper une attaque, et du coup, en attaqua une nouvelle chope. Il faut dire qu'elle était choucarde la petite, peut-être plus encore une fois fringuée qu'à

poil. En tout cas plus mystérieuse, moins accessible. Ayant toujours aimé

percer les mystères, j'entrai dans le vif du sujet, sans qu'elle s'en formalisât pour autant. - Tu crains pas que Zeb apprenne qu'on s'est vus?

224

- À mon avis, il est déjà au courant, dit-elle avec cette espèce de fatalisme arabe qui fait que même si un piano à queue vous tombe sur le coin de la gueule alors que vous êtes tranquillement en train de pêcher le mérrou, c'est au destin qu'il faut s'en prendre. Zeb est partout, continua-t-elle. Il sait tout, il voit tout.

- Une sorte de Big Brother, feignis-je de m'épater. Moi qui ai toujours rêvé d'avoir un grand frère. Et ça te fait pas plus d'effet que ça?

- Si, j'ai la trouille. Mais je ne veux plus continuer comme ça. Ne jamais oser bouger le petit doigt, en me disant que Zeb va l'apprendre et que je vais avoir droit à une nouvelle correction...

- O.K. Mais pourquoi moi?

- J'ai une amie qui travaille au bureau de Zeb. Elle t'a aperçu, il y a deux jours, quand tu le cherchais partout. Elle en a pourtant vu des types qui venaient protester, parfois même avec l'idée de le corriger, mais elle t'a trouvé quelque chose de spécial, de différent. En plus tu es intouchable pour l'instant puisque tu négocies avec lui.

- Tout se sait, constatai-je sobrement.

- C'est un petit petit monde, ne m'apprit-elle pas, ayant déjà fait le manège chez Mickey. Et puis je ne suis pas la seule à le détester, cet enfoiré de...

Suivit un chapelet de mots arabes dont le sens précis m'échappa, à défaut de l'intention. Je lui offris une clope, m'en allumai une aussi en recommandant une tournée. Pina Colada pour mademoiselle, et une dinde sauvage sur les rochers pour ma pomme. Je la regardai quelques instants en laissant la fumée parfumée faire sa petite promenade à l'intérieur de mes poumons. C'était une pauvre môme, à la fois perdue et déterminée. Si je ne craignais de filer des métaphores hasardeuses,

225

je dirais que sa carrosserie sans défauts était devenue sa prison, son outil de travail en même temps que la source de toutes ses emmerdes.

Scénario classique : petite Tunisienne à la beauté ravageuse, elle rêvait de venir à Paris pour faire mannequin. Zeb connaissait bien son père, qui gérait un de ses hôtels du côté de Djerba, et il s'était proposé d'aider Yasmine, de la recommander auprès d'une agence vedette dans laquelle il possédait des parts.

Arrivée à Paris, la vie avait été belle pendant quelques semaines. Photos, castings, jusqu'à ce que Zeb cherche à profiter de la situation et à

obtenir une reconnaissance en nature à ses prodigalités. Yasmine avait refusé et résisté jusqu'au jour où il s'était décidé à employer la force, aidé par deux de ses sbires. Et puis la dégringolade à l'échelon inférieur en compagnie de toutes celles qui l'avaient précédée. La danse du ventre au Hamami, la danse du fion au Pussy, sans oublier - Zeb était un esthète complet - le chant. Deux ans qu'il la faisait chanter, la menaçant de ruiner son père, et de le faire jeter dans les prisons du Président, son ami, si la mauvaise idée lui passait par la tête d'aller lui réclamer de l'aide. Une vraie racaille. C'était pas encore cette année qu'il pouvait espérer recevoir le prix Baden Powell. J'étais sur le point de sortir un mouchoir pour réprimer mes sanglots lorsque je lui demandai comment, dans ces conditions, l'étau semblant aussi serré, elle pouvait espérer m'aider contre lui, autrement qu'en me poussant à lui coller une bastos en plein cœur.

À l'écouter, on en venait à douter qu'il s'agit seulement d'épeler le mot, et donc ma mission - si je l'acceptais - se révélait pratiquement impossible.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle répondit à la question que je m'apprêtais à lui

poser avant même qu'elle vînt éclore sur le bord de mes lèvres affolantes -

moins que les siennes, toutefois, je dois l'admettre.

- C'est le moment où jamais de le coincer, me dit-elle. Il est sur le point de conclure un deal énorme, sans doute un des plus gros de sa carrière. Il a organisé toute une filière entre la mafia russe et les Iraniens pour écouler un stock d'uranium, récupéré sur les sous-marins nucléaires de la Baltique.

- Pffftttttttt... sifflai-je, ce qui est extrêmement difficile à exprimer par écrit.

" Pfffttttttttt... ", quand on le lit ainsi sur le papier, ce pourrait être aussi bien un pneu qui se dégonfle qu'un radiateur qu'on purge, ou qu'un marron qui manifeste sa réprobation après qu'on l'a jeté sur des braises.

Là, en l'occurrence, c'est bien moi qui sifflai, appréciant en connaisseur la qualité du gibier qu'on l, chait devant moi.

Néanmoins, étant d'une nature contrariante, je tempérai mon enthousiasme.

- C'est très aimable à toi de vouloir m'aider, l'assurai-je. Mais ton Zeb a beau être une merde humaine, c'est pour une autre raison que je lui cours après.

- L'histoire de la bouteille?

Décidément, elle était bien informée cette petite. Il faudrait penser à lui renouveler son abonnement.

- Yep!

- Je ne sais pas grand-chose. Il a récemment fait un aller-retour Paris/

New York pour acheter une bouteille de collection, mais quelque chose a foiré, apparemment. Je peux me renseigner si tu veux.

Elle me regarda longuement, comme si elle cherchait à tester ma détermination à nuire à son

226

227

tourmenteur. Ce qu'elle lut dans mes yeux sembla la rassurer, car elle rel

,cha un peu de cette tension nerveuse qui semblait la tendre comme un arc, et

me dit :

- Tu parles bien français, dis donc. Pour un

Ricain.

- Je suis un héros. Les héros, c'est doué pour les langues. Elle sourit.

- Zeb aussi est doué pour les langues. Il en

parle six.

- Je suis sûr qu'il peut mieux faire, lui affirmai-je. Je vais lui en apprendre une septième. Par exemple, tu vas me dire où et quand je peux lui donner sa première leçon. Un cours particulier. En tête à tête. Elle eut une moue franchement dubitative.

- Si moins de te déguiser en rouleau de papier rosé, tu ne verras jamais Omar sans ses gardes du

corps.

- J'ai déjà fait pire, exagérerai-je. Tu m'as bien dit texto " Je sais comment lui nuire " ? Je t'écoute.

S'emparant d'un stylo, elle se mit à gribouiller une espèce de plan sur un bout de papier. Le sous-sol du restau où nous lui avions rendu visite cachait en effet le repaire secret de Zeb. D'après Yasmine, il y avait fait aménager une chambre forte, un arsenal, et un salon particulier. On y accédait par une entrée située dans la rue parallèle, après avoir fait coulisser un morceau de mur, grâce à un code qu'elle se faisait fort de me fournir dès le lendemain, en me laissant un message sur le portable de Tony.

C'est là que devait avoir lieu dans les quarante-huit heures la rencontre avec les Iraniens, et Zeb avait l'habitude, avant de s'attaquer à des négociations

de ce tonneau, de s'isoler une heure ou deux pour se concentrer. Ce pouvait être une bonne occasion. Je pliai le papalard et le glissai dans ma poche. Professionnellement, il me semblait qu'on avait fait le tour du sujet.

- Bon... Eh bien... conclus-je en regardant ma montre et en amorçant un mouvement de départ.

Le détachement. Voilà l'arme suprême du séducteur confirmé.

- T'habites où, à Paris? s'inquiéta-t-elle.

- Chez mon ami la vedette.
 - Le Bon Vivant?
 - Yep ! Mais cette nuit, je suis à la rue. Il a rendez-vous avec l'Amour, lançai-je ingénument.
 - Viens chez moi, si tu veux. Pour cette nuit. Je pris l'air effarouché du Petit Chaperon rouge
- découvrant le regard libidineux du loup sur son pot de beurre.
- Je te préviens, la mis-je en garde, je couche jamais le premier soir.
 - «a tombe bien, me répondit-elle mystérieusement. Moi, si je peux éviter, je couche pas les soirs qui suivent non plus.

32

J'ai beaucoup de défauts, mais j'ignore la vanité. Heureusement d'ailleurs, car sinon je me serais complaisamment étendu, si je puis dire, sur la nuit de dérèglement sensuel que j'offris de bon cœur à la petite Yasmine. Biea qu'elle ne f't pas novice en la matière, c'est tout un nouvel univers dont je lui ouvris les portes cette nuit-là, un univers dont elle ne soupçonnait même pas l'existence et qu'elle découvrit - comme un enfant à son premier feu d'artifice - en poussant des exclamations ravies et d'un niveau sonore tel que tout son immeuble, sans concertation préalable, déposa contre elle une plainte pour tapage nocturne. Oui, c'est une femme anéantie par le plaisir que j'abandonnai en fin de matinée, pour la laisser reposer après cette nuit d'extases à répétitions.

Pour ma part, frais comme un marathonien après quelques foulées d'échauffement, je regagnai l'appart de Tony après m'être envoyé une petite dizaine d'espressos à la terrasse d'un café, le garçon m'ayant d'ailleurs fait remarquer que j'aurais pu tout aussi bien les commander tous d'un coup, ce qui lui aurait épargné dix fois le même trajet, à quoi je lui répliquai qu'il aurait dû prendre la

231

liberté d'aller se faire enculer entre deux, histoire de casser la routine.

En découvrant la mine effondrée de mon petit camarade, lorsqu'il m'ouvrit la porte de chez lui, je me dis avant toute chose que le

carillon de Jésus, que ma joie demeure était décidément aussi déplacé chez lui que l'aurait été une chanson d'Iton John à une cérémonie de baptême.

- Sam, je vais appeler la police.

- Elle se déplace rarement pour des chagrins d'amour, tu sais, tentai-je de le calmer.

Il n'était pas du tout d'humeur à plaisanter.

- Et pour les enlèvements, elle se déplace? Hein? Pour les enlèvements???

- qu'est-ce que tu racontes, Tony? lui demandai-je en humant discrètement son haleine (un peu de violette, des fougères, un soupçon de gingembre, et bien s'r cet arrière-goût, si typique, de gibier). Tu as picolé ou quoi?

Je le sentais limite hystérie.

- Non, je n'ai pas bu... On a enlevé Claudie, ici, chez moi, il y a une heure !!! J'étais sous ma douche quand ça s'est produit. Je lui chantais l'air du Commandeur de Don Juan, elle somnolait dans le lit, et quand je suis revenu, elle avait disparu...

- Peut-être as-tu effrayé la mélomane qui sommeille en elle, glissai-je sans même qu'il m'entende.

- ç sa place, il y avait ce mot, posé sur l'oreiller, dit-il en désignant un bout de papier, sur lequel je lus : " Si vous voulez éviter à votre charmante camarade de finir en boulettes dans un couscous surprise, je vous laisse exactement vingt-quatre heures pour me livrer la bouteille. "

C'était signé d'un Z qui ne voulait pas dire Zorro.

232

- Effectivement, nous sommes là en présence d'un acte délictueux, constatai-je. En même temps, c'est merveilleux.

- Vous trouvez ça merveilleux ! ! ? ?

- Ouai! Comme ça on sait pour de bon qui nous en veut! On risque pas de faire payer un innocent.

- Mais enfin, Sam, me fit-il remarquer, outré. Il s'agit d'un KIDNAPPING ! ! ! Vous ne vous rendez pas compte ou vous le faites exprès ? ! En plus de ça, je devrais être au studio depuis une heure...

- Allez, lui dis-je en le prenant par le bras, tu me raconteras tout ça en chemin. Et t'inquiète pas pour ta Juliette, je vais te la récupérer.

* * *

Une fois n'est pas coutume, le chauffeur de taxi qui nous véhicula jusqu'aux studios ferma sa gueule pendant le trajet, sauf pour signifier à

Tony le montant de la course. Il faut dire que Tony, de son côté, ne cessa de causer de la première à la dernière seconde, récapitulant tous les événements de la nuit, comme pour se convaincre de la réalité de ce qu'il venait de vivre. Captivé, le chauffeur l'écoutait, bouche bée, narrer dans les moindres détails l'emballage express de sa conquête, et le déchaînement charnel qui, à l'en croire, s'en était suivi. Et comment il l'avait attaquée dans le couloir, puis sur le tapis en poil de macassar du living, et comment il l'avait accrochée au lustre en verre de Venise du salon, fait grimper aux rideaux du vestibule, puis sur l'armoire normande de son arrière-grand-mère, sans oublier le passage par le Jacuzzi à bulles variables, un nouvel assaut à cheval sur les plaques à induction de sa cuisinière, un

233

autre, plus orthodoxe, sur le canapé en pécari molletonné, et enfin l'apothéose sur le baldaquin du lit pseudo-Louis XV, auquel ils infligèrent une telle pression que c'est le plus classiquement du monde qu'ils finirent leur gymkhana amoureux à même le pucier. Ce n'était plus une joute amoureuse, mais une visite d'appartement témoin !

- Hé, c'est bien le Bon Vivant, hein? salua bas le chauffeur sans oublier pour autant d'empocher son pognon.

Mais Tony ne lui prêta rien, pas même une oreille attentive. En s'extirpant de la bagnole, comme s'il était sous hypnose, il continuait à me raconter tout ce qui s'était passé. Le petit dîner aux chandelles à peine effleuré, sauf entre deux rounds, pour se redonner des forces, les roucoulades à la lumière de la pleine lune, l'émerveillement du premier contact, ce sentiment-d'une-peau-faite-pour-une-autre, et tout ce genre de conneries que j'écoutais d'une oreille aussi indulgente que stoïque, avec une attention proportionnelle à l'intérêt du sujet.

J'aurais pu tout aussi bien me livrer devant lui à de périlleux exercices de trapèze volant, cela n'aurait rien changé. D'ailleurs, il s'obstinait à

dérouler le fil de son histoire à la mords-moi-le-núud, si je puis dire, quand une nuée d'assistantes s'abattit sur lui et entreprit, à ma grande surprise -mais pas à la sienne - de le déguiser en poulet fermier, l'émission du soir étant consacrée aux volailles du Sud-Ouest élevées au grain, et à l'art de les farcir avec ou sans leur consentement.

Tout autour de nous, d'authentiques gallinacés -en état d'hystérie avancée, à cause, m'expliqua-t-on, d'une grève surprise des transporteurs routiers, qui venait de les garder captifs à bord d'un

234

semi-remorque pendant dix-sept jours d'affilée -cavalaien dans tous les sens comme si on les avait gavés d'ecstasy, couvrant de leur caquetement celui des maquilleuses et des coiffeurs affolés, eux, par le retard pris.

Nous étions en effet à quelques minutes du direct, mais Tony semblait s'en soucier autant que de l'encyclique Vatican II, dont il convient de rappeler au passage le regard sévère mais juste qu'elle jette sur les amours extra-conjugales. Comme personne ne se décidait à le faire, je pris l'initiative de secouer un peu Tony -j'avais l'impression de chercher à raisonner un poulet géant - en l'attrapant par les ailerons. «a le ramena un peu sur terre.

- Aucune bouteille ne vaut une vie humaine, s'exclama-t-il.

- C'est exactement ce que je me suis dit en découvrant mon pote à New York. Calme-toi !

- Justement ! ! Pas question qu'il arrive la même chose à Claudie ! On va donner la bouteille à Zeb...

- Non.

- qu'est-ce qu'on fait alors? On appelle la police ?

«a commençait à devenir une manie. Si on ne faisait rien ça finirait par devenir une habitude.

- Tu vas leur dire quoi? que ta fiancée a été enlevée par le méchant businessman qui sert d'intermédiaire dans les ventes d'armes de ton gouvernement? C'est pour le coup que les flics te demanderont des

autographes.

Les assistantes qui s'affairaient sur le poulet -autrefois connu sous le nom d'Antoine - marquèrent une pause pour nous regarder tous les deux d'un drôle d'air. Puis, imperturbables, elles reprirent leur besoin comme si de rien n'était.

235

- On a vingt-quatre heures, le rassurai-je. Laisse-moi faire, et je te le répète : demain, à la même heure, ta blonde sera dans tes bras, et tu pourras continuer à lui faire visiter ton immeuble, la cave comprise.

- Et vous comptez faire quoi? me demanda-t-il, raisonnablement incrédule.

- Regarde ça, lui exhibai-je, en lui montrant le papier de Yasmine. C'est un plan du sous-sol du restau de Zeb. C'est là que ça se passe, je veux dire le genre de choses qui nous intéressent. On y entre gr,ce à un code que j'attends dans les heures qui viennent. Je te parie une année de grains de maÔs que c'est là que se trouve ta chérie.

- On est deux contre toute une bande !

- C'est pour ça qu'on va se faire aider, Clause-witzai-je. Tu peux nous trouver une demi-douzaine de gars qui aient pas froid aux yeux?

Une habilleuse nous interrompit pour dire à Tony qu'elle devait lui accrocher son bec de poulet. Effectivement, tel quel, il avait l'air pas fini. Il se laissa faire en continuant à piailler.

- Sans problème. Mais attention : les types auxquels je pense, c'est pas des enfants de chœur.

- «a tombe bien : on va pas chanter la messe.

- Antenne dans deux minutes! cria une assistante en se dirigeant vers Tony, avec l'intention manifeste de le conduire jusqu'au poulailler, bien que nous ne fussions pas dans un thé,tre.

En s'éloignant d'une démarche dandinante qui lui aurait valu un certain succès dans une cour de récré de centre de rééducation psychomotrice, il se retourna vers moi en disant :

- J'ai votre parole? Claudie ne risquera rien?

J'acquiesçai en allumant une clope, et fis demi-tour dans le couloir

pour découvrir l'ex de Tony qui arrivait d'un pas décidé.

236

- Monsieur Murchison, quelle surprise! me lança-t-elle d'un ton presque amical, comme si elle avait fini par percevoir l'homme sous celui qu'elle avait d'abord considéré comme un envahisseur. Vous avez croisé

votre petit protégé ?

- Je viens de lui apporter ses grains. C'était l'heure de la becquée.

- Depuis qu'il fréquente des poulets, me dit-elle alors que disparaissait de son visage le sourire avec lequel elle m'avait accueilli, il finit par croire qu'il en est un.

- Cela dit, lui conseillai-je, vous devriez le laisser gambader au grand air. Il est tout p,lot.

- De l'air, c'est moi qui en ai besoin, fit-elle en accompagnant ses paroles d'un geste qui signifiait qu'il pouvait bien aller au diable, voire à la diable, comme la sauce préférée des poulets.

Et ce disant, elle dégagea.

33

I

Une heure plus tard, Tony, redevenu le bipède qu'il n'aurait jamais d°

cesser d'être, me présentait dans sa loge la bande de terreurs h,tivement mobilisées pour nous prêter main-forte dans la descente chez Zeb. C'est sans doute faute de temps qu'il s'était contenté de recruter au sein de la sécurité de la chaîne, au lieu de prendre la peine d'éplucher les petites annonces de Soldiers of Fortune, la revue internationale des mercenaires en quête d'emploi.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire en découvrant l'air ahuri des cinq préretraités qu'il nous avait dégotés. Taillés comme des crevettes grises, le mégot vengeur planté dans le clapoir, ils arboraient la pose de l'imbécile qui a vu trop de films avec Charles Bronson, en ayant cru déceler, dans son regard de batracien sujet à des crises de mélancolie, l'expression d'une menace tétanisante. Tous se la jouaient à mort, les pouces glissés sous la ceinture, comme avait l'habitude de le faire le

Duke, dans les westerns des années 50.

- Sam, fit-il en ignorant ma soudaine bonne humeur, voici mes amis de la sécurité. J'aime

239

mieux vous dire qu'avec eux, il n'y a jamais eu le moindre problème dans les couloirs de la chaîne. Je le pris par le bras pour l'attirer à l'écart.

Je n'avais aucune raison d'être insultant avec ces cinq pauvres pommes.

- Je t'ai pas demandé de faire les hospices...

- Mais ils sont très compétents, se récria-t-il. Tiens, Maurice par exemple, celui qui a une ficelle toulousaine...

- Une ficelle toulousaine?! !

- Oui, la petite moustache toute fine, là, fit-il en désignant celui qui avait un petit air de famille avec Frank Sinatra en ce sens qu'il aurait pu être son frère aîné, eh bien c'est un ancien champion de lutte à main plate.

Son téléphone n'e^ot-il pas sonné à cet instant précis, ma patience, pour proverbiale qu'elle soit, aurait peut-être révélé ses limites.

- J'écoute... Oui, ne quittez pas, dit-il en me tendant son nouveau turlu portable. Sam, c'est pour vous, une certaine Yasmine.

Ce qu'elle m'apprit alors mit un terme abrupt à notre tentative de recréer le commando des Canons de Navarone. Je raccrochai aussi sec après avoir annoncé notre arrivée immédiate à mon interlocutrice, et jetai à Tony :

- J'espère que t'es pas jaloux, parce que, à l'heure qu'il est, ta blondinette s'apprête à se donner en spectacle. Dans un peep-show.

* * *

Nul doute que si j'avais eu à raquer de ma poche les tacots dans lesquels nous passions à peu près la moitié de notre temps, j'aurais fini par souscrire un abonnement, mais comme je laissais à Tony le soin

240

de régler ces menus frais, je m'épargnais par là même des démarches que j'imaginai éprouvantes, vu la manière dont les Français réussissent à

rendre indémerdables les choses les plus simples de la vie quotidienne, qu'il s'agisse d'obtenir un renseignement téléphonique, un port d'arme, ou un morceau de barbaque cuit correctement.

Il est vrai que lors de ce dernier trajet, nous ne séjournâmes que brièvement dans le véhicule, qui ne mit que sept minutes, montre en main, pour remonter des bords de Seine jusqu'à Pigalle, grâce à la promesse faite par Tony au chauffeur de lui laisser un pourboire qui eût fait tousser Ted Turner.

Sept minutes qui pourtant me firent l'effet d'une éternité en compagnie de ce forçat du bitume, qui avait pour autre particularité d'être un amateur d'opérette, passion qui le poussait à se livrer au bel canto tout en slalomant entre les autobus et les camions-bennes. Et c'est en boucle, tout en contre-braquant à la sortie de dérapages hasardeux, qu'il hurlait à tue-tête de joyeux refrains de ce genre, tirés du répertoire : " Zé sous zétranzé, zé dé l'or / Et zé viens dé Rio dé Zaneiro / Flous riche auzourd'hui que naguère / Paris zé té retrouve encore... "

Autant de raisons qui me firent bondir de la voiture et passer en trombe, sans m'arrêter cette fois-ci devant la caisse toujours tenue par le Tarass Boulba taciturne, en encourageant Tony à ne suivre et à sauter derrière moi la barrière de sécurité qui nous séparait des cabines du peep-show.

- Hé là! s'exclama le cerbère. Où vous allez comme ça?

Comme nous négligions de lui répondre, il attrapa une matraque télescopique et se rua à

241

notre poursuite, comme un relayeur de 4 x 100 mètres gavé

d'amphétamines et décidé à massacrer tout le stade après un contrôle positif. Je me précipitai vers la première porte et l'ouvris d'un coup de latte. Le petit vieux qui s'y trouvait, le benne en accordéon sur les chevilles, et que mon irruption interrompit au moment même où il commençait enfin à y croire, manqua en faire une crise cardiaque. Tandis qu'il suffoquait des " oh ", des " ah ", des " mais-que, mais-que ", je jetai un coup d'œil à travers la vitre. Une rousse authentique se

trémoussait sur la piste avec la lascivité d'une femelle anaconda venant de gober un marcassin. Pas de Yasmine ni de Claudie à l'horizon. En me retournant, je tombai presque nez à nez avec Boule-à-Zéro qui s'apprêtait à

laisser retomber sur nos tronches respectives le bras armé de la vengeance.

Une fois encore, je plaquai Tony contre la porte, et expédiai à notre agresseur un direct franco de port suffisamment puissant pour pulvériser la m,choire d'un hippopotame. Par mesure de précaution, et bien que mon adversaire foudroyé f't déjà en train de se dérober vers un carrelage d'une propreté relative, je lui tirai un penalty d'anthologie en pleine gueule.

Je ne sais pas si ce connard avait l'intention de se présenter à un concours de beauté dans les trois années suivantes, mais là, de toute évidence, il lui faudrait reporter son projet d'une petite décennie.

L'enjambant, je me dirigeai alors vers la porte de la loge de Yasmine, que j'ouvris elle aussi d'un coup de pompe, histoire qu'elle soit pas jalouse de sa petite copine. Tony me collait de près, comme un fox à poils durs accroché au mollet d'un cerf. Il n'y avait personne non plus dans le réduit, et j'en ressortais pour continuer ailleurs ma perquisition, 242

quand Tony m'appela d'une voix plus blanche que la peau de l'arrière-train de Michael Jackson.

- Sam ! ! !

Il regardait fixement, d'un air hagard, le dos de la porte que je venais de défoncer. Hamlet découvrant le spectre de son vieux à Elseneur devait à peu près faire le même genre de tronche.

Avec un sale pressentiment, je m'approchai de lui pour vérifier ce qui le mettait dans cet état, et découvris Yasmine en tenue de dominatrice, pendue par un lacet de cuir à un portemanteau. Je la décrochai aussitôt et attrapai son poulx. Comme l'écrivit un jour Barbara Cartland en parlant du trépas d'une de ses héroÛnes - à l'époque o~, amoindrie par une descente d'organes particulièrement intempestive, elle avait renoncé à se relire -,

" elle avait la main froide comme celle d'un serpent ". Finito.

Kaputt. Adieu ma jolie. Même en lui faisant subir trois épisodes consécutifs de la série Urgences, il n'y avait plus aucun espoir. Je la reposai doucement sur le sol en dissimulant ma propre émotion.

- Dites-moi que c'est pas vrai, me demanda Tony.

- C'est pas vrai.

J'accompagnai d'un coup de poing rageur qui plia la porte en deux. Histoire de me défouler.

- Et... Et Claudie? risqua-t-il. Je n'en savais pas plus que lui.

- Si tu la vois, dis-lui que je la cherche, répondis-je nerveusement, en décrochant un petit papier épingle à la guêpière de Yasmine.

Un poète en herbe y avait écrit un petit message : " Le temps fuit, et ne revient pas. Plus que dix-huit heures. "

- J'appelle la police, dit Tony, en attrapant son portable.

- C'est une manie ! Allez viens, on dégage. Mais nous ne dégage,mes pas loin. Franchissant

le seuil du Hot Pussy, voilà que déboulait le commissaire Marceau, l'arme au poing, entouré de trois inspecteurs et d'une escouade de perdreaux en uniforme. J'étais encore accroupi près du cadavre de Yasmine, le message à

la main.

- On ne se quitte plus, nous invita-t-il à constater.

34

Marceau n'était pas la discrétion faite homme. Pas moins de deux bagnoles et d'un fourgon l'accompagnaient dans sa descente surprise, stationnés en épi le long du trottoir sur lequel se projetaient les lueurs bleues des gyrophares. Un petit attroupement de curieux se formait déjà lorsque nous sortîmes, encadrés par les poulets. Le chauffeur de taxi était là lui aussi, interrogé par un équi-pier de Marceau qui était parvenu à le faire taire. Nous voyant arriver, il s'approcha de son chef pour lui dire :

- Le tacot est formel : il les a déposés à peine une minute avant qu'on arrive.

La nouvelle ne réjouit pas Marceau outre mesure. M'est avis que s'il avait pu me coller sur le dos le meurtre de la petite, en y ajoutant les affaires criminelles non résolues de l'agglomération parisienne pour l'année passée, sans oublier la responsabilité des massacres interethniques de l'été en Afrique équatoriale, il n'aurait pas hésité une seconde. Parmi les badauds qui nous dévisageaient sur le trottoir, un petit Beur reconnu Tony et l'interpella en prenant à témoin ses copains :

- Hé, Caunes de... t'es venu te faire cesser !! ???

245

La remarque, si elle laissa Marceau de marbre, fit poiler les copains du rigolo de service. Un autre hasarda :

- Hé... Les peep-show, c'est plus fun que les
talk-show!!???

Plus que d'un point de vue, il s'agissait là d'une véritable question.

C'est Marceau qui répondit, en lançant un ordre bref à l'un des képis.

- Faites circuler...

Avant de poser une question à son tour. Et à
moi.

- Et le caissier? qu'est-ce qui lui est arrivé? Il a pas voulu vous faire la monnaie?

Le caissier en question me regardait de l'air tendu d'une maman gorille dont un chasseur maladroit vient de dessouder le petit dernier, après l'avoir confondu avec un zébu. Il se tamponnait la face à pleines poignées de kleenex, en épongeant le sang qui fuyait d'un peu partout.

- J'espère que t'en as pris des propres, lui lançai-je, inquiet, avant d'essayer de trouver une explication plausible pour Marceau. Je ne sais pas... Il a dû déraiser... Le sol est glissant dans ces endroits-là... Pas vrai? interrogeai-je à mon tour le polytraumatisé.

De toute évidence il avait la conscience aussi tranquille que celle de Saddam Hussein, car il s'empessa de corroborer. Sans joie apparente, il est vrai, et d'un ton neutre.

- Ouais, ça me revient maintenant... J'ai glissé... Tony, un peu secoué par tout ce remue-ménage, commençait à recouvrer ses esprits.

- Monsieur le commissaire?

- que puis-je pour vous, monsieur de Caunes? Voulez-vous que nous appelions votre ami le préfet?

- Non non, remercia poliment Tony, sans y voir la moindre trace d'ironie.

qui vous a averti qu'il avait eu un crime?

- Un appel anonyme.

- Comme c'est curieux, remarquai-je en lançant un regard sévère à Tony.

J'aurais parié pour une dépêche A.F.P. Bon. On s'est tout dit, Clouzo On peut continuer notre visite du gai Paris?

- Après deux, trois formalités, cher ami. Une petite déposition de votre part me serait très agréable, ce qui me permettrait de libérer votre partenaire, dit-il en désignant Tony et en ajoutant En espérant qu'à notre prochaine rencontre, il n'ait pas de cadavre.

- On le fera disparaître avant, plaisantai-je en écrasant ma clope sur le capot de sa voiture.

- Je vous attends à la maison, Sam, conclut Tony qui dégagea sans demander son reste.

Ce qui tombait d'autant mieux qu'il n'y en avait plus.

Après avoir déposé - ce qui m'occupait pendant une couple d'heures - et devant le refus de Marc de me déposer à son tour, je rentrai en marchant dans les rues surpeuplées de Clichy, sans m'inquiéter de savoir si j'étais suivi ou pas. D'abord, vu la faune interlope qui se bousculait sur les trottoirs, il aurait vraiment fallu la marteau-piqueur Alien en personne pour me permettre d'identifier un éventuel pisteur, mais surtout j'étais tout à fait

fois déprimé et furieux. Rarement, dans ma vie, avais-je éprouvé le sentiment aussi net d'être manipulé comme un touriste tchèque sur des montagnes russes.

Où était-elle passée mon expérience, qu'était devenu ce pif que m'enviait la quasi-totalité de mes confrères new-yorkais et qui me permettait, l'instinct aidant, de tomber presque toujours du premier coup sur la bonne piste? En fait j'avais le sentiment que le choc de la mort de Joe avait complètement déréglé mon vieux et fidèle radar, et que je naviguais à vue, ballotté comme un touriste tchéchène sur des montagnes russes.

Je sais : deux fois la même image en l'espace de quelques lignes, je me laisse aller, mais justement, voilà qui en dit long sur le trouble que je ressentais à cet instant-là.

Me connaissant par cœur, je savais aussi que dans ces cas-là, la seule solution pour chasser ce genre d'engourdissement, c'était de passer à

l'acte, d'une manière ou d'une autre, quitte à se jeter dans le feu de l'action comme ces cons de toros qui se précipitent dans l'arène pour aller se fracasser les cornes exactement à l'opposé de l'endroit où les attend le torero.

En clair, je venais de mettre le cap sur le Hamadi, et de rentrer de gré ou de force dans le repaire de Zeb. Ces deux heures perdues avec Marceau servaient en fait mon dessein. Il était inutile de débarquer là-bas trop tôt et trop sur les nerfs. Si ça devait virer " Règlement de comptes à O.K.

Corral ", il était préférable que le restau ne soit pas bourré à craquer.

Il est plus facile de perdre une balle que de la retrouver.

Histoire de faire le plein de munitions et de vider quelques Turkey, je fis donc une halte chez Tony, et commençai par lui rendre un fieffé service en arrachant d'un coup de crosse son carillon maudit au moment où s'élevaient les premières notes de Jésus, que ma joie demeure. Mais la brusquerie 248

de mon geste ne réussit à esquinter que la surface, l'essentiel du mécanisme étant planqué dans un boîtier intérieur - parfaite métaphore de mon enquête foireuse -, et la machine infernale, comme un disque rayé, se mit à jouer en boucle les premières notes.

"Jésus, que maj... Jésus, que maj... Jésus, que ma j..."

C'est donc un Tony tendu et énervé qui m'ouvrit la porte. Il mit une bonne minute à déconnecter le carillon, sans en paraître soulagé pour autant.

À la fois pour m'excuser de ce mouvement d'humeur et pour lui remonter le moral, je lui tapotai amicalement l'omoplate en lui promettant :

- T'en fais pas pour ta blonde, Tony, on va la tirer de là.

Et, disant cela, mon regard tomba sur la blonde en question, frileusement pelotonnée sur le grand canapé du salon.

1

35

Je restai quelques secondes sans bouger, pétrifié, tandis que Claudie m'observait en coin, comme une biche aux abois se demandant si oui ou non le chasseur qui la tient en joue va avoir la cruauté de lui tirer une balle entre les yeux. Ce fut Tony qui prit les devants. Il n'était pas beaucoup plus à l'aise.

- Il l'aurait tuée, Sam. Vous avez bien vu ce qu'il a fait à Yasmine.

- Je suis désolée, ajouta-t-elle.

Froidement, je me tournai vers Tony, en le regardant dans le blanc des œufs, comme si j'étais sur le point de faire une omelette géante avec lui.

- Tu avais ma parole. Et je croyais avoir la tienne...

Il se tortillait sur place, comme un gamin surpris derrière le mur du préau à fumer une clope devant une photo de Madonna à poil - disons plus simplement une photo de Madonna, pour éviter le pléonasme.

- Je sais, mais entre la vie de Claudie et cette foutue bouteille, je ne pouvais pas hésiter.

Je pris un temps, allumai une Winston, et le fixai d'un regard suffisamment glacial pour le cryogéniser sur place.

251

- Connard. Pauvre connard.

- Mais Sam... tenta-t-il piteusement.

- La bouteille, c'était le seul moyen de remonter jusqu'à ceux qui ont tué

mon pote. Mon meilleur pote...

- Sam...

- Fuck it! Tu m'as trahi. Tu as manqué à ta parole. C'est fini. Allez, bouge...

Je l'écartai brusquement de mon passage, ce qui l'envoya valdinguer dans les bras de sa petite. Se redressant le plus dignement possible, il la prit à son tour dans les siens, d'un geste protecteur, tandis que j'attrapais mon sac et me dirigeais aussi sec vers la sortie. Tony ne savait plus que dire ni que faire. Il ouvrait la bouche en grand, mais aucun son n'en sortait. On aurait dit qu'il venait d'enfourner un marron brulant, et dans l'état où j'étais, il ne tenait qu'à un cheveu que je lui en offre un autre dans la gueule.

- Attendez, Sam, c'est trop bête. On peut... En ouvrant la porte, je marquai une nouvelle

pause, et, comme dans les pièces de théâtre de qualité, me retournai vers lui et lui lançai :

- Va jouer avec tes têtes de veau, tête de con. Ce message transmis, j'écrasai ma clope sur le

panneau de la lourde, et la claquai derrière moi comme si j'avais voulu la faire sortir de ses gonds. Il n'y avait pas de raison que je sois tout seul à être dans cet état-là. " Jésus, que ma j... " repartit de plus belle, mais je ne lui accordai qu'une oreille distraite. «a faisait un bail que ma joie à moi s'était fait la malle.

En bas de l'escalier, après avoir récupéré deux boîtes de munitions, je glissai mon sac dans un réduit où s'entassaient des vélos et des landaus, en le dissimulant à l'abri des regards. Dans la rue, je 252

mis quelques minutes à coincer un taxi, brulai la politesse à un gros Italien qui se mit à m'agonier d'injures dans son dialecte natal, tout en gesticulant comme un babouin cocaïnomane. Ne connaissant que deux mots dans la langue de Pinocchio, c'est avec plaisir que je lui en fis profiter, avec un laconique mais sans appel " Va fan-culo!!"

Soit qu'ils ne parlissent pas eux-mêmes le rital, soit qu'ils n'en eussent rien à taper, ma conductrice - une mémère en forme de boule - et son ami chien - un épagneul breton qui gardait un uil neurasthénique et pauvre en magnésium fixé sur le passager arrière : moi - m'accueillirent dans leur voiture sans radio et sans autre formalité, et m'emmenèrent, comme je le souhaitais, jusqu'à Barbès.

- Z'êtes ici en vacances ou pour affaires? ne put-elle quand même s'empêcher de me demander après quelques minutes d'un silence qu'on aurait pu qualifier de monacal s'il n'avait été troublé par le ronronnement du diesel.

- Pour affaires.

- «a s'est bien passé? risqua-t-elle.

- Triomphal!

Tout en devisant, je vérifiai, en en faisant rouler le barillet, que mon 357 n'avait besoin de rien et agrippai une poignée de balles dum-dum que je jetai en vrac dans mes fouilles. Mamie me surveillait dans le rétro, pas plus perturbée que si elle m'avait surpris en train de faire les mots croisés du Herald Tribune.

- C'est un beau joujou, commenta-t-elle.

En parlant de mon flingue, bien entendu. Une experte.

- Un peu lourd dans la main, soixante millions de consommateurai-je.

253

En parlant de mon flingue, bien entendu. Je demandai à Ma Dalton et à

Rantanplan de me larguer une centaine de mètres avant l'entrée du restau, et me mis à flaner en fumant jusqu'à la rue parallèle où, à en croire Yasmine, se trouvait la fameuse entrée secrète. D'après mes calculs, seules deux entrées d'immeuble, toutes deux équipées de digicodes, correspondaient à l'emplacement du Hamadi, dans la rue voisine.

Prenant mon mal en patience, j'attendis que quelqu'un se décidât à entrer, ou à sortir. À cette heure-là - il n'était pas loin de minuit - l'endroit était un peu moins fréquenté que la Cinquième Avenue, le jour de la fête de l'Indépendance, et pour tuer le temps tout en

m'échauffant, je me mis à

battre le pavé. Une petite dizaine de minutes plus tard, un couple se pointa devant le premier immeuble, et, après s'être roulé quelques p,lots, y pénétra, ma pomme roulant sur leurs talons. Je les laissai s'engouffrer dans un escalier, en empruntai un autre, et attendis pour le rendre que tout f°t redevenu calme.

Mon inspection, pourtant minutieuse, ne donna rien. L'escalier de service qui permettait de descendre au sous-sol ne débouchait que sur des caves plus silencieuses que Gary Kasparov pendant la finale du championnat du monde d'échecs. J'eus beau ausculter chaque recoin, coller mes portugaises aux murs pleins de salpêtre, tirer les bobi-nettes dans l'espoir de voir choir les chevillettes, je ne remarquai rien qui p°t me laisser croire qu'il y avait là un passage secret. Dépité, je retournai dans la rue pour essayer l'autre porte. Je repris mon poste initial et m'allumai une clope.

Il n'y avait plus ,me qui vive dans la rue, et sans quitter la lourde des yeux, je commençai à faire les cent pas. C'est sympa, les cent pas.

254

Au coin de la rue, je remarquai une grosse berline noire garée à cheval sur le trottoir, le capot pointé vers le restau. Un type seul, au volant, en surveillait ostensiblement l'entrée, jetant des coups d'œil à droite et à

gauche, comme s'il attendait quelqu'un. Je le vis sursauter quand la porte du Hamami s'ouvrit sur un couple qui décarrait, puis reprendre sa position initiale et passer un coup de fil sur son portable. N'ayant rien de mieux à

faire, je décidai de lier connaissance. Ouvrant la portière passager, je m'assis d'office à côté de lui, prêt à l'assommer s'il accueillait défavorablement mon intrusion.

- Je crois que je vais la prendre, dis-je, mais sans les options. La ronce de noyer, pour le tableau de bord, je trouve ça un peu chichiteux...

Interloqué, je ne terminai pas ma phrase. C'était Tony. Lequel des deux fut le plus surpris, je ne saurais le dire. Ce que je sais, en revanche, c'est que de mon côté, la surprise céda rapidement le pas à l'exaspération.

- qu'est-ce que tu fous là, connard?

- Sam ! J'étais s'r que vous viendriez... Je... Je suis avec vous... Je suis votre allié...

- Rentre chez toi, grognai-je en rouvrant la porte, la baby-sitter va s'inquiéter.

- Regardez... regardez... dit-il fébrilement en me montrant un petit Derringer que sa mère avait d° lui offrir pour son cinquième anniversaire.

Une amie à moi a bien voulu me le prêter. Moi aussi je suis armé, maintenant !

- qu'est-ce que c'est? Un b,ton de rouge à lèvres ? Rentre, je te dis.

- Non, refusa-t-il avec aplomb. On a commencé ensemble, on finira ensemble... Je sais... Vous m'en voulez... Mais laissez-moi une chance...

Sam... Je

255

vous en prie... Tout le monde a droit à une seconde chance... Je vous jure que vous ne le regretterez

pas...

ç moins de l'assommer sur place, il m'aurait fallu au moins le secours d'une section d'assaut de U.S. Marines pour déloger ce con-là, qui s'agrippait à son siège comme un paraplégique promené au bord d'une falaise par un parent astigmaté, et je me dis qu'après tout, il était venu de son plein gré, et que si l'idée de monter au casse-pipe lui procurait des sensations, rien ne m'autorisait à l'en priver. D'autant plus qu'un élément de diversion serait certainement le bienvenu, à un moment ou à un autre de l'assaut. Ravalant ma rancune, je jetai un coup d'œil à l'entrée du Hamami, tandis qu'il continuait à m'implorer.

- Je vous en supplie, Sam...

- O.K., mais je te préviens, il va y avoir de l'action. Au fait, c'est quoi, cette caisse? fis-je en désignant la berline fabriquée à Berlin.

- Ben, c'est ma voiture. Pourquoi? Resongeant à tous ces tacots dont nous avions

usé les banquettes depuis mon arrivée, je ne pus m'empêcher de l,cher

la bride à ma curiosité en lui demandant :

- Et pourquoi tu m'as pas dit que t'avais une
caisse ?

¿ quoi il me fit cette réponse dont l'ingénuité aurait réussi à faire
poiler un jury de procès pour crimes contre l'humanité :

- Vous me l'avez pas demandé !

Sur sa lancée, après avoir renseigné l'homme, il crut bon de mettre en
garde le détective privé.

- Faut y aller mollo, il doit être sur ses gardes. Le lecteur aura sans
doute remarqué au fil de

ces pages - ou alors, c'est qu'il a vraiment de la 256

merde dans les yeux - que ma connaissance di français est proche de la
perfection.

Il est pourtant des expressions dont le sens littérai continue à
échapper au natif de Brooklyn qu < je suis. C'était le cas. Je fis comme
si de rien n'était.

- Et une fois qu'il est dessus, risquai-je qu'est-ce qu'il y fout, sur ses
gardes?

- C'est une expression, Sam, m'apprit-il.

- Eh bien on va s'y mettre aussi.

- Se mettre o'?

- Sur les gardes de Zeb.

Le plus alzheimerien des stratèges du Pentagone n'aurait pas manqué
de me faire remarquer que mon plan d'attaque était pour le moins
frontal.

Poussant la porte du restau, talonné par Tony, je traversai la moitié de
la salle, sans déclencher le plan Orsec. Tout y était occupé : les tables,
les serveurs, les maîtres d'hôtel, les danseuses et les toilettes, et une
version arabisante du Baba O'Riley des Who flottait dans l'air enfumé.

La main sur le 357, j'étais prêt à réagir au quart de tour, tout en sachant que, dans l'intérêt de tous, il valait mieux retarder au maximum le moment de la mise à feu. D'ailleurs, c'est les mains vides que finirent par nous fondre dessus trois gardes de Zeb après nous avoir repérés alors que nous nous approchions du bar du fond.

C'est donc à mains nues, mais en gardant mes pompes, que j'engageai le combat, dégageant mes trois adversaires avec une soudaineté qui les laissa non seulement pantois mais surtout sur le carreau. La figure que j'exécutai là, composée au départ d'une double vville avec dégagement latéral à coups de saton dans la gueule et de coude au plexus solaire, m'avait valu dans les commandos la

257

gloire de lui voir attribuer mon prénom, et quinze ans après, je venais encore d'en vérifier l'efficacité. De son côté, Tony, sans doute influencé

par sa passion pour les films de karaté, s'était mis dans une position évoquant, mais de très loin, celle de la sauterelle à moustaches, et, tout seul dans son coin, prêt pour l'attaque d'un ennemi invisible, il poussait des petits cris de chat venant d'apercevoir un berger allemand.

La clientèle, quant à elle, manifestait moins discrètement son effarouchement. Ces dames commençaient à pousser des cris d'or frais - plus frais en tout cas que celui qu'elles exhibaient par kilos, et avec une certaine vulgarité, autour de leurs cous, de leurs poignets ou de leurs doigts - et ces messieurs se levaient en h,te, comme s'ils se souvenaient brusquement d'un rendez-vous très important à l'autre bout de la ville.

L'affolement monta d'un cran avec l'irruption de quatre gorilles, fraîchement libérés de leurs cages, et donc très énervés. Pour les calmer, j'attrapai une table, après l'avoir dégagée des plats en sauce qui l'encombraient, et la projetai à la rencontre des nouveaux arrivants que ma manœuvre surprit, ralentit, mais ne découragea pas, comme en témoignèrent ces automatiques Uzi équipés de silencieux qui apparurent comme par enchantement entre leurs mains. J'attrapai Tony par le col et l'entraînai en plongeant derrière le bar, le 357 à la main. Un essaim d'abeilles en furie se mit à voler au-dessus de nos têtes, sifflant à nos oreilles avant d'aller exploser des bouteilles, des verres, des carafes et un immense miroir qui se pulvérisa en une pluie d'étoiles qui nous tombèrent dessus au lieu de se mettre gentiment en orbite.

Tout mouvement nous était par conséquent interdit, mais je désobéis quand même en glissant

258

sur le sol avec des mouvements de reptation qu'auraient fait venir des chaleurs à un alligatoï femelle, et me roulai en boule dans un angle - déjà

- mort, d'où je pus expédier un pruneau qui fit mouche, en allant farcir l'épaule d'un de nos assaillants.

Côté clients, c'était maintenant la franche panique, et, si je n'avais été

au centre de l'action j'aurais pu croire, à entendre les hurlements dans la salle, qu'on venait d'y lâcher un troupeau de toros de combat, ou que Brigitte Bardot en avait franchi le seuil sans prévenir.

Notre position était pour le moins inconfortable. Impossible de bouger le petit doigt sans risquer de se faire assaisonner sévèrement. Aucune issue.

Un lapin tétanisé par les phares d'un semi-remorque arrivant sur lui à fond la caisse aurait eu plus d'espoir de s'en tirer. Pourtant, le silence se fit d'un seul coup, alors que s'élevait la voix de Zeb, vibrante d'une fureur glacée.

- Je les veux vivants.

- Game over, dis-je à Tony qui s'était recroquevillé dans un coin comme pendant un bombardement aérien. Si tu veux te lancer dans une autre partie, il faut aller faire de la monnaie.

36

Le fameux repaire dont m'avait parlé Yasmine existait bel et bien, au sous-sol du Hamami. C'est là que nous descendit sans ménagement une escouade de gros bras, dans une pièce dont l'ambiance glauque, à base de lumière tamisée par des nappes de fumée, aurait suffi à provoquer une érection partielle chez la grande majorité des cinéastes indépendants new-yorkais.

C'est là que nous nous retrouvâmes avec Tony, assis et ligotés sur deux chaises, surveillés de près par la garde prétorienne de notre ami, le crapaud levantin. Lui-même était assis face à nous, à même son bureau, ses deux petites jambes d'enfant privé de calcium pendant

dans le vide. Il tenait la Bittzer Brau à la main. Commenant à le connaître, je savais que la grimace qui déformait sa bouche n'était pas le fait d'une crise de colique néphrétique, mais qu'il nous souriait.

Je lui souris en retour. Bref, nous nous sourîmes.

Tony faisait la gueule.

- Au moins vous n'aurez pas tout raté, attaqua-t-il. Vous allez assister à un moment historique.

Par jeu, plus que par défi, je ne pus m'empêcher de lui répondre : 261

- «a, si tu me détaches, je te garantis que ta gueule aussi va vivre une première mondiale.

- Mon cher ami, me fit remarquer Zeb à juste titre, quand on n'a pas les moyens de son insolence, on se tait.

Pour m'en persuader tout à fait, un des gardes me colla une mandale portée, comme pour vérifier le bon enracinement de mes dents de sagesse.

L'ensemble, garanti d'origine, tint bon.

- Yuri ! ! gronda paternellement Zeb. Pas de violence désordonnée...

Gardons cela pour plus

tard...

Yuri aurait bien continué sur sa lancée, mais, sous la baguette de son dompteur, il remonta sur son tabouret, en grondant de désapprobation.

- Vous êtes perspicace, monsieur Murchison, enchaîna Zeb en se saisissant de la Bittzer. Cette bouteille n'est pas seulement un objet de collection.

Se laissant glisser de la table, il vint se planter face à moi, ce qui me permit d'avoir son regard à mon niveau, quand bien même j'étais toujours assis, et, sans me quitter des yeux, il commença à débarrasser le goulot de son enrobage de plomb.

- En fait, continua-t-il, ce cher Herr Bittzer, tout passionné de vin qu'il f't, avait hérité d'une mission un peu spéciale.

Il marqua une pause, en finissant de décapsuler la bouteille. Nous avions affaire là à un maître du suspense. Il fit signe qu'on lui tende un tire-bouchon et, ainsi équipé, entreprit d'attaquer le liège en poursuivant :

- Il devait protéger l'équivalent de cent millions de francs-or, bijoux et autres objets précieux, confisqués à des familles françaises de confession judaïque. Au moment de la retraite, au lieu 262

d'emporter ce trésor avec lui en Allemagne et de courir le risque d'être capturé avec, il préféra tout cacher sur les terres du château. Il était persuadé qu'un jour où l'autre il pourrait le récupérer. Et tandis que les alliés approchaient, il inscrivit sur des cartes l'emplacement exact de son butin.

Nouvelle pause. D'un mouvement délicat du poignet, il déboucha la bouteille avec un " plop " qui fit sursauter tous les gardes, tant il ressemblait au son du silencieux des armes automatiques, à moins que la dernière campagne de prévention ne les eût sensibilisés plus que de raison au fait -

indiscutable - que l'alcool tue, lui aussi, tout aussi discrètement. De son côté, Zeb ne laissait transparaître aucune émotion. Il renifla le goulot et fit la mine dégoûtée d'un télévangéliste tombé par hasard sur la petite culotte de la Ciccolina.

- Hum, je crains que cette malheureuse n'ait mal supporté tous ces voyages.

Il versa le contenu de la bouteille dans six verres disposés en ligne devant lui, jusqu'à la dernière goutte, et reprit son passionnant exposé.

- Bittzer dessina deux cartes, et les colla au verso des étiquettes de deux bouteilles. La première fut envoyée en Allemagne, à l'attention personnelle d'Hitler. L'autre accompagna Bittzer dans sa retraite précipitée à travers la France. Hélas, à la frontière alsacienne, il fut capturé par des résistants des Forces françaises libres. Ils débouchèrent la bouteille, y goûtèrent, puis décrétèrent qu'il s'agissait d'une piquette fridoline, la brisèrent, et firent sauter en prime la cervelle de Herr Bittzer. Au moment de la chute de Berlin, Hitler...

Je connaissais la suite. Je me permis de l'en informer : 263

...

- «a va, on a déjà été renseignés par la Kom-mandantur.

- Très bien, approuva Zeb. Il ne reste donc plus qu'une carte.

Thé,tralement, il brandit la bouteille, et nous annonça, d'un air victorieux :

- Et la voici !

Il la regarda en transparence, et sembla tout à fait satisfait par ce qu'il venait de découvrir.

- Parfait... C'est parfait-Gomme si nous étions là pour fêter le départ à la

retraite du préposé au courrier de son entreprise, il se saisit d'un verre, invita quelques-uns de ses saint-bernard à faire de même, invitant deux d'entre eux à nous faire trinquer de force. Son toast fut des plus sommaires :

- Et maintenant buvons.... Le dernier verre, messieurs, ajouta-t-il en tendant le sien vers nous.

...vitant de joindre le geste à la parole, il se contenta de humer le pinard tandis que ses subalternes se prenaient pour des Inquisiteurs de la grande époque en essayant de nous faire jouer au célebrissime supplice de l'eau.

J'engloutis le contenu de mon verre, pour leur recracher aussitôt à la gueule en me justifiant :

- Non merci... Je conduis.

Tony, gourmet avant tout, fit la grimace d'un musulman forcé de go°ter à

une andouillette, et aggrava son cas en se fendant d'un commentaire désobligeant pour notre hôte :

- Pouah ! C'est du vinaigre.

Zeb en perdit instantanément son sourire constipé. Lançant un trousseau de clés de voiture à l'un de ses sbires, il lui dit, en attrapant la bouteille :

- Karim, je veux être là-bas avant la fin de la nuit.

Enfilant un pardessus en daktari peigné, i amorça sa retraite, non sans nous avoir avertis d< ses intentions :

- Faites comme chez vous... Je serai de retou en début d'après-midi. Et nous aurons une conver sation plus amusante...

Elle amusait déjà, semblait-il, quelques-uns de; molosses qui sortirent à

sa suite en ricanant et er nous jetant des regards mauvais ; deux d'entre eux plus sérieux, décidant de rester à nos côtés jusqu'ï leur retour, histoire de tuer le temps. En attendant mieux.

J'en connais qui, dans notre situation, auraient laissé sourdre une noire inquiétude : prisonnier' d'une bande de fumiers sans scrupules, coiffés au poteau avant même la ligne d'arrivée, promis à un avenir moins radieux que celui de l'héritier de Bill Gates, avec la perspective d'un petit ravalement de façade des familles précédant un délestage en bonne et due forme, avec pantoufles en béton, du haut d'un pont de la Seine, à moins que nos amis ne préférassent un démembrement à la scie égoÔne. Sans être d'une nature pessimiste, il me semblait toutefois légitime d'imiter les petits oiseaux prisonniers de leur cage et de se faire du mouron. Nos deux gardiens étaient assis face à nous, adossés au mur.

Le premier, plongé dans un baveux, semblait captivé par un article de fond sur la dépigmentation spontanée des culs de babouin, suite à l'usage de pesticides sur les bananiers, tandis que le second, Yuri, qui s'était permis de lever la main sur moi sans se soucier des conséquences de son geste auprès d'Amnesty International, m'observait en fumant une clope, avec un regard dont il e't été exagéré de dire qu'il débordait de tendresse.

L'envie me prit de le taquiner.

265

- Tu as entendu le Grand Vizir? Faut s'occuper de nous... J'ai envie d'une tige... Allez... Fais péter...

De mauvaise gr,ce - sans gr,ce du tout, d'ailleurs -, ledit Yuri agrippa une bédà dans son paquet personnel, la glissa entre mes lèvres purpurines avant de l'allumer avec un Zippo dont il fit passer la flamme à quelques millimètres de mon sourcil gauche, juste pour voir...

- Tu peux y aller, c'est ignifugé, le rassurai-je. Dis, t'oublieras pas de me secouer la cendre. J'ai peur de tacher mon costume...

- Patricktopaloff, maugréa-t-il, ou quelque chose d'approchant -
une insulte, en tout cas.

- Hey! J'en veux bien une aussi, s'exclama Tony, à ma grande surprise.

Je ne l'avais jamais vu fumer autre chose que du saumon.

- Tu t'y mets enfin? l'encourageai-je.' Tu sais que fumer provoque des maladies graves?

Avec un calme que je ne lui soupçonnais pas, surtout dans de pareilles circonstances, il me répondit, comme si je venais de lui demander l'heure :

- La cigarette du condamné, Sam. C'est une tradition.

Yuri, que le caractère pathétique de ce souhait ultime indifférait d'une manière quasi cosmique, extirpa une deuxième tige de son paquet et l'approcha du bec de Tony qui s'exclama alors :

- Et j'aimerais bien un cognac ! C'est que ça m'a secoué, toutes ces histoires! justifia-t-il, alors qu'on ne lui demandait rien.

Je crus un instant qu'il avait pété une durite, et que toutes ces émotions avaient eu raison de son entendement.

266

- Tu choisis tes moments pour picoler, toi, fis-je remarquer.

- J'y tiens, insista-t-il en ponctuant ses prop d'un coup de pied rageur sur le tapis. JE VEL UN COGNAC ! ! !

Yuri, perdant quelque peu de son flegme soviétique - pour autant qu'une telle chose ait jam; existé - l,cha un deuxième juron en s'empara d'une bouteille de XO.

- Anneroumanov, marmonna-t-il en en versa dans un verre la moitié d'un jerrican et en le f; sant boire cul sec à Tony avant de lui recoller maudite clope dans le clapoir et de rallumer se Zippo.

La suite des événements s'enchaîna alors à ui telle vitesse que seule une rétine exercée comme mienne - dressée à discerner dans les

romans po ciers de mes confrères la surcharge pondérale < poncifs au paragraphe carré -

était capable de ça ter.

Tony recracha violemment le cognac sur flamme du briquet, ce qui eut pour effet de transformer en torche, dans un premier temps, dans un second de foutre le riff au fameux Yui que la surprise, puis la douleur firent partir Ä vrille, avec des hurlements de macaque femel lors d'une parturition à

problème. Je réagis < . quart de tour en balançant un coup de saton dai les bijoux de famille du deuxième garde - d < bijoux fantaisie, à en croire le bruit de verre écra; qui en résulta - au moment o' il esquissait le gesi de se lever pour jouer aux pompiers.

Toujours prisonnier de ma chaise, la manúuvi n'avait pas été des plus faciles à exécuter, mais l rage me donnait des ailes, et sur ma lancée, j remis le couvert dans les joyeuses de Yuri, sar 26

doute la seule partie de son individu qui le rest,t encore, joyeuse.

Revenant sur son copain qui ger-bait sur la moquette l'équivalent de deux couscous royaux, j'entrepris de lui travailler la face à coups de talon, jusqu'au point de ne plus pouvoir dire avec certitude si c'était l'estomac qu'il avait dans les talons, justement, ou l'inverse. Puis je revins sur Yuri, histoire de ne pas faire de jaloux, et cela, jusqu'à l'extinction des feux.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le combat cessa, faute de combattants. Tony, toujours ligoté sur sa chaise, était fier comme un pou ayant réussi l'ascension du cr,ne de Kojak. Son air fanfaron me fit marrer.

- Le métier commence à rentrer, dus-je admettre.

37

«a faisait une éternité que je n'avais pas conduit une bagnole ayant une écurie de pur-sang au grand complet sous le capot, mais je n'eus besoin que de quelques minutes pour retrouver les sensations. Tony, sanglé sur le siège du passager, s'efforçait de rester concentré sur la carte de France dépliée sur les genoux, sans rien laisser paraître des regrets qu'il éprouvait de m'avoir cédé le volant de son automobile. Il m'indiquait le chemin dans le dédale des rues de Paris en m'enjoignant

toutes les trois secondes à lever le pied. J'évoquai à nouveau le thème de la voiture-cachée-mystère-pochette-surprise.

- quand même... T'aurais pu dire plus tôt que t'avais une bagnole...

- Je ne m'en sers jamais dans Paris. Trop d'embouteillages...

Comme par un fait exprès, nous débouchâmes à l'instant même sur la place Clichy, saturée de bagnoles, en dépit de l'heure tardive. Soulagé par cet obstacle qui de toute évidence ne pouvait que nous ralentir, Tony m'expliqua alors que la foule de connards peinturlurés qui bloquait la circulation en gesticulant et en bramant comme s'il s'était agi 269

de débusquer une colonie d'ours sauvages réfugiés dans une forêt n'était autre que la troupe des supporters brésiliens venus encourager leur équipe à l'occasion d'un match de foot les opposant aux indigènes locaux.

Lesquels, à en croire la mine extatiquement stupide de tous ces crétins, avaient dû se prendre une branlée d'anthologie.

Le football m'intéressant au moins autant que les problèmes des producteurs de chou-fleur confrontés à la question des quotas européens, je décidai de rappeler à tous ces amateurs de samba le bon souvenir d'Ayrton Senna, et déboîtai pleins phares sur le trottoir, le klaxon coincé, provoquant le même genre de panique que les éléphants, lorsqu'ils sortent de la piste du cirque, pour aller piétiner les premiers rangs. Heureusement - si l'on veut

- ma sortie de route intempestive fit plus de peur que de mal, et, pour autant que je sache, je réussis à ne rien écraser de vivant, à l'exception d'une demi-douzaine de pigeons et d'un fox à poils durs. Tony se tenait maintenant accroché à la poignée de la porte comme s'il s'était trouvé à

bord d'un hélicoptère piloté par Ray Charles. Seul point positif et réconfortant dans son stress maximal : le paysage défilait à une telle allure qu'il était obligé de rester concentré à mort sur les indications à

me donner, même s'il le faisait en soufflant d'une voix blanche, comme un poitrinaire en fin de parcours.

Les vingt-quatre canassons de la Merdессesse avaient beau être fiscaux, ils se mirent à hennir pour de bon quand je filai un sacré coup de cravache sur le champignon, au moment où, débouchant de la place

de l'...toile, j'attaquai l'avenue de la Grande Armée à contresens pour gagner du temps, en vue de rejoindre le périphérique. On se serait cru dans un jeu vidéo, avec plein d'obstacles

270

qui surgissaient sur notre chemin au demi moment, rien que pour faire chier. Mais je n'étais pas d'humeur à faire mumuse. Je voulais rallier ch

,teau de Touraine en même temps que Ze peut-être même le devancer de quelques minute histoire de lui faire une surprise. Tony, résigné laissait faire, m'épargnant désormais ses con mentaires et ses recommandations puisés dans manuel de la Prévention routière. C'est seulement quand l'aiguille du compteur indiqua que nous venions de dépasser les 240 km/h sur le périph - alors que des flashes crépitaient en rafale sur le bas-côté -

qu'il crut bon de me faire remarquer

- On va trop vite, Sam. On fait sauter tous les radars, ajouta-t-il avec un petit rire nerveux.

- Souris, lui conseillai-je. «a te fera des photos souvenirs.

*

* *

Je ne relâchai la pression sur la pédale d'accélérateur que lorsque nous quittâmes l'autoroute à niveau de Tours, soit une petite heure, montre en main, après avoir quitté le restaurant. Et en croire Tony, il était regrettable que nous n'ayons pas eu l'idée d'embarquer un huissier avec nous, car, sans aucun doute, nous venions de pulvériser un record digne de figurer dans le Grand Livre des Records stupides.

Il était blanc comme le complet de Julio Iglesias après une nuit dans un verre de Stéradent. J'allai lui proposer une clope sans lui en proposer, pour ne pas l'encourager dans son vice naissant, et lui claqua l'omoplate pour l'aider à recouvrer ses esprits.

- Si t'aimes pas la vitesse, la prochaine fois t'achèteras une Trabant!

Paraît qu'ils en soldent chez les Popov.

271

Nous roulions maintenant sur des petites routes dégagées, alors que le jour venait à peine de se lever et qu'un soleil encore tout discret faisait courir sur les terres des traînées safranées du plus heureux effet.

- Beau pays, y'a pas à dire, ne pus-je m'empêcher d'apprécier, histoire d'alimenter une conversation qui se limitait, du côté de Tony, à m'indiquer d'un geste la direction à suivre lorsque nous approchions d'un embranchement.

Mais, de minute en minute, je le sentais revenir à la surface, et, lorsqu'il émergea tout à fait, ce fut pour m'abreuver en détails d'ordre historique sur la région que nous traversions.

- Le jardin de la France, Sam ! Nous roulons au milieu de l'histoire avec un grand H ! Songez donc que des dégustations récentes de vins de Touraine, récoltés au milieu du xixe siècle, ont montré des traits de caractère plus que semblables avec des vins d'aujourd'hui ! Et vous savez pourquoi ? Je vais vous le dire ! Si ! Parce que chacune des appellations n'est élaborée qu'à

partir d'un seul cépage ! ...tonnant, n'est-ce pas ? Si ! Sans oublier bien sûr le jeu combiné des influences atlantiques et continentales, l'orientation est/ouest des vallées, le mélange d'argile et de calcaire, et parfois même de savez-vous quoi ? Je vais vous le dire ! Si ! De silex et de sable !

Pour le faire taire, je dus le menacer de ramener l'aiguille du compteur dans le rouge. L'effet fut instantané. Pour la forme, il essaya encore un peu :

- Et nous sommes à deux pas de la patrie de Ronsard, de la rosé et des rois de France. Vous n'avez jamais entendu parler de la douceur angevine ?

- De la quoi ?

272

- De la douceur du pays d'Anjou...

- question douceur, tu risques d'être surpris par ce qui nous attend, le mis-je en garde.

- Attention, Sam, indiqua-t-il avec une certaine brusquerie, précisément.

Nous y sommes presque.

Effectivement, un panneau planté à l'entrée d'un chemin de terre indiquait la direction du ch,teau de La Tremblaye. Je m'y engageai avec souplesse, en gardant une vitesse suffisante pour voler au-dessus des nids-de-poule. Les suspensions protestèrent pour la forme avec le bruit d'une couvée de chats écrasés sous la botte d'un promeneur distrait. Tony se contenta, pour tout commentaire, de lever les yeux au ciel.

¿ notre grande surprise, le ch,teau n'était pas un de ces manoirs pittoresques rafistolés pour ressembler à une antiquité de dessin animé, mais à une authentique place-forte avec tour de garde et murailles de pierre recouvertes avec le temps par une végétation aussi dense que le système pileux de substitution d'Elton John.

Ce qui nous surprit plus encore, c'est que nous n'étions pas les seuls à

nous intéresser au ch,teau en question, puisque sept cars de touristes stationnaient en épi dans la cour principale, ainsi que quelques bagnoles, au nombre desquelles, garée derrière un bus à impériale, une Béhème semblable à celle de Zeb. Mentalement, je tirai un petit coup de chapeau à

son chauffeur qui avait su conserver sa légère avance sur nous. Il me faudrait penser à lui proposer la revanche, pour notre retour sur Paris.

S'il était encore vivant, bien entendu. Je garai la caisse discrètement entre deux cars, et dis à Tony, en désignant le parking :

- qu'est-ce que c'est que ce bordel encore?

- Aucune idée, Sam, me répondit-il. Un piège à touristes ou un truc dans le genre.

273

- ¿ partir de tout de suite, tu me suis, et tu fais exactement ce que je dis. Capice ?

Il opina en ouvrant un Opinel.

- qu'est-ce que tu fous? lui demandai-je. T'as apporté un casse-cro°te?

Avec un air de conspirateur, il se glissa hors de la bagnole et s'approcha de celle de Zeb, courbé en deux comme un Comanche sur

le point de bondir, ou comme un vacancier victime d'une attaque sauvage de tourista.

Une minute plus tard, il avait crevé les deux pneus arrière, et revenait vers moi l'air triomphant. Je ne pus m'empêcher de sourire devant tant de bonne volonté.

- C'est bien, lui dis-je. On a vu les mêmes films. Maintenant, plus d'initiatives, O.K.?

- O.K., approuva-t-il en me jetant un regard de fier-à-bras.

Dans la cour du château, deux à trois cents personnes étaient attablées pour le petit déjeuner. Un mélange cosmopolite de Belges, de Ricains, de Brittons et de Japonais qui se gointraient, l'appareil photo en bandoulière, pendant qu'un orchestre de musiciens déguisés en baladins du XVIIIe leur servait des versions baroques de standards du type La Danse des canards ou Candie in thé Wind en ayant l'air de s'emmerder plus profondément encore que s'ils avaient été en train d'écouter l'intégrale du discours de Fidel Castro sur " Le nécessaire redressement du marché de la canne à sucre, dans le cadre d'une politique agricole commune aux Caraïbes

".

D'un coup d'oeil, je repérai un sbire de Zeb qui, bien qu'il n'eût pas de collègue de sexe féminin à ses côtés, montait la garde devant une porte jadis dérobée, mais restituée depuis longtemps. Je fis 274

signe à Tony de me suivre ; et, passant de table en table en nous mêlant aux touristes, nous parvînmes à nous approcher d'une dizaine de mètres du guetteur sans nous faire remarquer. Comme la table où nous échouâmes était occupée exclusivement par des Japonais enthousiastes, je jugeai plus prudent de ne pas nous y attarder, et, après avoir fait signe à Tony de se tasser en se faisant le plus discret possible, j'allai m'enfouir dans la végétation murale. Telle une araignée s'apprêtant à récupérer son en-cas empêtré plus loin dans la toile, je m'approchai sournoisement du bodyguard, comme dit Jean-Claude Van Damme quand il veut parler d'un garde du corps.

Manifestement, ce gros con ne s'attendait pas à ma petite visite et il eut à peine le temps de comprendre qu'on l'agrippait par le cou, et qu'on lui dévissait la tête jusqu'à en faire claquer les vertèbres cervicales avec un bruit de bois trop sec. Il se liquéfia dans mes bras et je le laissai couler à mes pieds avant de le pousser dans le fourré. Tony, qui ne m'avait pas quitté des yeux, avait à nouveau l'air

épouvanté.

- Sam ! ! ! ! s'exclama-t-il, tandis que la table de Japs, croyant en un toast porté en l'honneur du Soleil levant, attrapaient leur godet en s'écriant joyeusement à leur tour :

- Sam!!! Sam!!!

Je fis signe à Tony de venir me rejoindre, ce qu'il fit du pas chancelant d'une girafe ayant englouti quelques litres de trop, en jetant des regards effarés sur le buisson o' j'avais jeté ma victime.

- Rassurez-moi, vous ne l'avez quand même pas...

Je le coupai sèchement, fatigué par toutes ses jérémiades : 275

- Une fois que t'es dans le guêpier, faut tuer les guêpes.

Décidé à ne pas épiloguer sur les avantages comparés de l'angélisme et de la brutalité, je lui fis signe de me suivre à l'intérieur du ch,teau. La petite porte défendue par feu l'employé de Zeb donnait accès à un escalier qui descendait en colimaçon vers le sous-sol. On n'y voyait rien là-dedans, et c'est avec la prudence de poules traversant une réserve de renards argentés que nous nous engage,mes dans ce sombre boyau.   la lumière de mon briquet, nous progress,mes pendant quelques minutes en évitant de prêter attention aux abominables odeurs de moisissures et aux dizaines d'insectes sautillants, rampants et bondissants dont notre intrusion dérangeait la tranquillité.

De toute évidence, la Portugaise chargée du ménage dans le coin avait dû

repartir pour son pays natal depuis quelques années déjà. A vue de nez, j'étais tenté de dire à l'époque de l'abdication de Salazar, à la fin des années 60. L'escalier semblait s'enfoncer indéfiniment sous terre, et je commençais à m'en inquiéter lorsque nous but,mes sur une paroi en parpaing.

Elle avait été fraîchement défoncée, à en croire l'état des gravats qui jonchaient le sol, et la masse abandonnée là. Nous continu,mes, nonobstant, notre descente pour déboucher quelques minutes plus tard sur une salle minuscule, au moment même o' je venais de prendre la décision de remonter vers la surface pour louer des équipements de spéléologie.

Si j'avais fait cela, j'en aurais profité pour revenir accompagné d'un médecin légiste, car après avoir buté sur quelque chose de mou et de volumineux posé sur le sol, j'eus la surprise - et je dois 276

admettre que c'en fut une - de découvrir qu'il s'agissait de Zeb et de ses trois gardes, allongés comme des sardines attendant la mise en boîte (ou plutôt comme des houblons attendant la mise en bière). Tous les quatre souriaient aux quatre vents, façon kabyle, comme s'ils se réjouissaient du néant dans lequel ils venaient de plonger. En les contemplant je repensai à

ces quelques mots dus, je crois, au grand Walt Whitman (si toutefois je ne confonds pas avec une des toutes premières chansons de Joey Ramone) :

Humain, mon semblable, mon frère, qu'elles sont innombrables ces contradictions qui te pétrissent, qu'ils sont infinis ces paradoxes qui te façonnent... "

Ce fut Tony qui rompit ce silence horrifié, en s'exclamant justement :

- quelle horreur !

À voix basse, je le calmai en l'enjoignant à mettre la sourdine :

- J'ai déjà vu pire dans ton émission. Et parle moins fort!

La voix tremblante comme si je l'avais enfermé deux heures dans un congélateur, il implora en soufflant :

- Là... il faut prévenir les flics. Je me f,chai :

- Mais c'est une obsession ! Va voir un psy ! Je détaillai les quatre macchabées et ramassai

une lampe torche qui avait glissé entre eux. Travail impeccable. Les mains ficelées dans le dos, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, aucune trace de lutte : une affaire de pro. Des agneaux égorgés sans avoir compris ni pourquoi ni comment, voilà un spectacle qui en eût ému plus d'un, mais je dois avouer que, bien qu'élevé dans des sentiments chrétiens, je n'éprouvais rien qui pût s'apparenter

277

de près ou de loin à de la compassion en regardant ces quatre connards.

Du reste, en enjambant Zeb pour continuer mon circuit-découverte, je me fis la réflexion d'Arms-trong débarquant sur la lune : " Un petit pas pour l'homme, un pas de géant pour l'humanité. " Avant d'aller plus loin, je palpai sommairement l'un des gardes, et ne tardai pas à découvrir, coïncé

entre ses reins, un Mauser en parfait état, que je passai à Tony après en avoir fait sauter le cran de sûreté.

- Mais... je ne sais pas m'en servir, m'objecta-t-il.

- T'as juste à appuyer sur la détente. «a part tout seul. Allez, aide-moi, lui intimai-je, en attrapant Zeb pour le ranger le long du mur, dans un renfoncement où nous les empilâmes, lui et ses petits amis, dans un souci doublement louable d'ordre et de discrétion.

Ça contrecœur, il me fila un coup de main pour dégager le passage, me faisant remarquer que les victimes pesaient des " ,nes morts ", métaphore dont la justesse me frappa. Cela fait, nous reprîmes notre exploration.

La salle où nous nous trouvions donnait sur un souterrain qui nous attendait, la gueule grande ouverte, et dans lequel nous nous engageâmes en silence, le faisceau de la lampe trouant l'obscurité pour nous faire découvrir des murs rongés de salpêtre le long desquels cavalaient des familles de rongeurs dérangés par la lumière. Après quelques mètres, je fis brusquement signe à Tony de ne plus faire un geste. Un bruit étrange, ressemblant à celui d'une machine à coudre déréglée, résonnait sous les voûtes du souterrain, et il me fallut quelques instants pour en déterminer la provenance. Je

278

fus rassuré de découvrir que c'était seulement Tony qui claquait des dents.

- «a va? m'inquiétai-je.

En murmurant, comme s'il s'était trouvé dans un confessionnal, il me confia :

- Ambrose Bierce a dit : " Le couard a peur avant le danger ; le lâche a peur pendant le danger ; le courageux a peur après le danger. "

- Et alors?

- Faudra que je lègue mon corps à la science. J'ai l'impression d'être les trois à la fois.

- On fera l'autopsie plus tard. Pour l'instant ferme-la, ou je te fais bouffer ta chemise.

Je la fermai moi-même au moment où je lui ordonnai de le faire. Je venais d'entendre le son d'une voix, plus loin dans le souterrain. Nous reprîmes notre promenade matinale en nous déplaçant plus délicatement que si nous avions marché sur des úufs de saumon. Le souterrain tournait à angle droit, quelques mètres plus loin, et maintenant, c'est distinctement que nous entendions le son d'une conversation animée. J'éteignis la loupote, et, le 357 soudé à la main, glissai jusqu'à l'angle du mur, Tony miraculeusement muet scotché à quelques centimètres.

Le spectacle qui s'offrit à nos yeux aurait flanqué des palpitations au président du fan-club de Steven Spielberg. Sous la lumière dansante de lampes torches à l'ancienne, ils étaient une demi-douzaine à s'activer sous les ordres d'un géant à crinière de lion qui tenait la Bittzer à la main et indiquait aux autres où creuser exactement.

Cinq caisses métalliques, ornées de la célèbre et indémodable swastika, avaient déjà été exhumées, et un type équipé d'un chalumeau oxhydrique et d'un masque de protection s'activait à en dessouder les cadenas. Inutile de dire qu'en les attaquant

279

au chalumeau, il avait autrement plus de chances de percer que s'il s'était contenté d'un écrivain ordinaire. D'ailleurs deux des caisses étaient déjà

ouvertes, et h,tivement fouillées.

- Maniez-vous, leur dit le géant vert - vert-de-gris, pourrait-on même oser. Il en reste encore une. quand je pense qu'il va falloir se les trimballer après...

Allumant ma lampe, je choisis cet instant-là pour faire mon entrée en scène, peu spectaculaire, mais inattendue. Le 357 pointé sur la gueule du chef de groupe, je commentai à chaud ses petits tracas.

- C'est s'r, avec les mains en l'air, ça va pas être commode. Allez, mains sur la tête, tout le monde.

Tony, reprenant du poil de la bête, se tenait maintenant à mon côté, le flingue également pointé vers les fossoyeurs du dimanche. Comme nous n'étions pas attendus, personne ne cacha sa surprise de nous trouver là.

Mais, au lieu de s'ébaubir, ils échangèrent des regards furieux en s'exécutant. Sans les quitter des yeux, je lançai à Tony :

- Maintenant tu peux appeler la police. Demande. Je suis s'r qu'un de ces trous du cul a un portable sur lui.

38

Le chevelu me regardait crnement, avec u sourire o' une sœur carmélite aurait réussi à deviner l'invitation qui m'était faite d'aller me faire sodomiser. Je m'apprêtais à décliner cette offre aussi muette que sincère, mais n'en eus pas 1 temps. Un objet froid et métallique, ressemblant, s'y méprendre au canon d'un pétard, venai d'entrer fermement en contact avec ma nuque tandis qu'une voix féminine s'en excusait en ces termes :

- Je vous proposerais bien le mien, mais il n'y ; plus de piles...

Tony réagit le premier en laissant tomber de surprise son flingue à ses pieds, la bouche grande ouverte comme s'il s'était trouvé chez l'oto-rhinc pour un problème d'amygdales. Sous le choc, il se mit à bredouiller.

- Clo... Clo ! ! ! Clo... Clo...

- Il est de retour? hasardai-je.

- CLAUDIE ! ! !

- Ma chérie, tu tombes à pic, lança l'homme au chalumeau, sans se découvrir pour autant.

- C'est pour ça que tu m'aimes, amour... lui assura-t-elle.

281

En l'chant mon 357, je lançai un coup d'oeil à Tony. S'il avait pris la peine de me regarder, il y aurait eu une quantité de reproches suffisante pour se sentir coupable pour au moins sept générations.

- On peut pas vivre avec elles ; on peut pas vivre sans elles, lui glissai-je avec fatalisme.

Le type à la crinière de uhlan saisit son flingue en m'intimant de la fermer, et nous mit en joue à son tour.

- Il manquait plus que ces deux enculés, dit-il d'un ton désobligeant, confirmant en paroles une fixation névrotique assez nette sur un sujet que son regard n'avait fait que suggérer avec délicatesse quelques secondes plus tôt.

Bien s'r, il ne s'exprimait pas ainsi en tant que uhlan. quelques ricanements fusèrent du fond du trou o' s'activaient les joyeux cantonniers. Je n'avais pas consulté de voyante depuis une éternité, mais sans être extra-lucide, j'imaginais sans peine la destination finale de la fosse qu'ils déblayaient avec un cœur retrouvé, s'ils parvenaient à nous loger une balle dans le cigare. Parti comme c'était, ils avaient leurs chances. L'homme au chalumeau s'était lui aussi remis à attaquer les verrous sans plus s'occuper de nous. Lorsque les pelleteurs extrairent une sixième et, semblait-il, dernière caisse, tous poussèrent un cri de victoire et l'Homme des Hauts Fourneaux sauta dessus pour l'attaquer derechef, comme s'il était particulièrement impatient de fouiller cette caisse-là.

Entre-temps, Tony, tout mortifié qu'il f't, s'était légèrement remis de ses émotions. Il pivota vers Claudie.

- quand je pense que je... Et que toi, pendant ce temps, tu travaillais pour ces... pour ces...

- Le mot que tu cherches, me permis-je, c'est fils de pute...

282

Ce n'était plus la petite Claudie charmante et effarouchée que nous avions connue qui nous répondit, mais une femme glacée et déterminée.

- Pas du tout, crut-elle important de rectifier. Je travaille pour moi. La moitié de cent millions, ça développe l'esprit d'entreprise.

- «a, je dois te rendre cette justice, lui rendit-il cette justice : tu n'auras pas ménagé ta peine. Tu as même su mettre une certaine passion dans ton travail, n'est-ce pas?

- N'est-ce pas? Cela dit, au passage, tu auras su me divertir, me nourrir, me faire rire... Et va savoir, ajouta-t-elle d'un ton à la fois goguenard et sensuel, peut-être même d'autres choses qui riment aussi en ir...

L'homme au chalumeau, bien qu'occupé à déberlinguer ses caisses, entendit ces derniers mots, et tourna la tête vers Tony. On ne voyait pas son visage, mais on avait du mal à l'imaginer en train de sourire.

Toutefois, il remisa son ressentiment par-devers lui, entre deux tournevis, car, à cet instant précis, le couvercle sur lequel il s'escrimait finit par céder. Il le fit sauter aussitôt et se mit à en sortir fébrilement non pas des lingots d'or, ni des objets précieux, encore moins des presse-purée, des démonte-pneus, des roulements à bille, des portraits de Jean-Paul II jeune, une jambe de bois, des rêveries de promeneur solitaire, un cardiologue, les K7 d'aérobic de Jane Fonda ou des bons d'abonnement à

Sélection du Reader's Digest, mais des liasses de papier. Soudain il poussa un cri, en découvrant un maroquin en cuir, rangé soigneusement dans une pochette imperméable fermée par un zip.

Il ouvrit la seconde, puis la première, examina les documents, alors qu'un silence de mort s'était

283

abattu sur la noble assemblée. Tout le monde était suspendu à ses lèvres, un peu comme les CDs de Sting à celles de son ami le chef Raoni.

- Les voilà, s'exclama-t-il. Les voilà, je les tiens enfin...

Le spectacle était plutôt étrange. Il y avait quelque chose de gothique dans cette atmosphère mêlée de suspense, de mort, de pourriture et de corruption. ǀ la lueur des flambeaux, les ombres de la petite troupe dansaient sur les murs, tandis que le type au chalumeau, toujours masqué -

peut-être s'était-il soudé la gueule dans un moment d'inattention -, levait les bras au ciel en signe de victoire, au comble de l'excitation.

J'en connais qui auraient tartiné des pages sur le sujet, mais l'eussé-je voulu, et ma muse m'e't-elle taquiné à ce moment-là, que Claudie, incarnation à elle seule du pragmatisme féminin, ne m'en aurait pas laissé

le loisir.

- Il n'y a pas que des toiles de maître et des bijoux de famille dans ces caisses, nous expliqua-t-elle. Elles renferment aussi la chronique que

tenait Herr Bittzer du travail effectué par les nazis dans la région de la Loire. C'était une époque troublée, violente.

- Et alors? l'interrompis-je. Tu veux écrire une thèse? Ou tu veux l'adapter au cinéma?

Mes sarcasmes semblèrent glisser sur elle comme l'eau sur les plumes d'un connard.

- Non, c'est pour un client. Nous gardons le trésor, il récupère la liste de ses péchés de jeunesse. Ces jours-ci il a des projets que ces petits papiers pourraient contrarier.

Tony manqua s'en étouffer d'indignation.

- Et tu es la complice d'un collabo ! D'un criminel de guerre ! !

284

Claudie tenta de le calmer, comme on calme un enfant agité qui ne parvient pas à trouver le sommeil.

- Il y a prescription, mon chou. ¿ quoi bon ressortir ces vieilles histoires? Souviens-toi de ce qu'a dit un ex-président de la République : "

«a ne sert à rien, sinon à menacer la paix civile. "

J'interrompis ces passionnantes considérations, les jugeant un peu trop franco-françaises à mon goût.

- Et Joe Mangelson, tu lui reprochais quoi exactement?

La réponse lui vint instantanément :

- De se trouver, comme tout Américain qui se respecte, au mauvais endroit au mauvais moment. Un peu comme vous, monsieur Murchison.

Je me permis de lui glisser un conseil d'ami, à défaut d'allié :

- Surveillance quand même les plages normandes... On sait jamais... Tu connais l'oncle Sam... C'est un type imprévu...

- Nous n'y manquerons pas, m'assura-t-elle.

L'homme au chalumeau, toujours camouflé derrière son masque de

soudure, manifesta son impatience.

- «a suffit. Débarrassez-nous de ces deux-là, ordonna-t-il à Mèches Folles, qui nous tenait toujours enjoué, sans sembler le moins du monde disposé à nous l,cher.

- Faudra penser à libérer le Masque de Fer, dis-je à Claudie en désignant le perceur de coffres. Il va finir par moisir, là-dessous.

En se rapprochant de Moumoute Enchantée, Claudie nous apprit alors, non sans une certaine fierté, que c'était lui - Jean-Yves, de son petit nom -

qui s'était " chargé " de Joe en compagnie de quelques " assistants ".

285

- Il sera ravi de s'occuper de vous aussi, nous promit-elle, comme si nous nous étions trouvés dans un salon de coiffure.

Sachant cela, je jetai un regard différent sur les crins de Jean-Yves, les imaginant mieux, d'un seul coup, sous la forme d'un scalp que je pourrais éventuellement lui faire bouffer, après le lui avoir prélevé sans anesthésie.

- quant à toi, mon pauvre Antoine, merci pour les souvenirs. Comme dit la chanson, " nous aurons toujours Paris ".

Son flingue toujours pointé sur mon lobe occipital, elle lui expédia un sourire qui aurait pu donner des idées à la méchante reine de Blanche-Neige, sourire qui disparut instantanément au moment o' nous parvinrent, venant du souterrain derrière nous, des bruits de voix.

Un groupe de touristes aussi égarés qu'éméchés arrivait vers nous, des flambeaux à la main, en chantonnant gaiement, dans un espéranto belgo-américano-nippon quelque chose qui ressemblait à un de ces hymnes à la gloire du fouteballe que reprennent en chœur les foules de supporters quand leur équipe a réussi à faire entrer la baballe dans le panier adverse. Une mélodie d'un émouvant raffinement, aux paroles teintées d'un romantisme subtil, renouveau plausible et probable à elle seule du lied schubertien :

" Il est vraiment... Il est vraiment... Il est vraiment phé-no-mé-nal... la la la la la... "

Je crus un instant que nous allions pouvoir tirer profit, Tony et moi,

de toute cette confusion, mais il n'en fut rien. Le métallo en chef ordonna sèchement à ses sbires de nous évacuer en direction des touristes, pendant que lui s'éclipsait de l'autre côté, en s'engouffrant dans un couloir dont je

découvrais seulement l'existence à cet instant-là, à la faveur de sa torche.

Le fameux Jean-Yves me fondit dessus comme s'il avait été une ventouse, et moi un lavabo bouché, et, après m'avoir collé le canon de son flingue entre les côtes, et placé deux de ses potes de chaque côté pour me prendre en tenaille, il donna le signe du départ à Claudie qui ouvrit le chemin, précédant Tony lui-même solidement encadré, tandis que deux autres comparses dégageaient le passage. quelques secondes plus tard, nous croisons les premiers touristes qui poussèrent des cris d'extase en découvrant le décor, cinématographique en diable, de la salle dite du trésor. Sol creusé, caisses exhumées et éventrées, tableaux et objets précieux répandus en vrac, tous crurent qu'il s'agissait d'une attraction à

la Disney et que des pirates allaient leur tomber dessus d'une seconde à

l'autre, le sabre entre les dents, abreuvés d'un sang impur, mugissant comme de féroces soldats.

Avec trois pétards braqués sur moi, et pas par des handicapés moteur, il me semblait à la fois illusoire, et périlleux pour la santé publique, de tenter quoi que ce soit. Les gestes de Jean-Yves étaient si précis, si contrôlés, que j'aurais mis la main de ma sœur à couper - si j'en avais eu une, bien sûr - que ce type-là, malgré sa silhouette de chanteur de heavy métal, avait dû suivre un entraînement commando pendant quelques années.

Côté touristes, il ne s'agissait pas en fait d'un groupe isolé mais d'une longue procession qui s'étirait sur tout le chemin jusqu'en haut de l'escalier par lequel nous étions descendus. Comme nous débouchions à l'air libre, je sursautai en m'entendant appeler par mon prénom. quelle ne fut ma surprise en découvrant Ken et Barbie qui attendaient
patiem-286

287

ment d'entrer à leur tour dans ce que les baveux du lendemain ne manqueraient pas de baptiser " l'escalier tragique " après la découverte des corps de Zeb et de ses gardes.

- Sam! Bon sang, c'est vraiment un petit monde !

- C'est un petit pays, précisai-je, en sentant le canon des flingues brutalement enfoncés dans ma couenne par leurs propriétaires respectifs, dans le but de me signifier quelque chose du genre : " Ignore-les...

Continue ton chemin... Ne t'arrête pas... etc. " Ma nature désobéissante m'aurait volontiers poussé à ne pas les écouter, mais ce fut le hasard qui donna le petit coup de coude décisif. Ken s'approchait, les bras grands ouverts, en s'exclamant :

- Sacré Sam!

Tandis que Barbie souriait niaisement en regardant Tony et en m'expliquant :

- Vous voyez! Vous vous êtes réconcilié avec votre ami! C'est impossible d'avoir une querelle d'amoureux dans la ville de l'Amour ! !

Les deux nervis qui m'encadraient se demandaient si c'était du lard ou du cochon. Je ne leur laissai pas le temps de se décider, attrapai l'un pour fracasser l'autre, tout en ruant dans les tibias de Jean-Yves. Pareil à une toupie centrifuge, je tournai sur moi-même en servant une deuxième tournée qui eut raison de mes deux serre-livres, mais pas tout à fait de Jean-Yves, qui se tenait devant moi, plié en deux par la douleur, mais encore sur ses pattes.

- Tu préfères une minivague ou un brushing classique? lui demandai-je en l'agrippant par les crins.

Mais l'animal en avait gardé sous le sabot.

288

Sabot qu'il m'expédia dans la gueule, et dont force me fut d'accuser réception. Voyant la tournure que prenaient les événements, et l'attroupement de touristes qui commençait à se former autour de nous, la petite Claudie, muette jusqu'alors, lança un ordre de repli à ses troupes, et, pour mieux leur montrer l'exemple, se mit à courir en direction du parking.

- Je m'en occupe, me cria Tony en se lançant à ses trousses, qu'il connaissait par cœur pour l'avoir troussée la veille, précisément.

Du côté de Jean-Yves, je vérifiai la justesse de mon diagnostic. Au vu de sa technique de combat, j'aurais même parié pour un stage emploi-formation de trois ans chez les S.A.S., où, question arts martiaux, on privilégie depuis toujours les techniques dissidentes du " Tulla - Danl - Ku " à

celles du " Tua - Oir - Tag - Eul ", plus orthodoxe, et enseigné partout, notamment dans les corps de marines où j'avais fait mes classes.

Alors que nous reprenions nos positions respectives en nous tournant autour pour mieux nous observer, les touristes, croyant là encore à une attraction organisée par un tour operator imagina-tif, firent cercle autour de nous en nous encourageant dans leurs langues d'origine.

De partout fusaient des " Corne on ! " " Knock him down ! " " Allez, frite-lui la gueule une fois ! " " Ima Shietsu ! " " Kiss his ass ! " alors que l'orchestre se mettait à l'unisson en nous livrant une version pour hautbois et cordes de We are thé Champions.

Il me coûtait de l'admettre, mais en matière de baston, ce connard permanente était d'un niveau plus qu'honorable - peut-être même aussi élevé

que le mien. Pourtant ma détermination à lui écras-

289
bouiller chaque os avant de le transformer en p'tée pour chien était si grande que je ne me faisais aucun souci quant à l'issue du combat. La précision de ses attaques était telle que je ne pouvais éviter certains de ses pains, mais tel un Christ vindicatif, lassé de tendre la joue gauche quand on lui frappait la droite, je les multipliais aussitôt en les lui rendant au centuple. L'image de Joe martyrisé ne me quittait pas, et agissait sur moi comme une piqûre d'hormones mâles sur une nageuse de l'ex-R.D.A.

N'importe quel autre adversaire serait parti mordre la poussière depuis longtemps, à force de se manger des coups dont la puissance eût suffi à

briser la nuque d'un rhinocéros. Pas Jean-Yves, qui tenait bon, même si, chancelant devant la tornade qui pleuvait sur lui, il se résolut à faire jaillir entre ses pognes une lame d'une bonne vingtaine de centimètres.

- T'es de corvée de patates? ricanai-je dans un état second, sans réussir à

éviter un coup de pied qui dut me fêler une poignée de côtes, même

si, sur le moment, je ne sentis rien.

Un frisson d'excitation courut à travers les rangs de plus en plus compacts de notre public, décidément ravi du spectacle que nous lui offrions, et quand, après avoir fait voler le couteau d'une manchette magistrale, celui-ci alla se planter dans le bras du fauteuil d'un paralytique octogénaire, tout le monde applaudit avec enthousiasme.

Je profitai de la surprise de Jean-Yves pour lui administrer une série rapide de directs à la face qui lui éclatèrent une pommette, une arcade et la lèvre supérieure en brisant au passage une ou deux ratiches de devant.

Doucement mais s'rement son profil de danseur mondain se métamorphosait en 290

quelque chose de différent et il ressemblait de moins en moins à un Rudolf Valentino anabolisé, et de plus en plus à Nikki Lauda après son accident de barbecue. Comprenant que ses chances de sortir victorieux de notre engagement fondaient à la vitesse des actions McDonald's à la bourse de Bagdad, il fit soudain volte-face et, fendant les rangs des spectateurs agglutinés derrière lui, il se mit à cavalier en direction du ch,teau.

Bien évidemment, je lui collai immédiatement au train, non sans apercevoir Tony, qui, au volant d'un car (! ! !) démarrait en trombe à la poursuite d'une voiture. quant à nous, quelques foulées nous suffirent pour nous retrouver d'abord sur le perron, talonnés par la meute maintenant déchaînée des touristes, puis dans une immense salle du rez-de-chaussée, sans doute la partie musée du ch,teau, à en croire les peintures et les armes anciennes qui recouvraient les murs. Décidément amateur d'armes blanches, Jean-Yves se rua sans hésiter sur une hallebarde que tenait l'armure -vide, je l'espérais - d'un soldat médiéval.

Un sourire déformé par la haine et mes caresses illumina alors son visage, au moment o il se retournait vers moi, pour aussitôt me charger en hurlant. J'évitai la pique, et saluai son passage devant moi d'un coup de coude sur les reins suffisamment appuyé pour rendre problématiques ses mictions dans les jours à venir. quitte à risquer de se transformer mutuellement en brochettes, j'en profitai pour attraper moi aussi une lance, puis changeai d'avis pour lui préférer un bon vieux casse-tête des familles.

Nos supporters, impressionnés par l'affolante véracité de notre jeu, ne

disaient plus un mot, se contentant de murmurer en s'écartant quand nous 291

manipulions nos outils de travail suffisamment près d'eux pour mettre en péril leur intégrité physique. Bien entendu, nos armes n'avaient pas été

utilisées depuis une éternité, aussi ne fus-je que moyennement surpris lorsque la chaîne de mon casse-tête se cassa, en démontant l'épaule gauche de Jean-Yves, qui ne put réprimer un cri déchirant.

- Arnica... Trois granules toutes les deux heures... Tu laisses sous la langue et tu attends que ça fonde, lui conseillai-je en attrapant une épée qui pesait le poids d'un troupeau d'ânes morts.

Mon goût du bon mot au mauvais moment faillit me coûter six mois de chirurgie faciale intensive quand Jean-Yves se redressa en m'envoyant le manche de sa hallebarde en pleine gueule. Je l'évitai de justesse en entendant le bois fendre l'air et siffler à mes oreilles. Son geste me l'ayant mis à portée de main, je l'attrapai par les crins et m'en servis comme d'une poignée pour lui pulvériser la face contre un pilier de marbre.

Il faut dire que justement il commençait à ressembler à un cas rare, si je puis me permettre. ...tait-il insensible à la douleur? Un homme bionique?

Gavé d'amphétamines? Un fou d'Allah? Toujours est-il qu'il remontait au front infatigablement, comme si de rien n'était, ou si peu.

Considérant que partis comme ça, on pouvait y passer le reste de la journée, voire une partie de la nuit, je décidai de mettre le turbo, et après un enchaînement de déga-gés-fouettés qui eussent fait le bonheur de mon regretté maître de sabre, je réussis à trouver l'angle le plus favorable pour perforer mon challenger en bonne et due forme, en lui enfonçant l'épée dans le thorax, juste en dessous du sternum.

- Houston, on a un problème... commentai-je à chaud.

292

Mon intervention, pratiquée il est vrai sans anes-thésie préalable, et dans des conditions sanitaires discutables, eut l'air de l'étonner; de le sidérer dirais-je même. Son regard tomba sur le manche en métal torsadé qui dépassait de son bide. Il l'attrapa à deux mains en l'chant sa hallebarde qui ne lui servait plus à grand-chose et me jeta un regard furieux, tandis qu'un flot de sang jaillissait de sa bouche. Il

tomba à genoux et s'inclina vers le sol, qu'il n'atteignit jamais, retenu dans sa course en un angle aussi mort que lui, par la poignée de l'épée. Recroquevillé comme il l'était dans cette position grotesque, on aurait dit un rognon attendant une tomate et un poivron pour être mis au feu sous forme de mixed-grill.

En tout cas, pour aller rôtir en enfer, il était paré.

Sans être d'une nature particulièrement revancharde, je regrettai quand même de l'avoir laissé partir si vite, sans l'avoir coupé en morceaux après une éviscération dans les règles, mais je n'eus guère le loisir de me laisser gagner par la mélancolie. Commenant à comprendre que le spectacle que nous venions de leur offrir était plus que virtuel, quelques touristes se mirent à hurler, provoquant un mouvement de panique générale, et une ruée vers la sortie.

J'attendis quelques instants que la voie soit dégagée, en allumant une clope malgré les panneaux d'interdiction, et me dirigeai à mon tour vers les portes-fenêtres. Mon apparition sur le perron provoqua une nouvelle vague de terreur, et toute la troupe reprit ses jambes à son cou en couinant de plus belle, comme si le diable ou Céline Dion en personne venaient de se matérialiser devant leurs yeux. Je ne m'en formalisai pas outre

293

mesure, d'autant plus que l'attention générale fut distraite par le retour de Tony, au volant de son bus rempli de Belges manifestement ravis par leur excursion surprise, puisqu'ils chantaient tous en, chœur ce refrain si entêtant qu'il faudrait me résoudre, un de ces jours, à le faire graver au burin sur les murs de mon bureau : " Ah ah ah ! oui vraiment, c'est bien Antoine le Bon Vivant ! ! ! "

De Claudie, en revanche, nulle trace. Tony, m'apercevant alors qu'il descendait du bus, me fit d'ailleurs un signe d'impuissance qui ne laissait planer aucun doute : son bel oiseau des îles s'était envolé. Au milieu de toute cette confusion, mon œil remarqua quelque chose d'insolite, à bord toute : un type qui s'avavançait dans ma direction, une arme à la main.

Instinctivement, je me jetai au sol au moment même où il ouvrait le feu sur moi, et roulai à tribord pour m'abriter derrière un muret. Un deuxième coup de feu claqua, et je commençais sérieusement à me demander comment j'allais pouvoir m'éclipser en échappant à la ligne de mire de mon prédateur inconnu, quand je sentis quelqu'un

s'effondrer dans mon dos. ȝ deux mètres de moi, Jean-Yves, une hache à la main, et une balle dans la tête, s'en alla mordre la poussière avec ce qui lui restait de dents.

- «a va, Murchison, vous pouvez vous relever, me lança une voix qui, pour ne pas m'être inconnue, ne m'était pas non plus familière.

Je risquai un úil, puis un deuxième, un troisième enfin : Marceau, un Glock 9 mm à la main et qui me regardait d'un air oŕ l'ironie le disputait à la compassion. Je me relevai le plus naturellement du monde, comme si je n'avais fait que me baisser pour renouer mes lacets, et lui lançai, après avoir jeté un regard au défunt Jean-Yves :

294

dit que tu voulais pas prochaine rencontre,

de et

- Clouzot! T'avais cadavre pour notre regarde...

- C'est votre façon de me dire merci, j'imagine, me dit-il d'un ton désenchanté, alors que mon vieux copain de l'Institut Heidegger s'approchait de lui. Vous vous connaissez, je crois, crut-il bon toutefois de s'inquiéter. M. Heinz, mon homologue de la Secret Rundshfunk.

- Monsieur Murchison, fit Heinz en s'inclinant légèrement, le buste aussi raide que s'il avait oublié d'enlever le portemanteau de sa veste.

- Herr Choucroute, m'inclinai-je à mon tour, sans pouvoir m'empêcher de faire claquer mes talons, en souvenir du bon vieux temps.

Les deux échangèrent un regard navré oŕ brillait quand même un soupçon de bienveillance, un peu comme celui qu'on jette à un grand blessé qui, remangeant pour la première fois sans assistance médicale, s'enfonce la cuillère à soupe dans l'úil.

- On revient de loin, non? me fit Tony en arrivant près de moi, encore tout vibrant après toutes ces émotions.

- Et on va y retourner, lui répondis-je du tac au tac, en allumant une clope.

39

Mon altercation avec Jean-Yves avait légèrement pourri l'ambiance de la petite sauterie histo-rico-touristique, y ayant introduit, un peu

brutalement, il est vrai, cette touche de drame sans laquelle l'existence ressemblerait à un épisode rediffusé en boucle de La Petite Maison dans la prairie.

Les musiciens avaient plié boutique, et les touristes, parqués maintenant derrière des cordons de police, avaient cessé d'afficher ce sourire de gogo béatement épanoui qui les distingue du commun des mortels. De mon côté, il serait exagéré de dire que j'exultais : la pêche était loin d'être miraculeuse. Deux hommes de main cabossés, un autre un peu moins vivant qu'une tête de bovidé sur le plateau télé de Tony, et le reste de la bande envolé sans que nous ayons réussi à percer l'identité du commanditaire de tout ce bigntz. Autrement dit, je me sentais toujours en compte. J'avais soldé les intérêts, il me restait à régler le principal.

Nous redescendîmes dans le souterrain où la fli-caille remplaçait maintenant les touristes en short. Zeb et ses acolytes gisaient toujours là, rangés en

297

un alignement parfait, attendant leur départ pour la morgue. Dans la salle du trésor, des projecteurs surpuissants inondaient de lumière les moindres recoins, et une équipe de spécialistes s'affairait à relever des empreintes et à faire des prélèvements. Rien n'avait bougé, hormis les caisses, qui, à

la grande stupéfaction de Tony, s'étaient purement et simplement volatilisées.

- Mais enfin... Elles étaient là... Six caisses... Comment un homme seul a-t-il pu?

- Regardez, lui dit Marceau en lui montrant le sol. Des traces de roues : il a utilisé un diable.

- C'en est un lui-même, faustai-je, sinistrement.

- Mais par où est-il...

- L'une de ces galeries doit conduire à l'air libre. Si on suit les traces, on doit se retrouver hors du ch,teau. C'est d'ailleurs ce que nous allons faire, même si je doute que cela nous apprenne quelque chose...

- On ferait mieux d'aller faire un tour à l'appartement de la petite Claudie, coupai-je.

- J'allais vous le proposer, prétendit Marceau, en attrapant mon 357

préféré des mains de l'un de ses inspecteurs. Ce n'est pas le vôtre, par hasard, Murchison ?

Je pris un air étonné.

- Je ne comprends pas, je l'avais laissé là-haut dans la cour... Il a dû réussir à se détacher...

J'eus droit à un nouveau sourire indulgent et paternel.

- N'oubliez pas de le faire tatouer... C'est la loi, en France.

Tony se baissa pour ramasser la bouteille de Bittzer vide, unique objet de tant de ressentiment. Il me la tendit.

- Tenez, Sam.

298

- Tu peux la garder, fils, tu l'as bien méritée. Allez, on met les voiles, on n'a plus de temps à perdre ici.

Notre retour sur Paris fut un peu moins rapide que l'aller, non pas tant à

cause de la présence à notre bord de Marceau que du trafic qui, à l'entrée de la capitale, pouvait soutenir la comparaison avec le bordel new-yorkais pour entrer dans Manhattan. Tant et si bien que c'est seulement vers midi que nous franchîmes le portail devant lequel, pas plus tard que quarante-huit heures plus tôt, Claudie promettait à Tony de lui faire une petite place dans ses rêves. De ce point de vue-là, elle avait tenu parole.

Malheureusement, d'autres, avant nous, avaient eu l'idée de lui rendre une petite visite, et, lorsque nous poussâmes précautionneusement la porte de l'appartement, ce fut pour découvrir un endroit dévasté, un peu comme si une bande de gorilles amateurs de crack avaient passé la nuit là, à danser la lambada.

- Une femme qui travaille, c'est un foyer négligé, ne pus-je m'empêcher de constater, m'attirant aussitôt les regards réprobateurs de Tony, Heinz et Marceau, lequel, déjà occupé à fouiner dans le salon adjacent, nous appela à ses côtés.

- Un petit arrêt de travail de six mois, ça devrait lui laisser le temps de ranger tout ça, dit-il en se penchant sur Claudie qui gisait en sang au milieu d'un capharnaïm saisissant. Heinz, ajouta-t-il, prévenez le SAMU.

Vite.

Tony se pencha sur son ex-compagne de jeux, l'œil humide.

- Il a fait vite, le salaud.

- Elle ne passera pas la nuit, pronostiqua som-brement Marceau, après lui avoir soulevé le poulx

299

et t,té une paupière, à moins que ce ne f't l'inverse. Et sans elle, on n'a pas de piste.

Heinz, debout devant l'ordinateur, raccrochait déjà le téléphone, et annonçait, après avoir tapoté le clavier pendant quelques secondes :

- Il a fait le ménage ici aussi...

- C'est drôle, fit Tony, le peu que je l'ai entendue, sa voix me disait quelque chose. Je serais même prêt à jurer que je la connais, mais impossible de lui coller un visage.

- C'est trop bête, me désolai-je, après avoir eu quelque chose ressemblant à une illumination au sujet de l'identité de l'homme au chalumeau.

- ı moins d'un coup de chance, la bouteille de Bittzer va conserver son mystère, en conclut Heinz.

La nouvelle sembla accabler Tony.

- Mon émission spéciale sera forcément moins bien, du coup. Me voilà condamné à égorger des cochons jusqu'à la retraite.

Le prenant à l'écart, je lui soufflai à l'oreille la lumineuse idée qui venait de m'éclore. Il ne nous restait que quelques heures pour la concrétiser. Après qu'il m'eut donné son accord, je repris à voix haute, sous l'œil suspicieux de Marceau :

- ¿ propos... N'oublie pas que tu as ton émission ce soir...

- Je sais, je sais, Sam. Et comme on dit chez vous : The show must go on !

Sans nous concerter, mais avec un synchronisme proche de la perfection, Heinz, Marceau et moi-même, nous levâmes les yeux au ciel.

L'innocence est une vertu charmante. Chez les enfants, les demeurés, et dans les prétoires.

40

Je croyais avoir tout vu avec Tony à la télé, mais ce qui m'attendait le soir même sur le plateau du Bon Vivant aurait eu raison de l'équilibre d'un esprit en acier trempé. Le premier invité de l'émission était un certain Dick Rivers, un natif de la Côte d'Azur ayant pris pour pseudo le nom de comédie d'Elvis dans une des nombreuses merdes qu'il avait tournées pour Hollywood. Pourquoi Elvis plutôt que le clown MacDo ? aurait-on été en droit de se demander. Le Dick Rivers aux normes N.F. ressemblait autant au vrai Elvis que le docteur Ruth à Sharon Stone, et pourtant ça ne l'empêchait pas de se la donner comme s'il était " né chez nous, là-bas ", pour reprendre ses propres termes. Il émaillait ses commentaires sur les cornichons de l'année de " You got that right, Buster", et autres " O'

Daddy'o, that's thé cat's miaow!", expressions rendues désuètes par le fait que plus personne ne les utilisait depuis au moins un demi-siècle !

Ce mec-là donnait l'impression qu'il circulait en circuit fermé : quand Tony lui fit remarquer que Dick Rivers, traduit en français, signifiait littéralement Fine Rivières, il éclata d'un rire qui permet-

tait de dénombrer au moins cinquante-quatre dents - soit vingt-deux de plus que l'homme de la rue - et répondit en recoiffant négligemment sa banane synthétique teintée au brou de noix : " Right on, Buddy!"

Dick Rivers, l'Elvis français - si toutefois une chose pareille peut signifier quoi que ce soit pour d'éventuels compatriotes qui liraient ce livre -, Dick Rivers, donc, n'était malheureusement pas là pour parler musique, mais pour donner sa recette de cuisine fétiche qui, elle aussi, venait de " chez nous, là-bas ". Il s'agissait d'un de ces trucs ignobles que l'on avale dans les coins les plus reculés du Sud bouseux, entre deux rasades de Southern Comfort ou de Mint Julep, et sobrement

baptisé "

poisson à la tequila ". Un enfant manchot aurait réussi à cuisiner ça : il suffisait de poser un poiscaille dans un plat, de le recouvrir de gnôle et de japalenos, et de faire cramer le tout au four pendant une demi-plombé.

¿ en croire Fine, ce plat présentait un avantage majeur : pas besoin de picoler à côté, on tenait là un plat complet capable de mettre de joyeuse humeur un atrabilaire chronique. De toute évidence, aucun n'était présent ce soir-là sur les gradins du public, car mes voisins avaient plutôt tendance à blanchir à vue d'œil à l'énoncé de la recette du " poisson à la tequila ". Pour une fois que ce n'était pas moi qui étais contraint de quitter le plateau pour aller promener le renard du côté des couloirs, je ne me plains pas, même si je n'aurais accepté de goûter cette saloperie qu'en échange d'une somme équivalant au montant annuel du P.N.B. de l'Arabie Saoudite.

Lorsque l'affaire fut entendue, Tony se débarrassa du chapeau de cowboy dont il avait cru bon de s'affubler en l'honneur de Fine, prit congé de 302

son premier invité et se tourna vers le second qui arrivait à grandes enjambées alors que retentissaient solennellement non pas les premiers accords de l'éprouvant jingle " Ah ah ah ! oui vraiment... " mais ceux de la Marseillaise. Tout le public - à l'exception d'un grabataire scotché sur son fauteuil roulant, et moi - se leva comme un seul homme. Cet hommage patriotique s'adressait à celui que je reconnus aussitôt : le député

gifleur, aperçu deux jours plus tôt à la télé.

- François Fournier, confirma Tony, quand les applaudissements se furent tus. François Fournier qui, exceptionnellement, ne nous donnera pas ses recettes pour la France mais sa recette du " boudin à la langue ".

- Et pourtant cela n'empêchera pas le C.S.A... dont, entre parenthèses, vous connaissez bien entendu le plat préféré, mon cher Antoine?

- Non, mentit Tony. quel est-il donc?

- Le bouillon de courges ! ! !

...clats de rire. Débordements multiples. ...bauche de menace

d'émeute de bonne humeur. quant à moi, je dois avouer que cette plaisanterie m'échappa complètement. Mais je n'en fis pas un plat pour autant.

- Cela n'empêchera pas le C.S.A., reprit Fournier, de considérer cette émission comme du temps de parole à la télévision, ni M. La Rochelle de vous accuser de me servir la soupe.

- C'est plutôt vous qui allez nous la servir ce soir, plaisanta Tony sans déclencher pour autant une nouvelle vague d'hilarité, en dépit des efforts des assistants qui brandissaient pathétiquement des panneaux " Riez ! "

Mais puisque vous parlez de votre concurrent au passage, j'espère que ce soir vous ne giflerez personne, et que s'il doit être 303

question de soufflets sur le plateau, ils resteront d'ordre culinaire !

- Bien s'r, cher Antoine... Ce soir, nous sommes entre démocrates.

Corne de brume. Le célèbre refrain... Dès qu'ils commencèrent à désosser le premier pied, en en extrayant les cartilages et une gelée blanchâtre, je me votai une évacuation sanitaire en direction du couloir où je retombai sur mon pote le pompier, fidèle au poste.

- à ce point-là? s'inquiéta-t-il, me voyant arriver bouleversé comme si je venais de croiser O. J. Simpson en liberté.

- T'as du feu, soldat? lui demandai-je en saisissant une clope.

Résigné, il m'en offrit, et alla même jusqu'à en accepter une. Je laissai passer l'alerte culinaire, que j'évaluai à une dizaine de minutes - le temps nécessaire à un pédicure de quartier pour dégager un ongle incarné -

et regagnai courageusement le théâtre des opérations. Mon estimation s'avéra exacte : Fournier avait cédé la place à notre vieille connaissance Raoul de Clermont qui s'apprêtait à prendre congé après être venu présenter sa " sélection-des-vins-de-la-semaine ". Me rendant compte que je venais de rater une séquence d'une importance capitale dans l'histoire de la télévision, et peut-être même de l'humanité, je sortis mon martinet pour me flageller publiquement en me rasseyant à ma place.

- Il ne me reste plus qu'à remercier une fois de plus mon ami Raoul de Clermont, concluait Tony, un des meilleurs únologues de la planète

que les fidèles du Bon Vivant connaissent bien et qui - et là il se mit à
chantonner - " sans-pour-autant-enfreindre-la-loi-Evin / nous-aura-mis-le-

palais-en-émoi ".

304

Les assistants sortirent des pancartes " applaudissements " tandis que Ulla et Paméla indiquaient d'un geste gracieux qui applaudir, au cas où le public aurait confondu Clermont et le lave-vaisselle du décor. Ce dernier -

Clermont, pas le lave-vaisselle - salua, avec un sourire faussement modeste.

- Merci pour lui, reprit Tony. Avant de vous dire au revoir, je me permets de vous rappeler le rendez-vous surprise exceptionnel que nous avons ce soir - en m'excusant une nouvelle fois pour la déprogrammation du feuilleton Yvette, princesse ménopausée et rebelle.

S'avançant de quelques pas vers la caméra, il la prit à témoin d'un air grave et pénétré :

- On va encore accuser la télévision de se substituer à la justice, mais qu'importé. Le public a le droit de savoir. Et c'est pourquoi nous vous proposons une émission extraordinaire, d'une actualité brûlante : " La légende Bittzer, le secret de la bouteille maudite ", émission à laquelle vous nous avez fait l'honneur et l'amitié de participer, mon cher Clermont, et dont voici, pour vous mettre l'eau à la bouche, si j'ose dire... ç ce soir donc !

Une bande-annonce racoleuse prit alors le relais sur les écrans, sur fond de chevauchée des Wal-kyries et d'images d'archives du type de celles vues chez Heinz. Une voix " off " spectrale donnait l'ambiance : " La bouteille de vin qu'Hitler n'aura pas eu le temps de boire ! Une bouteille qui aura tué tous ses propriétaires ! Une bouteille maudite ! " Suivait la liste des personnes ayant témoigné pour l'émission : Clermont, filmé à l'Institut d'únologie, Heinz, en ombre chinoise, présenté comme un colonel des services secrets allemands, et Claudie, sur son lit d'hôpital, une "

brillante

journaliste " lancée sur cette " piste dangereuse qui avait failli lui être fatale " ! Sur un mélange d'images filmées les jours précédents et de documents d'archives, la voix, toujours grandiloquente, retraça brièvement l'histoire de la chasse au trésor, et la nature du trésor découvert. " Non, les caisses ne contenaient pas seulement des toiles de maître et des bijoux volés par la Gestapo mais aussi le journal de Herr Bittzer o ù il rendait compte, entre autres, de l'activité d'un jeune milicien dont personne ne connaissait le vrai nom et que tout le monde appelait Roland. C'est avec la complicité de ce Roland que Bittzer avait amassé un trésor en dévalisant les malheureux qu'il exécutait sur place ou qu'il faisait déporter. qui était ce fameux Roland? O ù est-il aujourd'hui? Voilà ce que vous apprendrez ce soir en regardant : Bittzer Brau, le secret du mystère de la bouteille maudite ! ! !"

Pour conclure, la bouteille, traitée en images de synthèse, se mit à

virevolter sur elle-même, pour finir par se figer en gros plan sur l'étiquette, alors que retentissait un bruit d'emboutisseuse écrasant un semi-remorque, quelque chose d'aussi aérien que les dernières notes du générique de Rocky IX.

La régie attendit la fin de la diffusion de la bande annonce pour ôter la lumière rouge du plateau. Aussitôt, tout le monde retrouva un comportement pratiquement normal, le public commençant à évacuer le studio alors que des assistants son s'abattaient sur Tony et ses invités pour récupérer les micros-cravates.

Si mon petit plan fonctionnait comme prévu, on approchait de l'instant critique, et si les Athéniens avaient une chance de s'atteindre, c'était maintenant ou jamais.

Je m'éloignai de quelques pas au moment o ù Tony, debout entre Fournier et Clermont que je trouvais légèrement tendu, leur confiait :

- Le témoignage de Claudie Combelle, croyez-moi, c'est de la pure dynamite.

- Vraiment? C'est formidable, Clermont se força-t-il à dire en s'éclaircissant la voix pour dissimuler son trouble. Mais - ahem - les journaux de l'après-midi n'ont-ils pas annoncé que cette pauvre Claudie était...

- Morte ? Si ! Mais elle va beaucoup mieux. Tenez, d'ailleurs, la voilà, fit Tony en désignant le fond du studio.

Un infirmier poussait vers eux une chaise roulante sur laquelle était assise une jeune femme blonde couverte de bandages, mais vivante.

- Mais c'est... c'est impossible, coassa Clermont. Fournier, pétrifié sur place, lui jetait un regard

flambant de haine, un peu comme un imam intégriste surprenant son fils en train de regarder un film avec Rocco Siffredi et Tabatha Cash. Clermont, lui, perdait toute contenance, alors que Claudie n'était plus qu'à quelques mètres d'eux.

- Comment? ! lui demanda Tony avec une ingénuité jouée - pour une fois.

Vous n'êtes pas content de retrouver votre fiancée, mon cher Raoul?

En guise de réponse, Clermont décolla comme une fusée, bousculant Tony et Fine qui s'approchait pour dire au revoir. Tony s'élança à ses trousses, plongeant dans le groupe de spectateurs du troisième ,ge qui bouchonnait à

la sortie. Il s'ensuivit une échauffourée dont le spectacle aurait pu me dérider si je n'avais suivi attentivement chaque mouvement de Fournier qui, profitant du bordel sur le plateau, se dirigeait subrepticement 307

vers une sortie de secours, à côté de laquelle je l'attendais. Au moment où

il posait la main sur la poignée de la porte, je lui dis, avec un sourire de cobra voyant un hamster débouler sous son rocher :

- Alors, vieille merde...

La vieille merde avait encore du ressort. Il poussa la porte d'un coup d'épaule, et se jeta derrière en la claquant derrière lui avant que j'aie pu bouger le petit doigt. Je vidai la moitié de mon chargeur dans la serrure, ce qui la rouvrit aussitôt en nous évitant d'avoir recours aux services de S.O.S. Dépannages, et à leur scandaleuse manie de surfacturer.

La porte donnait sur un escalier qui montait vers le toit, et que Fournier escaladait d'une foulée sportive. Il avait un bon étage

d'avance sur moi, mais aucun espoir de m'échapper.

C'est donc calmement que je me mis à monter derrière lui, répondant à ses regards affolés par des " Je viens te chercher " que le Jack Nicholson de Shining n'aurait pas hésité à me sous-louer une fortune. Je l'entendais grimper comme un dératé, essayant d'ouvrir en vain chaque porte sur chaque palier, et, le sachant marron, sa panique ne faisait qu'augmenter en moi le plaisir que j'éprouvais par avance à l'idée de le faire sauter à petit feu.

Dans cette perspective, tout en continuant à monter, je redonnai à becqueter à mon 357, dont le ventre à moitié vide criait famine.

Enfin, il atteignit la porte qui donnait sur le toit. Celle-ci, sécurité

oblige, s'ouvrit sans difficulté pour se refermer sur moi pratiquement au moment où j'arrivais devant elle. Je la poussai à mon tour, et débouchai sur une immense terrasse en graviers, battue par les vents, simplement bordée de mar-308

chepieds qui donnaient sur le vide et, douze étages plus bas, sur le macadam parisien. Fournier se tenait déjà à l'autre bout du toit, figé sur place, hors d'haleine, me regardant en silence.

Sans le quitter des yeux, mon pétard en main, je m'approchai de cet enculé

de sa race, avec le cœur léger d'un homme sur le point de s'acquitter librement d'une dette. Je n'avais pas fait tout ce voyage pour rien. Lui me regardait approcher avec un air bravache, recoiffant sans cesse une mèche rebelle, dont on était au moins sûr, au vu de son passé, qu'elle n'avait jamais reposé sur un front populaire. Arrivé à portée de voix, je l'informai :

- C'est le terminus, Roland. Roncevaux. Tout le monde descend.

J'armai manuellement le percuteur et ajoutai, d'un ton théâtral, en visant sa couille gauche :

- Correspondance pour l'enfer.

Fournier, en montant sur le bord de la terrasse, me retint de tirer comme je venais pourtant de l'annoncer.

- Pas de fausse joie, cher monsieur. Vous n'aurez pas le plaisir de

venger vous-même votre ami. Je vais mourir, j'en conviens, mais vous n'y serez pour rien. C'est rageant, n'est-ce pas?

Je n'eus pas le loisir de lui répondre ; il venait de sauter dans le vide.

Je m'approchai du bord en rangeant mon 357 et lui répondis, sans espoir d'être entendu avant l'écrabouillement imminent :

- Moi, tu sais, du moment que tu crèves... Pour célébrer cet heureux événement, je

m'offris à moi-même une Winston que j'allumai avec mon Zippo, gravé des deux initiales J. M.

J comme Joe. M comme Mangelson. Un petit souvenir. ...mu, je le laissai br°ler quelques instants au vent mauvais avant de le faire claquer sèche-309

ment, comme une salve d'honneur. Un coup d'œil rapide me permit de vérifier que Fournier avait bien fini par s'écraser, une trentaine de mètres plus bas, pour redevenir ce qu'il n'aurait jamais d° cesser d'être : une merde de trottoir.

- Good evening, my old Joe, dis-je poétiquement et dans le texte en regardant le ciel où couraient les nuages. Wherever thé fuck you are...

Buenas noches...

De retour sur le plateau du Bon Vivant, je trouvai Clermont les menottes aux poings, encadré par deux inspecteurs, Tony, et mon nouvel ami, le commissaire Marceau. Je considère comme un nouvel ami tout homme, femme ou animal, à qui je dois une vie.

Clermont, tout prostré, avait du mal à se remettre de sa surprise. La blonde dans le fauteuil roulant n'était pas la vraie Claudie.

- Pour une fois, lui dit Tony, les journaux ne se sont pas trompés.

Elle est morte... «a vous étonne ?

Il était plus interloqué qu'affligé.

- Mais alors comment...? Comment avez-vous su?

- La prochaine fois que vous viderez un disque dur, lui expliqua Marceau, vous penserez aussi aux sauvegardes automatiques.

Tony était rayonnant. Il me félicita d'avoir eu l'idée d'organiser ce coup de bluff si rapidement après avoir compris le rôle de Clermont dans toute cette histoire. Marceau approuva d'un petit mouvement de tête, ce qui, chez lui, trahissait une excitation voisine de l'hystérie. Pour moi, plus que de compliments, j'avais besoin de me défouler un brin. Un peu lâchement, je dois le reconnaître, au vu de sa condition de captif, j'attirai l'attention de

Clermont en l'appelant par son prénom et lui expédiai un penalty d'anthologie dans les joyeuses, de quoi les rendre impropres à la consommation pour les cinq générations à venir.

- Et Fournier? me demanda Marceau comme s'il n'avait rien vu, tandis que Clermont se mettait à vomir direct sur les mocassins en alligator du Mozambique de Tony. Non pas que je m'inquiète de le voir filer - l'immeuble est bouclé -, mais savez-vous où est passé ce démocrate convaincu?

- Il vous attend dehors, dis-je en désignant le trottoir, de l'autre côté des murs.

Marceau me jeta un drôle de regard, comme s'il se demandait si c'était du lard ou du cochon. J'eus envie de lui répondre que si c'était du lard, c'était forcément du cochon. Au lieu de ça, je lui fis part d'une réflexion qui me trottait dans le ciboulot depuis quelque temps.

- C'est drôle, Clouzot, j'étais sûr que t'étais de mèche avec eux.

Il eut l'air étonné de Blanche-Neige découvrant les sept nains prêts pour un gang bang.

- Moi? quelle idée! Et pourquoi donc?

- L'autre soir, lui rafraîchis-je la mémoire, tu dînais bien avec le néoex-fasciste là, La Rochelle.

- Dîner? Vous n'y êtes pas! rectifia-t-il. J'étais venu lui dire qu'il avait intérêt à coopérer avec nous. Des types de son service de sécurité sont mouillés dans un réseau de trafic d'armes.

- Décidément, ricanai-je, ils sont jolis, vos candidats à la présidence.

Il me fixa d'un œil à la fois grave, profond, et sinistrement prophétique.

Hugolien, pour tout dire.

- Gardez-vous bien de généraliser, Murchison. Vous n'avez pas encore vu les pires...

310

41

Je raccrochai le téléphone en continuant à faire sauter dans une poêle des pommes de terre, des saucisses et des úufs, ma première clope de la journée vissée dans le bec, quand j'entendis Tony refermer du talon la porte de son appartement, une liasse de canards du matin sous le bras.

Tout à la fois surexcité et triomphant.

- «a fait la une de tous les journaux, Sam, regardez... dit-il en les jetant sur la table o' fumait déjà un pot de café noir.

Ne me voyant pas décoller des fourneaux, et comprenant que j'accordais plus d'importance à la réussite d'un petit déjeuner qu'aux commentaires des baveux, il ne s'en étonna qu'à moitié. Il commençait à me connaître.

Les détaillant les uns à la suite des autres, il citait les gros titres : "

Un collabo mis K.O. ", " Les fantômes du passé ", " Un crack à la télé ",
"

La cuisine mène à tout " et autres fadaises. Je n'avais même pas besoin de regarder de plus près pour comprendre que, bien évidemment, il n'était question que de Tony, ce dont je ne songeais pas à me plaindre, ayant horreur d'avoir ma tronche dans les journaux. Tout de même, je ne pus 313

m'empêcher de le taquiner, histoire de chatouiller sa vanité.

- Reine d'un jour, un?

Soudainement tout péteux, il se crut obligé de se fendre d'une explication.

- Heu... C'est la faute des journalistes, Sam. Mais je vous jure : à chaque fois, j'ai parlé de vous.

- «a va, le rassurai-je, épargne-moi ça... Moins la presse parle de moi, mieux je me porte.

- Oui... Je comprends... Un détective privé, ce n'est pas un détective... public !

Je cherchai des yeux la corne de brume, mais on avait dû la laisser au studio. Je ponctuai quand même en fredonnant dans ma barbe : " Ah ah ah !

oui vraiment, etc. "

- quand même, réattaqua-t-il, je voudrais vous remercier à titre personnel.

- Et de quoi donc, grands dieux, Tony? lui demandai-je, sincèrement intrigué.

Avec l'air d'un adolescent avouant à sa mère que, bien que ne se destinant pas à une carrière de b°cheron, il vient néanmoins de rentrer du bois pour la première fois avec la fille du voisin, il me confessa :

- De m'avoir prouvé que j'étais capable de faire autre chose que de touiller des sauces devant une caméra en souriant comme un crétin...

Cet aveu, d'une terrifiante lucidité, avait quelque chose de touchant.

- Maintenant, tu pourras abattre les bœufs à mains nues, exagèrai-je. Et rien ne t'oblige à sourire tout le temps. Je souris, moi?

- «a, de fait, dut-il admettre, en vérifiant tout de même si la grimace que je lui faisais à cause de la fumée de clope qui me remontait droit dans l'œil pouvait s'apparenter, de près ou de loin, à un sourire.

314

Du côté de la poêle, la demi-douzaine d'oeuf: frétillait en chantonnant : "

On est prêts... On est prêts... " et je les fis glisser dans nos assiettes avec leurs copines patates et saucisses. Pour corser un peu le tout, je vidai dessus un demi-flacon de tabasco, et invitai Tony à porter un toast de café avant d'attaquer le solide.

- Et la Bittzer, lança-t-il joyeusement.

- ¿ Joe, ajoutai-je, laconiquement.

La réaction de Tony, après avoir enfourné une bouchée de ma recette maison, e't fait les délices d'un Tex Avery. S'attrapant la gorge, il devint écarlate dans les secondes qui suivirent, la respiration coupée, et ce n'est qu'après s'être inondé de jus d'orange qu'il retrouva peu à peu sa couleur d'origine. Je m'amusai énormément de sa brutale métamorphose, mais de nous deux, je fus le seul. Comme si de rien n'était, il prit alors une Winston dans mon paquet et se l'alluma au Zippo, comme il m'avait vu le faire si souvent : avec trois doigts.

- Alors, Sam, qu'est-ce que vous comptez faire, maintenant?

Je finis d'engloutir deux úufs et une poignée de pommes de terre, et m'apprêtais à lui répondre, quand le bruit d'un klaxon s'essayant vaguement à interpréter les six premières notes de Bom in thé USA retentirent dans la rue. J'allai vérifier à la fenêtre si c'était bien mon rendez-vous qui s'annonçait ainsi, et, après en avoir eu la confirmation, j'attrapai ma veste et mon sac en me dirigeant vers le palier. Tony s'était figé, comme un épa-gneul breton humant le faisan royal, la tasse de café accrochée à

une main, sa clope dans l'autre. Arrivé à la porte, je me retournai et lui lançai, du ton le plus amical que je pus trouver : 315

- Je dois y aller. Tu sais ce qu'on dit : passé trois jours, les invités commencent à sentir le poisson. On reste en contact.

Bien évidemment, il était déjà au balcon quand j'arrivai dans la rue, impatient de savoir qui donc pouvait bien venir me chercher. En découvrant que c'était la petite Chantai, mignonne à croquer dans son décolleté

jusqu'au nom du fils, sa m,choire inférieure se mit à pendre de stupéfaction. Je jetai mon barda par la vitre ouverte, et administrai une petite tape affectueuse sur la croupe de cette délicieuse créature, comme le fait à sa monture tout cavalier respectueux, avant d'entamer sur son dos un long voyage. Après que Chantai m'eut murmuré quelque chose à l'oreille, en la mordillant au passage - furtif préliminaire de félicités futures -, je criai à Tony, qui se remettait de ses émotions en tirant compulsivement sur sa clope :

- 38 % d'audience !!! C'est un triomphe ! Chantai accompagna la bonne nouvelle d'un

pouce dressé en signe de victoire. Fut-ce cette bonne nouvelle -

tempérée, il est vrai, par le paradoxe de sa propre solitude - ou l'ironie de cet ultime coup de théâtre, je ne saurais le dire, mais je vis naître sur son visage un sourire comme je les aime : imperceptible et serein.

Et, sans qu'il pût le voir, je lui rendis - enfin - le même genre de sourire, en m'engouffrant dans le cabriolet de ma conquête, tandis qu'il envoyait nonchalamment voler sa cigarette dans la rue déserte, n'eût été un chauffeur de taxi qui déchargeait son coffre et qui, à ma grande satisfaction, se la prit sur le coin de la gueule.

Achevé d'imprimer